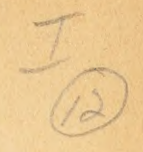






FRANÇOIS DE CUREL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



Théâtre complet

TEXTES REMANIÉS PAR L'AUTEUR
AVEC L'HISTORIQUE DE CHAQUE PIÈCE
SUIVIS DES SOUVENIRS DE L'AUTEUR

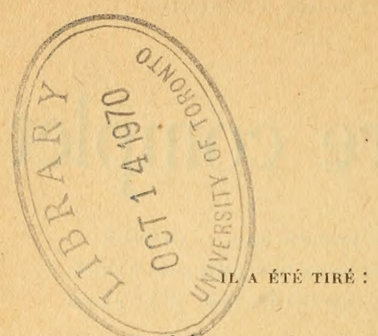
TOME IV

LE REPAS DU LION
LA FILLE SAUVAGE



ÉDITIONS GEORGES CRÈS ET Cie
PARIS, 21, RUE HAUTEFEUILLE
Succursales :
PARIS, 116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN
ZURICH, 5, RÄMISTRASSE

MCMXIX

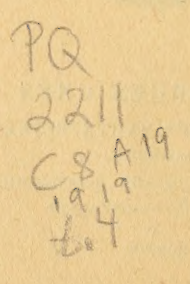


IL A ÉTÉ TIRÉ :

35 exemplaires sur vieux japon à la forme
(dont 5 hors commerce),
numérotés de 1 à 30 et 31 à 35.

13 exemplaires sur chine (dont 1 hors commerce),
numérotés de 36 à 47 et 48.

260 exemplaires sur vélin de Rives (dont 5 hors commerce),
numérotés de 49 à 303 et 304 à 308.



HISTORIQUE

DE

« LE REPAS DU LION »



HISTORIQUE

DE

« LE REPAS DU LION »

Vers la fin de l'été de 1896, je suis témoin d'un phénomène assez surprenant et qui, à l'heure présente, ne m'est pas encore clairement expliqué. Cela se passe en Lorraine, non loin de Metz. J'ai récemment créé un étang de quatre ou cinq hectares, en établissant un barrage au fond d'une étroite vallée, encaissée dans des coteaux boisés, auprès des ruines d'un hameau appelé Nidange. La digue de cet étang s'est tassée par endroits, une quinzaine d'ouvriers est en train de la réparer. Je surveille leur travail — pas très rigoureusement — car, mon fusil sur le dos, je flâne à la queue de l'étang, m'amusant à regarder les turbulentes morelles qui, près de moi, se poursuivent à travers les roseaux. Temps superbe, très chaud, sans la moindre brise. Tout à coup, un bruit d'ouragan me fait lever la tête... Non loin de moi, sur le miroir poli du lac, l'eau est soulevée en une sorte de trombe, qui a la forme et la taille d'une ruche d'abeilles, tourne sur

elle-même comme une toupie, et se dirige rapidement vers la rive opposée sur laquelle elle se brise, tandis que le tourbillon aérien qui la surmontait poursuit sa course à travers les arbres de la forêt voisine avec un fracas de tempête. Puis, de nouveau, le grand silence des bois endormis au soleil.

Mes ouvriers sont stupéfaits... Tous les regards sont braqués sur moi... Quelle invention, quel sortilège, quelle dynamite, m'a permis de bouleverser ainsi les éléments ?... Car, pour eux, pas de doute... C'est moi qui ai tout fait... je devine que telle est leur conviction, lorsque, arrivé près d'eux, je leur demande leur avis sur ce que nous avons vu. Leur sourire ironique me répond : — Ne faites donc pas l'innocent !... Vous le savez mieux que personne !...

Eh non, je ne le sais pas !... et reprenant ma flânerie, je me mets à réfléchir.

Le problème comporte plusieurs solutions :

Peut-être sommes-nous en présence d'un phénomène purement atmosphérique, un tourbillon produit par le choc de deux courants opposés. C'est peu probable, puisque le temps est calme.

L'étang est de création récente. Il se peut que des masses d'air aient été refoulées par l'inondation jusque dans des fissures profondes du sol et que cet air sous haute pression se soit violemment ouvert un passage en soulevant les colonnes d'eau qui le comprimaient.

Voilà que me vient une idée auprès de laquelle, aussitôt, disparaissent les autres et il y a pour cela de bonnes raisons. Depuis plus d'un an, on a entrepris, à quelques kilomètres de chez moi,

des sondages ayant pour but de recouper les couches de houille du bassin de Sarrebrück, lesquelles, assure-t-on, se prolongent, à de grandes profondeurs, jusque sous nos régions. Les premiers résultats des prospections semblent encourageants. Il est donc possible qu'il existe des couches de houille sous ma propriété. Est-ce que le phénomène qui nous intrigue ne m'en apporterait pas la preuve? Le grisou qui se dégage à l'intérieur d'une mine peut, dans certains cas, se frayer un passage à travers l'écorce terrestre et passer à l'air libre sous forme de tourbillon. Ne serait-ce pas un dégagement naturel de grisou qui nous a mis en émoi?... Mais certainement!... C'est cela!... Et mon imagination déchaînée se mit à broder dans le noir... Elle aperçoit les voies ferrées qui serpenteront le long des prairies solitaires encadrées dans les bois et en chasseront les chevreuils qui, en ce moment, y paissent si gaiement!... Elle contemple, dominant les futaies, les hautes cheminées qui flétriront les feuillages de leurs haleines sulfureuses... Pauvre pays, où je règne en maître sur une nature sauvage, que vas-tu devenir?... Sans doute un ignoble chaos de grisâtres débris, entre des alignements de casernes habitées par des milliers de sombres travailleurs... Et mon imagination, au lieu de me montrer l'énorme plus-value que prendront mes forêts si une houillère s'y vient loger, m'indique les moyens de me venger des misérables qui troubleront ma solitude. Le chemin que le grisou a suivi pour monter à la surface des eaux de mon étang, qui empêcherait ces eaux de le prendre à

leur tour et d'aller noyer la mine ? Supposez qu'un siège d'exploitation s'établisse en aval de la digue que mes ouvriers sont en train de consolider, ne serait-il pas facile, pendant la nuit, d'envoyer les eaux dans ce trou dont l'embouchure serait à un niveau plus bas que celui du déversoir de l'étang ?... Et alors quel désastre pour les gêneurs !... Et mon imagination va toujours... Elle va...

Lisez *le Repas du lion*, vous saurez en un quart d'heure, jusqu'où elle est allée.

Ainsi le premier acte de la pièce traduit, non pas les méditations d'un penseur, mais les fureurs d'un solitaire qui prévoit que son désert va être envahi et souillé. Et c'est l'acte séduisant, celui qui plaît à tout le monde. Tant il est vrai que l'idée n'a de pouvoir que si la passion la mène.

J'ai écrit *le Repas du lion* du 15 février au 10 avril 1897 au château des Marmousets, en Seine-et-Marne. J'avais, dans mon expérience personnelle, tout ce qu'il fallait pour être à l'aise dans un pareil sujet. Je ne suis pas industriel, comme l'affirme une légende indestructible, mais j'ai des parents qui le sont, et j'ai, dans ma jeunesse, beaucoup vécu chez eux, témoin de leurs efforts, partageant leurs préoccupations, au courant des moindres détails de leur administration. Ils étaient énergiques et intelligents. Leur état-major d'ingénieurs et d'employés était relativement restreint. Ils voyaient tout, ordonnaient tout. Ils supportaient allégrement, dans un pays (1) dont le gouvernement les

(1) L'Alsace-Lorraine.

traitait en ennemis, d'écrasantes responsabilités. Ce sont leurs qualités que j'ai données à Boussard. J'ai fait suivre à Jean de Sancy (1) la carrière d'Albert de Mun. Le milieu social était le même, et le désir d'exercer une action utile aux classes ouvrières était fondé de part et d'autre sur une forte culture religieuse. La preuve que mon inspiration était bonne c'est qu'elle m'a conduit à la vérité. M. de Mun, quelque temps après la représentation du *Repas du lion*, a désiré me connaître et nous n'avons pas tardé à nous rencontrer. Il m'a dit avoir été très frappé de la précision avec laquelle j'avais atteint certains points de sa vie intérieure et m'a demandé qui avait pu me renseigner avec autant d'exactitude. Je lui ai donné ma parole que je ne possédais sur lui d'autre documentation que celle des journaux et la lecture de ses œuvres. Nous avons causé longuement. Il m'a laissé l'impression d'un grand esprit, sachant reconnaître, avec une loyauté parfaite, les erreurs qu'il craignait d'avoir commises dans sa fièvre d'apostolat. Je conserve de lui un beau souvenir et suis fier de penser qu'il avouait sa ressemblance avec le héros de mon drame.

Je lisais dernièrement, dans un article fort aimable d'ailleurs, que mon talent n'atteignait pas le génie parce que je manquais d'audace et qu'en particulier dans *le Repas du lion* je n'avais pas eu celle de donner à Jean de Sancy la personnalité de Jaurès... — ce qui laissait percer chez mon critique l'arrière-pensée que pour avoir

(1) A la prière d'un membre de la famille de Sancy, j'ai changé ce nom en celui de Miremont.

du génie il fallait composer à sa façon... — Eh bien, tout compte fait, je préfère la mienne; Jaurès, au théâtre, c'est le mélodrame... Quant à l'audace, je crois qu'il en fallait davantage pour exposer les théories d'apparence impitoyable du *Repas*, que pour larmoyer sur le triste sort du travailleur. Le socialisme moderne se débarrasse heureusement de la sensiblerie mystique du siècle dernier et le succès des articles de Lysis prouve que le discours de Jean n'était pas précisément rétrograde.

Ma pièce terminée, je la fourrais dans un tiroir. Mon intention était de la publier dans une revue vers la fin de l'automne. De la faire jouer, il n'était pas question. Et tout à coup me parvient l'annonce d'un événement qui devait avoir sur ma destinée une influence considérable. Antoine devenait directeur du Théâtre des Menus-Plaisirs auquel il donnait le nom de Théâtre Antoine. La scène, sur laquelle avaient été représentés *l'Envers d'une sainte* et *les Fossiles*, lui appartenait désormais exclusivement. C'était le Théâtre-Libre ressuscité avec, en plus, la permanence des spectacles. De beaux jours étaient encore possibles pour un indépendant de mon espèce.

Et en effet, un mois plus tard, Antoine me demandait si je n'avais pas une pièce à lui donner pour l'inauguration de son théâtre. Sans même songer à *la Nouvelle Idole* qui depuis au moins deux ans sommeillait dans un numéro de la *Revue de Paris*, je lui parlai du *Repas du lion*, mais en ajoutant qu'à mon avis la pièce ne supporterait pas la représentation. — « Enfin, répondait-il, lisons-

la toujours... Nous verrons. » La lecture eut lieu dans un cabinet particulier du Café de Paris, avec Antoine pour seul auditeur. A la fin du dernier acte, il déclara : « Eh bien, j'ai été très intéressé tout le temps. Pas le moindre ennui... On peut en courir le risque... »

Le choix d'un acteur pour le rôle de Jean pas facile... Quatorze ans au premier acte, n'était trente au dernier... Une heureuse inspiration nous conduisit à de Max qui traduisait l'esprit de mon héros avec sa maîtrise habituelle. Cependant comme il exhibait au cours des deux premiers actes des formes tout de même un peu trop adultes, Antoine, dont l'activité ne se repose jamais lorsqu'il s'agit de mise en scène, a souvent confié à des femmes le rôle de Jean de Sancy enfant, lors des différentes reprises de la pièce. Mlle Juliette Blum, une jeune Américaine qui semble avoir abandonné le théâtre, l'a joué d'une façon charmante. Un matin, au moment où je quittais la Lorraine pour venir à Paris, me fut remise une lettre me conviant à me rendre le soir même à une représentation du *Repas du lion* pour juger d'un changement dans la distribution. J'arrive au théâtre avant le lever du rideau, et entré par la porte de l'administration je vais directement sur la scène. Là, j'aperçois un petit garçon en culotte courte observant le public par le trou du rideau. Arrive un prêtre, ayant les allures d'un curé de campagne, qui, sans m'accorder même un regard, interpelle le gamin :

— Avez-vous fait arranger votre culotte ?

— Mais oui, monsieur Antoine.

— Montrez !...

Le gosse tourne alors le dos au curé qui examine en connaisseur le fond de la culotte et déclare d'un ton apaisé :

— C'est bien.

Puis se tournant vers moi, il se félicite de me voir après une longue absence et me présente Suzanne Desprès. C'est ainsi que j'ai fait connaissance de ma future *Fille sauvage* qui était le petit Jean, tandis qu'Antoine jouait le rôle de l'abbé, dans lequel il était parfait de simplicité rustique.

Dumény, grâce à la franchise et à la netteté de son jeu, n'a qu'à paraître pour conquérir le public. Il prêtait ses précieux dons à l'ingénieur Boussard.

Avec une distribution qui réunissait les talents de Max, Dumény et Antoine, je pouvais, sans trop d'appréhensions, affronter la bataille.

Elle a eu lieu le 29 novembre 1897. *Le Repas du lion* était la première œuvre nouvelle représentée au Théâtre Antoine. Pendant que l'on répétait en toute hâte, Antoine avait repris *Blanchette*, la belle comédie de Brieux, avec l'ancienne interprétation du Théâtre-Libre. Je dis que l'on répétait en toute hâte... C'est qu'à la même époque on mettait en scène chez Sarah Bernhardt une œuvre de Mirbeau, *les Mauvais Bergers*, dont le sujet offrait de nombreux points de contact avec celui du *Repas*. Antoine voulait à tout prix devancer la concurrence, et, en effet, c'est nous qui avons défloré le sujet social. *Les Mauvais Bergers* n'ont été donnés que le 15 décembre suivant.

Gros succès de répétition générale, mais l'enthou-

siasme s'arrêtait d'une façon très nette à la fin du 4e acte (le 3e de la pièce telle que je la publie dans ce volume). Or il peut arriver qu'un sujet très beau et magistralement traité ne soit pas accepté le premier jour. De grands chefs-d'œuvre ont subi cette épreuve lors de leur apparition. Mais lorsqu'un public a chaudement marché pendant quatre actes et qu'au cinquième il devient subitement de glace, on peut être certain que l'auteur a commis une faute grave. Ainsi, je n'en pouvais douter, mon cinquième acte ne valait rien. Après la générale, Antoine et de Max vinrent me trouver et me dirent : « Le succès, même de public, serait considérable si vous nous laissiez couper purement et simplement le cinquième acte qui n'intéresse pas et fait que l'on emporte un mauvais souvenir. Faisons assassiner Jean de Sancy à la fin du quatre, au lieu de le laisser vivre jusqu'à la fin du cinq. Nous aurons un dénouement brusqué. Il étonnera, il indignera les connaisseurs qui ne vous pardonneront pas d'avoir tourné court à la fin d'une œuvre de cette envergure; mais l'intérêt se soutiendra jusqu'au bout et c'est l'important! »

Ils avaient raison au point de vue théâtral et je leur ai permis d'abréger de quelques heures l'existence de Jean de Sancy. Quant à la brochure, j'ai sagement cru devoir n'y rien changer (1). On peut la confronter avec la pièce qui a paru dans la *Revue de Paris* et qui était imprimée dès avant la représentation. Les deux textes sont identiques.

(1) Il s'agit de l'ancienne brochure publiée chez Stock.

Les impressions des spectateurs étaient surtout curieuses à observer au troisième acte (le 2e actuellement) pendant le dialogue des deux beaux-frères, Jean de Sancy et Georges Bonnard, le premier plaidant la cause du prolétariat, le second tenant le langage d'un patron. Suivant que l'un ou l'autre exposait ses idées, c'étaient les fauteuils d'orchestre ou les petites places qui s'animaient. Chacun des deux acteurs avaient ses partisans; l'un au rez-de-chaussée, l'autre sous le cintre, et les deux publics se renvoyaient en applaudissements les répliques qui s'échangeaient en scène.

Un soir je suis monté aux environs du lustre pour écouter la pièce en compagnie des gens peu fortunés qui, en général, fréquentent ces régions élevées, et suivre de près les réactions que provoquaient les théories émises devant eux. Ils écoutaient très attentivement, faisant de visibles efforts pour saisir des pensées parfois un peu au-dessus de leur portée. A la sortie, j'ai descendu les escaliers devant deux hommes à tournure d'ouvriers. L'un a dit à l'autre : — « C'est rudement bien tapé, c'te pièce-là... » Le compagnon a répondu : — « Oui... y a pas à dire... c'est tapé et c'est juste !... Mais on voit tout de même bien que c'est un riche qui l'a faite !... »

La presse, sous la réserve du dernier acte qui ne plaisait à personne, a été dans son ensemble très élogieuse. Je donne ici quelques extraits d'articles, choisis, non certes parmi les plus enthousiastes, on le verra, mais parmi les plus significatifs.

De Henry Fouquier dans *le Figaro*.

« Avant tout, ce que je tiens à dire, c'est la joie éprouvée devant une œuvre noble et visiblement dépouillée de toute préoccupation autre que celle de sa propre pensée. Il y a là une marque d'indépendance d'esprit, de dédain des contingences, qui me frappe d'abord. L'auteur a parlé parce qu'il pensait avoir quelque chose à dire : ce quelque chose, il l'a dit dans la forme qui lui plaisait. La thèse et la forme même, on peut les discuter, on les discutera. Ce qui est au-dessus de la discussion, c'est la belle allure libre d'une œuvre de penseur et d'artiste. Et en disant ceci, je ne blâme pas — loin de là — les auteurs qui, en écrivant un drame sont contraints, par des causes diverses, de songer au goût du public, et de mesurer les chances du succès. Mais je puis aimer, d'une admiration particulière, l'œuvre conçue, pour ainsi dire, dans l'absolu et envier ceux à qui la bonne fortune de la vie permet d'essayer de la réaliser telle qu'ils l'ont conçue et rêvée.

. . . .

« Il tombe sous le sens que, surtout dans sa version dernière, *le Repas du lion* n'est pas un drame selon l'ordinaire formule. J'approuve pourtant les changements faits, qui débarrassent l'œuvre d'incidents mélodramatiques, ajoutant encore à sa haute originalité ! Il est clair que l'auteur « lâche » des personnages ; que nous ne savons plus qui a tué Boussard, que l'ombre se fait sur l'action. Il m'importe peu. Le fond de l'œuvre se montre mieux, inaltéré. Et le fond de l'œuvre c'est, posé par un esprit de haute envergure et en une langue dont l'éloquence est supérieure et le pittoresque d'une

maîtrise achevée, le plus grand problème moral et social de notre temps. »

. . . .

De Léon Bernard. Derosne dans *le Gil Blas*.

« ...Ce que je puis affirmer avec tranquillité, c'est qu'il y a dans cette nouvelle pièce de M. de Curel des choses si parfaitement, si absolument belles, que, plus que jamais, nous avons le droit de dire que l'homme capable de les concevoir et de les écrire nous apportera certainement des chefs-d'œuvre qui, après s'être imposés d'emblée à l'admiration de leur temps, ont des chances de mériter celle de la postérité.

« Hier, pendant la première partie de la pièce, nous avons bien cru que nous le tenions, ce chef-d'œuvre, et qu'enfin, cette fois, l'auteur avait donné, et définitivement, toute sa mesure. Par suite, il a bien fallu faire des réserves ; mais pendant les deux premières heures la salle entière avait été conquise avec une maîtrise souveraine. On eût été conquis à moins. Je ne sais rien de plus saisissant, de plus vivant, ni d'un relief plus franc que le premier acte du *Repas du lion*... »

Le Temps du 29 octobre donnait l'article de Sarcey.

Celui-ci n'était pas content. Une pièce qui allait, ou semblait aller au petit bonheur, et qui bousculait les méthodes qui lui étaient chères, trouvait bon accueil auprès du public... Non cela n'était pas permis ! Et il niait l'évidence !...

« ...J'arrive enfin à la pièce de M. François de Curel, *le Repas du lion*, dont la première représenta-

tion a été donnée cette semaine au Théâtre Antoine.

« *Le Repas du lion* a quatre actes [tel qu'on le jouait, il ne s'occupait pas de la brochure] dont les deux premiers forment un prologue. Après ce prologue, il n'y a plus de pièce. C'est une suite de conférences que termine un coup de fusil, parti l'on ne sait d'où et l'on ne sait pourquoi. L'ouvrage est donc conçu en dehors des nécessités, ou, si l'on veut, des conventions, des habitudes dramatiques. On peut répondre hardiment qu'il n'aura aucun succès près du grand public qui vient chercher au théâtre la sorte particulière de plaisir que le théâtre peut donner. Il ne peut, comme les œuvres précédentes du même auteur, être goûté que d'un petit nombre de blasés et de délicats qui vont dans une salle de spectacle comme ils iraient dans une église, dans un salon littéraire, dans un atelier, disposés à écouter n'importe quoi, pourvu que ce n'importe quoi soit nouveau, piquant, et leur secoue les nerfs. Mais le vrai public n'a point ce scepticisme, et ne connaît pas ce détachement ; quand il va à l'église, c'est pour entendre un sermon et il veut que la parole de l'orateur soit appropriée, et au lieu où il parle et aux conditions nécessaires du genre. Et, de même, dans une salle de spectacle, il demande, poussé par une logique invincible, une œuvre de théâtre.

« Ce qui m'étonne, c'est que M. François de Curel, qui a des idées, s'obstine tout ensemble, et à les porter sur la scène, et à ne pas leur donner la forme dramatique. Il y a là une contradiction que je ne m'explique pas.

« Je me l'explique d'autant moins, que c'est chez M. François de Curel parti pris et non impuissance, car son prologue est, comme le premier acte des *Fossiles*, d'excellent théâtre. S'il a pu écrire ce prologue, pourquoi ne fait-il pas la pièce ? Quelqu'un me disait de lui : il restera toujours en marge du théâtre. Mais qui l'y force ? J'ai vingt fois entendu cette semaine ses admirateurs s'indigner que la Comédie-Française eût refusé *le Repas du lion* (1). Mais pourquoi veut-on que la Comédie-Française, qui a d'ailleurs été échaudée (2), joue un ouvrage qui certainement ne peut avoir qu'une demi-douzaine de représentations ? Antoine le fait par point d'honneur ; mais croyez-vous qu'il n'aimât pas bien mieux que M. François de Curel lui eût apporté une vraie pièce ? Croyez-vous qu'il se soit trompé sur le sort qui était réservé à celle-là ?

« Il le savait ; tout le monde le savait autour de lui ; peut-être M. de Curel lui-même le savait-il ? Mais alors, pourquoi s'entête-t-il ?... Quelle gloire y a-t-il à jouer des airs de danse sur un grand orgue, ou *la Marseillaise* sur un flageolet ? M. de Curel est d'autant plus impardonnable qu'il a plus de talent.

. . . .

« Il n'y a pas de pièce. Remarquez-le : je ne prétends point qu'on doive repousser du théâtre les discussions politiques ou philosophiques ; tout ce

(1) Elle n'avait pas eu à le refuser, puisque je ne l'avais pas offert. Néanmoins le bon Sarcey, défenseur attitré de la Comédie-Française, laisse ici passer le bout de l'oreille.

(2) Avec *l'Amour brode*, sans doute.

que j'affirme, c'est que si l'écrivain les porte au théâtre sans leur donner une forme dramatique, on pourra bien, si l'on veut, appeler ce théâtre une tribune, ce sera une tribune qui n'aura pas un auditeur.

« A quoi bon alors ?... »

Dans *le Temps* du 10 janvier, Sarcey, qui avait annoncé que *le Repas du lion* ne pouvait avoir qu'une demi-douzaine de représentations, apportait un correctif à ce jugement précipité ! La pièce faisait beaucoup de bruit, les sympathies affluaient vers moi, et il fallait bien reconnaître qu'il y avait dans mon œuvre autre chose qu'une conférence déplacée sur la scène. Voici comment Sarcey se tirait d'affaire :

« ...J'ai eu la curiosité d'aller revoir *le Repas du lion* de M. François de Curel qu'Antoine joue quelquefois. J'ai trouvé une salle pleine, un public très attentif, très intéressé, sinon très ému. Ce drame a plus de succès que je n'aurais osé espérer. J'en suis bien aise ; il s'y trouve des parties vraiment fort belles et qui sont d'un maître écrivain. »

Faguet, comme on va voir, me réservait un revirement encore plus prononcé.

Le 29 novembre il écrivait dans *les Débats :*

« En vérité, quoique ce soit vrai, est-ce possible ?... Un homme conçoit un sujet très fort, très grand, très vrai. Sur ce sujet, il écrit deux actes et demi très nets, très justes, très pertinents, tout pleins de vérité humaine et dans une langue d'une fermeté et d'un relief admirables. Et puis, pendant un acte et demi, il ne sait pas où il va ; il est illogique, fantasque, bizarre, niaisement horrible, donne des in-

quiétudes sur la santé de son esprit, et écrit dans la langue la plus déclamatoire, la plus flasque et la plus creuse et dépasse toutes les limites connues de l'obscur à la fois et de l'ennuyeux.

« C'est pétrifiant. C'est un cas de dualité mentale comme on en cite quelques-uns. Il y a des hommes qui sont composés de deux hommes dont l'un est exactement le contraire de l'autre. [Cruelle énigme!] On dirait qu'il y a deux de Curel [Que deux!...] qui se sont avisés d'écrire une pièce et que celui des deux qui sait ce qu'il veut dire a donné sa démission après avoir écrit juste la moitié de cette singulière tragédie... »

Parlant de la longue discussion des deux beaux-frères, il continue :

« Et ils vont ainsi, convaincus tous les deux, éloquents tous les deux, disant chacun avec une merveilleuse exactitude absolument ce qu'ils doivent dire, et dans une langue que, je vous prie de le croire, mes petits amis, on n'entend pas tous les jours au théâtre. M. de Curel est tout simplement un *grand écrivain* quand il n'écrit pas en charabia. La vérité historique m'oblige à ajouter qu'il écrit quelquefois de cette dernière manière. »

Ayant expliqué que le dialogue des beaux-frères aboutit au revirement de Jean, Faguet reprend : « Admirable, ce revirement... Absolument vrai... d'une profondeur... Seulement, le public n'y a rien compris, et il a eu un peu raison. Il est trop brusque. A la réflexion, on le trouve de toute vérité et de toute beauté. Au théâtre on ne se l'explique pas. Il ne paraît pas motivé... »

. . . .

« Je commence à désespérer de M. de Curel. C'est comme un grand esprit trouble. J'ai malmené *l'Envers d'une sainte* en reconnaissant qu'il y avait là une intention originale. J'ai traité durement *les Fossiles*. J'ai été ravi de *l'Invitée*, et je le suis encore, et j'ai cru que M. de Curel se « dégageait ». *L'Amour brode* m'a replongé dans la tristesse et voilà que *le Repas du lion* me renfonce dans le désespoir. Et pourtant les deux premiers actes du *Repas du lion* et même la moitié du troisième... Oui, mais c'est précisément pour cela. Quand on est capable de poser une pièce avec ce talent et qu'on en tire ce que M. de Curel en a tiré, rien ne démontre mieux une faiblesse d'art et une incapacité de maîtriser un sujet qui sont des vices littéraires incurables.

« Je souhaite de tout mon cœur qu'un homme, évidemment si bien doué comme conception et comme don du style, me donne un éclatant démenti, mais je n'y compte guère.

« Je recommande pourtant la pièce aux curieux qui se moquent parfaitement de l'ensemble et qui vont au théâtre pour écouter une scène bien venue. La scène de discussion, entre Boussard et Jean, au troisième acte, est en soi un pur chef-d'œuvre. Elle vaut la peine qu'on se dérange pour elle seule. Je la signale aussi aux revues et journaux. Voilà un bon extrait à faire. Les journaux abondent peu en si haute littérature. »

A présent, écoutons le revirement. Il se trouve dans *les Débats* du 13 décembre.

« Le loisir de cette semaine, presque vide de manifestations d'art dramatique, me permet de revenir sur *le Repas du lion*, tel qu'il a paru imprimé.

« On sait, en effet — et pour ceux qui me ressembleront en 1930, qui liront avec soin les anciens journaux pour saisir l'histoire littéraire, autant qu'il est possible, sur le vif, c'est une chose qui doit être consignée diligemment dès aujourd'hui — on sait, en effet, que *le Repas du lion* a une histoire assez particulière. A la première représentation, et du reste, aux représentations suivantes, au théâtre en un mot, il est en quatre actes; dans la *Revue de Paris* et dans la brochure que je remercie l'auteur de m'avoir envoyée (j'ignore si elle est dans le commerce), il est en cinq actes. C'est que à la répétition générale le cinquième acte avait plu médiocrement, et que pour la première représentation on l'avait tout simplement coupé, avec quelques remaniements et raccords... »

. . . .

« Tant il y a que *le Repas du lion* a cinq couverts dans la pièce imprimée. Or cette rédaction primitive doit être examinée, puisqu'elle existe, et à certains points de vue de dramaturgie et de psychologie, il n'est pas inutile de l'examiner. »

. . . .

Après avoir longuement démontré que même avec l'intermédiaire du cinquième acte mon dénouement était trop brusque, Faguet poursuivait en ces termes :

« Mais ce qui est beaucoup plus intéressant à étudier, ce qui fait, au vrai, l'intérêt de cette publica-

tion du cinquième acte du *Repas du lion* et sur quoi, du reste, il est plus agréable de réfléchir, parce qu'on n'a pas ici de choses désagréables à dire à un homme d'un très grand talent, c'est ce qui nous est donné dans ce cinquième acte du caractère de Jean.

« Car, comme je l'ai dit, le fond du *Repas du lion*, c'est une évolution de caractère, c'est-à-dire la chose la plus belle comme la plus difficile à tenter au théâtre. Or la pièce, coupée à la fin du quatrième acte, coupait net l'évolution du caractère avant qu'elle fût complète, avant qu'elle fût achevée. L'essentiel, certes, nous en était donné, je le rappelle brièvement. Un féodal, sous le coup d'une émotion violente — ce féodal devenant, se faisant Petite Sœur des pauvres; — sous l'impression d'une conversation, ce qui commence à être invraisemblable, ce féodal revenant à sa première nature mais « à la moderne » et se promettant d'être ce que Proudhon appelait tantôt un « chef de travail » et tantôt un « exploiteur » et c'est la même chose. Fort bien, et l'on sait combien j'ai approuvé, admiré même cette évolution de caractère, tout en regrettant l'absence de quatre ou cinq mots qui l'eussent rendue plus claire pour le public.

« Mais elle n'est pas achevée. Ce féodal redevenu féodal, que devient-il quand il voit que, si son premier état d'âme était suranné, si son second état d'âme était assez vain, son troisième état d'âme est démontré plus vain encore par les colères furieuses qu'il rencontre devant lui et qu'il suscite?... Que devient-il? Voilà évidemment ce que nous voulons

savoir et c'est ce que le cinquième acte nous apprend.

« Eh bien, c'est mélancolique et assez grand... Ne vous en défendez pas, M. de Curel, c'est bien une manière de Hamlet moderne que vous avez voulu faire... Parfaitement.

« Et, après tout, vous l'avez fait. *Le Repas du lion* est un grand poème desservi par le théâtre, par les nécessités de raccourci que comporte le théâtre et aussi par l'impuissance de l'auteur à se plier à ces nécessités inéluctables et à en triompher. Comme beaucoup d'œuvres d'esprit très distinguées, c'est un ouvrage où le talent technique se soutient par le génie créateur et où le génie créateur est comme défiguré par les défaillances du talent technique. C'est pour cela que *le Repas du lion* (au moins en sa seconde partie) est comme étriqué au théâtre et reprend toute sa grandeur (parce qu'on peut la lui rendre) à la lecture au coin du feu. Ce talent technique, M. de Curel l'acquerra-t-il ? Je n'en sais rien. Ce n'est pas en art que qui peut le plus peut le moins, parce que, en art, y a-t-il du plus et du moins ? Il est bien entendu que je le lui souhaite avec une ardeur et une sorte d'impatience sympathique. »

Ces extraits montrent à quel point, en quelques semaines, ma situation d'auteur dramatique s'était élargie et transformée. Je venais de m'élever à un degré très supérieur à celui que j'occupais avant *le Repas du lion*. Depuis cette époque je suis resté, aux yeux de bien des gens, un écrivain spécialisé dans la question sociale. On rencontre même cette

affirmation dans certains traités de littérature qui voient tous mes ouvrages à la lumière d'un seul, lequel n'est d'ailleurs, à le bien considérer, qu'une étude psychologique, Faguet vient de nous l'expliquer.

Malgré l'impression profonde produite par *le Repas du lion*, je savais, mieux que personne, tout ce qu'il y avait à blâmer dans cette œuvre, et avant de la publier dans mes *Œuvres complètes*, j'ai fait mon possible pour en atténuer les défauts.

On avait accueilli les deux premiers actes avec une faveur unanime. J'ai cependant constaté que le second répétait beaucoup de choses déjà dites dans le premier. Je les ai fondus en un seul acte, long, mais sensiblement plus court que la somme des deux actes composants. Sarcey avait fort bien discerné qu'il ne s'agissait là, en réalité, que d'un véritable prologue, et il ne convient pas qu'un prologue envahisse plusieurs actes.

L'ancien troisième acte, devenu le second, était plus discuté. Des maladresses d'exécution empêchaient l'évolution du caractère de Jean de s'accuser franchement. Je crois cependant avoir mis dans la bouche de mon héros tout ce qu'il faut pour qu'on sache que sa vocation d'apôtre n'a rien de spontané et que son penchant naturel l'entraîne dans une direction opposée. Ce n'est pas sans intention que je note d'inquiétantes similitudes entre la manière d'affronter le public du grand orateur chrétien et celle des comédiens en scène. Mêmes travers d'amour-propre, même sensibilité au succès... Il n'est donc pas exact, comme on l'a prétendu.

que son évolution soit causée par un événement bien mince, une simple conversation avec son beau-frère. Depuis longtemps il souffrait d'être un *déclassé* d'une catégorie supérieure, et il s'accroche aux arguments de Georges, comme le naufragé à une bouée de sauvetage. Cela ressortira mieux dans un acte beaucoup moins touffu que l'ancien.

J'espère également que l'on se rendra compte que la scène avec Mariette est loin d'être inutile. Elle appuie d'une preuve immédiate l'affirmation que l'on ne saurait être bienfaisant sans être soi-même son principal obligé. Zola, qui assistait à la première représentation, était ravi de la sincérité et de la sobriété de cette scène et me l'a témoigné.

Mon intention — et sur ce point il n'y a jamais eu de sérieux malentendu — mon intention, en créant le personnage de Jean, était d'accompagner, dans son pèlerinage à travers la vie, un homme qui porte, comme une meule attachée à son cou, l'écrasant fardeau d'un *vœu* contraire à ses inclinations. En écrivant ma pièce je m'étais quelque peu laissé détourner de mon but par l'intérêt des problèmes que mon héros était conduit à examiner. En écoutant ses discours, j'étais exposé à oublier sa personne, et, parti pour décrire sa vie, j'aboutissais à ce contre-sens de le tuer prématurément. Peut-être est-il bon que je raconte ici l'ancien dénouement du *Repas du lion* et la mort de Jean.

A la fin du quatrième acte qui se passait dans la chapelle des catéchismes du presbytère, les ouvriers partaient en tumulte pour déclarer la grève, et l'on apprenait qu'un assassin, resté inconnu, venait de

tirer sur M. Boussard et l'avait manqué. « La réponse des chacals au lion ! » dit l'abbé. Et nous voici au cinquième acte. L'assassin, tandis qu'il fuit à travers bois, est blessé par le garde Prosper, qui lui envoie son coup de fusil sans le reconnaître, tout en étant certain de ne pas l'avoir manqué. Il a trouvé du sang sur les feuilles mortes, qui tapissent le sol, et ne cesse de répéter, comme s'il s'agissait d'un sanglier ou d'un cerf : — Il a ma balle !... C'est dans la maison de son frère le garde que Robert, blessé par lui, se réfugie. Il s'y retrouve avec Jean, et alors a lieu la scène suivante, la dernière du drame : *nous sommes dans le jardin de Prosper, Robert s'avance. De la main droite il tient un fusil.*

(Son bras gauche pend, inerte, le long du corps, la main rouge de sang. La manche est gonflée par de la mousse tassée tout autour du bras et qui déborde en faisant une manchette verte autour du poignet. Mariette pousse un cri et s'élance vers lui. Robert se détourne avec une grimace de douleur.)

MARIETTE, se jette à genoux devant lui et cherche à toucher délicatement la main malade.

Robert !... Mon pauvre Robert !... Viens... (Elle veut l'entraîner dans la maison.)

ROBERT, à Jean.

Vous parliez de me suivre au sang... Vous n'auriez pas été loin... Voyez, j'ai bourré ma manche de mousse... Cela fait éponge... Le sang ne coule plus... C'est égal ! je suis pris !... Pendant la grève, comme délégué ouvrier, je suis forcé de me montrer tout le temps, et si je disparais, c'est la même chose. On ne serait pas long à me retrouver, et j'aurais encore l'air de me sauver. (Allant à la porte de la maison, il appelle :) Prosper ! Prosper !

PROSPER, de l'intérieur.

Qui ça, qu'appelle ?... (arrivant) Robert !... Hein ?... Quoi ?...

ROBERT, contrefaisant la voix de Prosper.

« Il a ma balle ! » — Je l'ai entendu : « Il a ma balle !... Il l'a ! » (Montrant un point de son bras.) Eh bien, elle est là, ta balle !...

PROSPER

Ah chien !... j'osais pas penser que c'était toi, malgré qu'y m'avait bien semblé que l'individu marchait comme toi... Tant pis !... Sacrée famille qu'nous sommes !... Un frère au bagne !...

ROBERT

Possible que je finisse au bagne, mais pour moi ce n'est pas un déshonneur que d'y aller par ce chemin-là. J'aurai même un certain plaisir à raconter aux juges, de façon à être entendu de toute la France, qu'aussitôt après mon crime je suis sorti de ma cachette pour dire à M. Jean : vous racontiez votre histoire du lion croyant parler à des chacals, mais il y avait un homme parmi eux. Il a fait ce que fait un homme quand on lui montre le lion. Il saute sur son fusil et tire dessus. Maintenant, laissez-nous, je veux être seul avec Mariette (1). Soyez tranquilles, je ne m'échapperai pas. (Tout à l'heure, pendant que Prosper racontait l'attentat, le ciel a commencé à s'assombrir. La lune a disparu. Il fait à présent très sombre. Mais, depuis un instant, on voit par-dessus la haie du jardin une lueur grandir à l'horizon et envahir peu à peu le ciel comme une tache rouge. Au loin une cloche se met à sonner le tocsin. Tous écoutent.)

PROSPER

On sonne au feu !...

(1) *Mariette est sa fiancée*

ROBERT, montrant la lueur.

Oui. Le bois du seigneur brûle... Pendant que j'allais au lion, d'autres mettaient le feu au repaire du lion.

JEAN, menaçant.

Qui le leur a conseillé ?

ROBERT

Moi !

JEAN

Bien visé, cette fois !... Le coup porte !... Regardez-la, Prosper, comme elle flambe !... Par ce temps sec, inutile d'y courir... Une traînée de poudre qui s'embrase ! (à Robert.) Ils font bien, vos amis, de la détruire !... Cette forêt se moquait d'eux !... La vie libre, la vie sauvage, l'air, la lumière, la santé, elle montrait tout cela, de loin, à des esclaves. Il y a dans la forêt des bûcherons et des charbonniers qui n'ont pas la cloche pour les appeler au travail : la grive matinale suffit. Ils partagent avec les chevreuils la lumière et le parfum des fleurs. Ils ne sont presque pas des ouvriers. Que leur repaire soit réduit en cendres !... Qu'il n'y ait plus à Sancy que des forçats noirs de houille !...

ROBERT

Bravo ! Vous souffrez !... je n'espérais pas si bien réussir !

MARIETTE, à Jean, montrant Robert.

Sauvez-le !

JEAN

Je ne me salirai pas en le dénonçant, mais le sauver, moi !... Allons donc ! Le monsieur qui tire sur le lion ne demande pas de pitié ! Il ne réclame que justice !

MARIETTE, joignant les mains.

Ah, Monsieur, la justice !... je vous en supplie, pensez à ce que je suis ! Rappelez-vous mon enfance et pourquoi vous m'avez élevée... La justice !... c'est toujours de pardonner... d'être bon... (Long silence.)

JEAN, à Prosper, montrant Robert.

Prosper, vous n'avez dit à personne que vous avez tiré sur lui ?

PROSPER

Personne, excepté vous.

JEAN

Tout le monde croit donc que M. Boussard a été tiré deux fois... Lui-même en est convaincu. La blessure de Robert peut s'expliquer par un accident, une imprudence. Elle ne devient accusatrice que si vous racontez la vérité. Moi je ne la dirai jamais, je vous prie de ne pas la dire non plus.

PROSPER

C'est la première fois de ma vie que je n'obéirai pas... J'lui dirai c'qu'il est, devant tout le monde, à moins qu'y n'aille s'achever à l'endroit où not' papa s'est fait massacrer. On n'a pas pris les assassins... Qu'y paye pour eux et pour lui-même... S'y recule, rien n' m'empêchera de parler !...

ROBERT

Prosper, je ne t'en veux pas... Tu es payé pour nous tuer comme d'autres le sont pour forger le fer.

JEAN

Robert, c'est moi qui ai tué le père de Mariette. Vous vous rappelez bien... Quelqu'un avait inondé le sondage

et fait crouler le puits... C'était moi !... j'ai commis un acte analogue au vôtre, et Prosper, je ne puis y penser sans émotion, m'a dit qu'il était de cœur avec moi ; je n'ai donc pas le droit, ni Prosper non plus, de me montrer impitoyable pour votre crime. Que Prosper s'arrange avec sa conscience, la mienne m'ordonne de me taire... Vous ne me devez aucune reconnaissance, je ne suis que juste. Si votre frère vous accuse, défendez-vous en disant que Jean de Sancy vous a donné l'exemple. On aura le secret de ma noble existence !..,

PROSPER

C'est bon, Monsieur, j'dirai rien... Seulement, des choses pareilles ça fait trop enrager... je m'en vais du côté du feu, je m'y ferai encore moins de mauvais sang qu'ici. (Il part dans la direction de l'incendie.)

ROBERT

Monsieur, je ne veux pas vous prendre en traître. Vous avez beau me faire grâce à la prière de Mariette, je reste un ennemi.

MARIETTE

Je suis sûre qu'au fond du cœur il vous admire. Ah ! Monsieur, je savais bien qu'on avait mal compris l'histoire du lion. Ce qui les a rendus si furieux, c'est que vous apportiez du pain en retirant votre âme. Eh bien, c'est votre âme qui vient de s'offrir le repas du lion !... Va, Robert, tu peux en ramasser les miettes !...

JEAN

Oui, vous le pouvez... Tout ce qu'il y a de bon en moi est votre bien... Reprenez-le. Mon âme s'est formée au contact des ouvriers; leurs espérances et leurs angoisses ont fait d'elle, pour ainsi dire, l'âme d'une foule. Lorsque

j'étais un orateur applaudi, c'est la foule qu'on acclamait en moi. Au fond, c'est elle qu'on admire chaque fois qu'un homme s'élève un peu. La lumière dont il rayonne n'est que le reflet de beaucoup de pâles créatures, dont il a pillé, voleur sublime, les faibles lueurs. Il deviendrait voleur infâme s'il oubliait que sa grandeur est l'ouvrage de tous. Il y a un repas du lion, fait de sacrifice et de générosité, que mon âme s'est engagée à consommer sous vos yeux le jour où vous m'avez fait lion.

ROBERT

Avant de sortir j'ai mis dans mon fusil deux balles, dont une, qui y est encore, pour vous, justement parce que votre âme ne remplit pas ses engagements. Vous dînez bien, vous couchez dans un bon lit, vous devenez célèbre en racontant nos misères et vous nous traitez de chacals bons pour dévorer les débris de vos ripailles ! Voilà ce repas du lion, fait de sacrifice et de générosité que vous consommez sous nos yeux. Allez ! vous n'êtes, pour employer votre expression, qu'un voleur infâme !

JEAN

Non, parce que, moi aussi, j'ai eu mes misères pendant que vous aviez les vôtres. Jusqu'à présent ma vie n'a été qu'un douloureux apprentissage au service des pauvres. Un jour, à bout de forces, j'ai voulu me reprendre, j'avais tort ! Vos cris, le sang prêt à couler, ma propre angoisse, me donnent la sensation d'une chair vive qu'on tranche. Annoncez à vos camarades qu'ils me reverront.

ROBERT

Il faudrait d'abord savoir ce que vous leur direz.

JEAN

Qu'ils sont mes frères, qu'à l'heure même où je voulais

ne plus me dévouer à eux, je secourais l'un d'eux. Ah! je sais bien... Il faudrait ajouter autre chose, apporter une espérance, montrer le salut. C'est là votre force!... Vous parlez d'un grand soir où l'exploiteur se tordra sous les haches comme ce soir nos vieux arbres se tordent dans le feu. A ce crépuscule sanglant, autrefois j'opposais l'aurore d'un bonheur éternel. A présent je n'ose plus emprunter à la religion ses mots tendres et consolants. Je reste tout meurtri devant la vérité cruelle. Eh bien, ce sera mon dévouement de l'imposer à vos colères, cette vérité qui me semble utile à proclamer. Je crois au lion, je m'incline devant les droits que lui donne sa griffe. Il a l'air d'un tyran, et c'est un serviteur précieux, comme un chien auquel on fait la curée pour entretenir son ardeur et qu'on pend au premier arbre venu dès qu'il ne rapporte plus de gibier.

ROBERT

Ceci me va mieux! Alors si les chacals ne sont pas contents du lion et que, par hasard, ils se sentent en force, ils ont le droit de l'étrangler.

JEAN

Si le lion n'est propre à rien, je fais bon marché de sa peau!

ROBERT

Merci du conseil!... (En achevant ces mots, il soulève son fusil de son bras valide et tire dans la poitrine de Jean, puis il jette son arme à terre et va s'asseoir devant la maison. Jean se retient à une branche d'arbre, regarde une dernière fois la forêt qui brûle et murmure :)

JEAN

Adieu, petit Jean!... (puis il tombe et meurt.)

RIDEAU

En lisant ces pages où la pensée cherche vainement à s'épanouir sur le maigre sol du mélodrame, comme on comprend que le public se soit montré rebelle à mon dénouement. J'avais réussi à l'entraîner dans une bataille d'idées, et il est tout à coup transporté dans une scène de meurtre et d'incendie. Rien d'étonnant à ce qu'il ait été complètement dérouté.

Et maintenant, à Faguet qui affirme que j'ai voulu faire un Hamlet moderne, je réponds : — Vous avez raison si vous entendez par là que je me suis efforcé de peindre un homme qu'un secret tourment pousse dans une direction qui n'est pas celle de ses goûts et de ses aptitudes ; vous avez tort si vous croyez que ce défaut d'harmonie intérieure ira chez mon héros jusqu'aux hésitations et aux doutes qui semblent par instants troubler l'esprit d'Hamlet. Jean de Sancy ne sera jamais ni un timide ni un indécis. Sa très haute intelligence l'obligera certes à délibérer avant de prendre un parti ; il ne s'engagera pas à la légère, mais une fois engagé il ira jusqu'au bout. C'est un fort. Il l'a montré par l'énergie avec laquelle il a tâché de réparer sa faute, sans lui chercher d'excuse, fier, au fond, de se sentir de taille, malgré son jeune âge, à ne pas fléchir sous la responsabilité. Et quelle opiniâtreté à marcher d'un pas ferme dans sa voie douloureuse, en servant de soutien, lui qui pourrait être accablé, à la fille de sa victime ! Oui, son âme est robuste... Il a grandi dans les forêts... Il n'avait pas six ans qu'il se faisait un point d'honneur de traverser la nuit les bois aux ombres impé-

nétrables, domptant sa peur, s'habituant à ne pas tressaillir lorsque près de lui, brusquement les branches craquaient au départ d'un fauve. Un peu plus grand, il opposait déjà une énergie d'homme aux fureurs des bêtes. Lorsqu'un sanglier était au ferme devant ses chiens, il volait à leur secours, les rejoignait dans le fourré, observait avec sang-froid l'énorme et noir cochon prêt à le charger et saisissait l'instant où il présentait l'épaule, pour y loger sa balle. Ensuite, de sa petite main, il saignait l'animal abattu sur le flanc, mais encore capable d'un mauvais coup. Un gosse élevé à la rude école de la chasse, au contact des forestiers et des bûcherons, ne se répandra pas plus tard en vaines sensibleries. Arrivé à l'âge d'homme il gardera de sa jeunesse l'habitude, aussitôt une résolution prise, de foncer vers le but avec la fougue d'un taureau. Et c'est pourquoi je ne partage pas, pour mon ancien dernier acte, l'engouement tardif de Faguet. Mon héros cesse d'y être logique dans son évolution. Lorsqu'il assure que les grands hommes concentrent dans leurs esprits les trésors amassés par la foule et que c'est elle qu'on admire en eux, il dit une sottise. Cent mille hommes ne renferment pas ce que renferme Shakespeare ou Corneille. Qu'un large rayon de soleil tombe sur un chiffon, il deviendra tiède au toucher et c'est tout ! mais sur le trajet du rayon, placez une lentille de cristal et aussitôt le chiffon brûle. Oserez-vous prétendre que la lentille n'a rien apporté de nouveau, et que le rayon est seul créateur du feu ? Et encore cette lentille captant le rayon n'est-elle qu'une bien imparfaite

image du grand homme concentrant les spiritualités éparses d'un peuple. Dix lentilles fourniront dix petits foyers identiques, alors que les dix grands hommes auront dix personnalités originales, et transformeront le monde, chacun à sa façon. Décidément, je ne reconnais plus ici mon Jean des actes précédents. Il ne sait plus ce qu'il veut. Il renie sa grande image du lion dévorant sa proie et puis, contre toute attente — et j'ai peur que ce ne soit pour faciliter à l'auteur le coup final — il y revient, et annonce à Robert, sur un ton qu'il est permis de trouver provocateur, qu'il passera son temps à l'imposer aux colères des ouvriers. J'insiste sur ces différents points, pour bien établir qu'en changeant la fin de mon drame je n'ai pas aveuglément subi la pression du public, mais qu'après l'avoir soigneusement contrôlée, j'ai constaté qu'elle me signalait une grave erreur.

Le caractère de mon héros était si clairement défini, sa direction si nettement indiquée, que je n'ai eu aucune peine à le remettre dans la bonne voie aussitôt après sa rupture avec les ouvriers. Et encore, est-ce bien une rupture, ce qui se passe entre eux et lui ?... L'ascendant moral qu'il avait pris sur eux, se transforme en autorité effective. De guide il devient chef. Sans cesser d'être de bonne foi, il soutiendra jusqu'à sa dernière heure, que le serment prêté sur le cadavre de sa victime a été tenu. Il a évolué, mais sans sortir d'un certain plan que sa conscience avait choisi. Robert aussi a évolué, mais d'une autre façon. Parti de bas, il est parvenu à se civiliser, et en se civilisant il a perdu cette foi

dans l'absolu qui est la marque des âmes primitives. Il s'est élevé au niveau de Jean et ces deux conducteurs d'hommes, partis sur des routes si opposées, vont se rencontrer dans ce paradis des sentiments tempérés où se réunissent ici-bas tous les vainqueurs.

Et en effet, au dernier acte, Jean et Robert causent ensemble. Ils sont, l'un et l'autre, illustres, comblés d'honneurs, et trop satisfaits pour être désormais ennemis. Comme deux arbres magnifiques, ils étalent des frondaisons luxuriantes nourries de la poussière humaine qui pourrit à leur ombre... Ils ont bénéficié d'une loi de la nature qui condamne les faibles à donner leur subsistance en aliment aux forts... Aussi leurs consciences se sentent-elles à l'abri de tout reproche... Est-ce leur faute si avec le sincère désir d'aimer, ils n'ont réussi qu'à conquérir?... Devant cette pensée que l'égoïsme n'a pas d'allié plus efficace que le dévouement, ils se regardent, et, ironiquement, ils sourient.

Arrive alors l'abbé, en route pour aller à Lourdes, terne voyageur à la soutane usée de pauvre curé de campagne. Sa bonté ne l'a pas aidé à s'élever, parce que, venue d'en haut et tombant sur lui comme une pluie céleste, elle le rabattait dans le tas des humbles. Lorsqu'il agonisera sur son grabat de prêtre, et qu'il pressera sur ses lèvres le crucifix de bois noir, ce sera enfin pour lui l'heure de sourire. De son sourire à lui, ou de celui qu'échangeaient les deux grands hommes, lequel préférez-vous?

Ainsi *le Repas du lion*, qui a posé tant de problèmes et n'en a résolu aucun, se termine sur un nouveau point d'interrogation.

Clermont-Ferrand, le 17 juillet 1918.

LE REPAS DU LION

Pièce en quatre actes, représentée pour la première fois au Théâtre Antoine, le 26 novembre 1897

PERSONNAGES

JEAN DE MIREMONT.	MM. DE MAX.
GEORGES BOUSSARD	DUMÉNY.
L'Abbé PAUL CHARRIER	ANTOINE.
ROBERT CHARRIER	GÉMIER.
PROSPER CHARRIER.	ARQUILLIÈRE.
M. BOUSSARD père	PONS-ARLÈS.
LE COMTE DE MIREMONT	MARSAY.
JOURNET	DALTOUR.
UN DOMESTIQUE	VERSE.
UN OUVRIER GÉANT	»
UN MINEUR	»
OUVRIERS	»
LOUISE DE MIREMONT.	Mmes DORNAY.
MARIETTE FIDRY	MELLOT.
MADELEINE	BARNY.
CATHERINE	LUCE COLAS.

Au premier acte, les personnages sont habillés à la mode du second Empire, aux environs de 1865; au second et au troisième acte, à la mode de 1880; au dernier acte, à la mode de 1910.

LE REPAS DU LION

ACTE PREMIER

Une cuisine chez des paysans aisés. Grande salle au plancher fait de larges madriers de chêne. Mur tapissé d'un papier à sujet champêtre. Plafond à poutres apparentes. Au milieu, grande table de chêne, chaises de paille, un vieux fauteuil. A gauche, au premier plan, fourneau de cuisine en fonte placé sous la hotte d'une ancienne cheminée. Autour du fourneau, ustensiles de cuisine pendus au mur. Entre le fourneau et le mur du fond, porte donnant accès à l'intérieur de la maison. Lui faisant face, à droite, porte d'entrée qui ouvre sur une allée de parc assombrie par d'immenses sapins. Au fond, deux fenêtres, dont l'une ouverte, par lesquelles on aperçoit un coteau boisé séparé de la maison par une étroite vallée vers laquelle descend un sentier. Chaque fois qu'un des personnages ira au sondage ou en reviendra, on le verra passer devant ces fenêtres, sur le sentier. Entre les fenêtres, sur des rayons de bois blanc, quelques livres. Près de la porte d'entrée, un râtelier avec des armes, sabres pour ébrancher, sacs de chasse avec plaques de garde. Çà et là, aux murs, bois de cerfs et de chevreuils, défenses de sangliers et autres trophées de chasse.

SCÈNE PREMIÈRE

MADELEINE, CATHERINE. Madeleine et Catherine arrivent du dehors. Madeleine, paysanne d'environ 60 ans, est enveloppée d'une large douillette noire, bonnet à rubans noirs, gants noirs tricotés. Catherine a vingt-cinq ans. Elle est jolie, robuste, le teint hâlé par les travaux des champs. Vêtements de deuil. Toutes deux portent des livres de prière. Une cloche sonne au loin l'office des morts.

MADELEINE, entrant la première.

Ferme la fenêtre, dis, Catherine ; on gèle !

CATHERINE, fermant la fenêtre avec un regard vers le ciel.

Ça ne m'étonnerait pas qu'y neige cette nuit. Le 1er novembre, c'est de bonne heure !...

MADELEINE, montrant le ciel.

Pour sûr, il y a quelque chose de pas chaud là-haut !... L'année que je me suis mariée, le soir de la Toussaint nous sortions de vêpres, justement comme aujourd'hui, et au moment où nous entrions au cimetière, voilà qu'il se met à neiger... En un clin d'œil tout était blanc. On ne voyait plus les tombes... — « Un linceul propre pour les morts ; c'est leur fête, le bon Dieu les change de linge !... » que dit mon homme. Il n'avait pourtant guère envie de plaisanter, car les arbres avaient encore leurs feuilles ; les branches pliaient, que ça faisait pitié, et y a eu du bois d'cassé, pire que si la guerre y avait passé... (Pendant le bavardage de la vieille, les deux femmes se débarrassent de leurs chapeaux, manteaux, vont et viennent pour ranger. Catherine met un tablier de cuisine.)

CATHERINE, fourgonnant dans le fourneau.

Aïe !... Qué misère !...

MADELEINE

Y a pas de braise ?

CATHERINE

Non !... Attendez voir !... Je crois que t'en v'là tout au fond !... (Avec le tisonnier, elle ramène délicatement quelques charbons rouges sur le devant du foyer.)

MADELEINE, lui jetant une poignée de brindilles qu'elle a prise derrière le fourneau.

Tiens donc!... Pour ce que le fagot est cher, c'est pas la peine de s'en priver. Fais-leur un bon feu, à nos garçons; y n'auront pas chaud en rentrant du cimetière.

CATHERINE

Surtout qu'y vont y rester un bon moment, je pense. Une fois que Paul a la figure dans ses mains, le temps ne lui dure pas. Y n'est pas curé pour rien.

MADELEINE

C'est-y pas drôle que, sur trois fils, j'en aie un comme Paul et un comme Robert!...

CATHERINE

Ah oui!... Robert n'est pas pour les soutanes!... Un Parisien, quoi!... Tout à l'heure, j'le regardais en entrant à l'église... Il a tout de même fait comme ses deux frères: y s'a collé un signe de croix sur l'estomac et s'a mis à genoux.

MADELEINE

Et c'est gentil à lui d'avoir demandé un congé dans son usine pour venir ici le jour des Morts... Un congé, y sait ce que ça lui coûte!... Y gagne dix francs par jour; ainsi, pour trois jours, c'est trente francs, sans compter le voyage.

CATHERINE

Dix francs!... En v'là des journées! Y a tout de

même une différence avec les deux francs de mon homme !...

MADELEINE

Allons, allons... La place de garde, faut pas blaguer... Après ces messieurs, Prosper est le premier de la commune.

CATHERINE

Premier pour attraper les coups de fusil des braconniers... Son père y a pas coupé !...

MADELEINE

Ça, oui !... Mon pauvre Charrier ! (La porte s'ouvre.) Ah ! v'là les garçons...

SCÈNE II

MADELEINE, CATHERINE, L'ABBÉ, PROSPER, ROBERT. L'abbé Paul entre le premier, puis Robert et Prosper. Figures ouvertes, énergiques. Robert est en veston et chapeau mou. Prosper a sa casquette de garde.

L'ABBÉ, allant à Madeleine et l'embrassant.

Eh bien ! maman, ça ne vous arrive pas souvent de voir vos trois fils réunis !...

MADELEINE

Hé ! ma foi non !...

ROBERT

C'est qu'aussi nous ne sommes pas tout à fait du

même tonneau !... Curé et garde, ça marche encore ensemble, mais moi...

PROSPER

Toi, eh bien! après ?... T'es ouvrier, moi aussi... Chacun gagne sa vie...

ROBERT

Comme chien et loup, oui...

PROSPER

Le chien, c'est moi, bien sûr ?... chien de M. le Comte... T'es pas le premier à le dire...

ROBERT

Si t'en es fier !...

PROSPER

Fais pas le malin, mon bon !... Dans ton usine, tu es commandé tout comme moi. Les loups ne mangent pas la soupe d'un maître. T'es né chien, t'as bien des chances de mourir chien.

ROBERT

Mettons... Chien hargneux, toujours... Je suis délégué ouvrier et je vous réponds que le patron voudrait bien me voir au diable... Toi, curé, t'as pas besoin de beugler comme trente-six mille cosaques pour être payé de tes messes. Nous, faut faire passer le vent de la guillotine sur le cou du maître pour qu'y lâche ses sous. On s'en charge !

CATHERINE, qui verse de l'eau dans le réservoir du fourneau, se retournant.

Tu devrais pas le chanter si haut, Robert... T'es du côté de ceux qui ont fusillé le vieux!... V'là tout!

L'ABBÉ

Non, Catherine, ne dites pas de ces choses-là.

MADELEINE

Faut pas qu'y nous les fasse penser, tout de même!... S'il avait vu rapporter son papa avec un trou à y fourrer les deux poings dans le ventre, tellement qu'il avait fallu lui mettre le corps dans un sac de charbonnier pour ne pas en semer le long du chemin, il ne parlerait pas de chien et de loup.

L'ABBÉ, montrant Robert à Madeleine.

Vous lui faites de la peine, vous voyez bien...

ROBERT

On n'a pas découvert celui qui a tiré sur papa, mais le véritable assassin, c'est celui qui envoie la nuit un homme dans les bois, un fusil à la main, pour monter la garde autour d'un gibier qui est à tout le monde. C'est la guerre déclarée, ça!... (A Prosper.) T'es un brave homme, toi, Prosper; tu risques ta peau pour leur plaisir, comme ton père a risqué la sienne!... Faut bien vivre!... Le braconnier, faut qu'il vive aussi!... Alors... (Faisant le geste de mettre en joue.) Pif!... Paf!... les uns sur les autres... Tas d'imbéciles!...

MADELEINE, à l'abbé.

Écoute-le, Paul ! Si son père, qui est devant Dieu, l'entend !

PROSPER, à Robert.

Bougre de fou, tu crois que c'est pour le plaisir du maître qu'on fait un pareil métier ! Lorsque Monsieur voit beaucoup de gibier, il est content, n'est-ce pas ?... Eh bien ! moi j'y trouve mon plaisir autant que lui ; ainsi, c'est pas la peine de m'appeler imbécile. Ce matin, au jour, j'étais à la Croix-Canard et j'ai vu défiler devant moi une harde de douze cerfs, tous des beaux, pas une biche dedans. Un moment ils montaient droit sur moi dans un taillis de cinq ans ; on ne voyait que leurs cornes glisser tout doucement au-dessus des buissons. On aurait dit que le taillis marchait. Ça me causait plus de bonheur que si on m'avait donné cent francs. Qu'y z'y viennent, les braconniers, après mes cerfs ! (Faisant le geste de mettre en joue.) Pif !... Paf !... En veux-tu ?... En voilà !... Ah ! les mandrins !... Ils trouveront à qui parler !

L'ABBÉ, à Robert.

Ne réponds pas !... Il aime son métier... Tout socialiste que tu es, quand tu travailles devant ton tour à terminer une belle pièce, si quelqu'un venait pousser l'outil et faire une raie dans ton ouvrage, tu ne serais pas content, hein ?

ROBERT

Y recevrait ma main sur la gueule un peu lestement !

MADELEINE

Alors, de quoi qu'tu t'mêles de mépriser les autres, si t'es pareil !

L'ABBÉ, *aux deux hommes.*

Voyez-vous, mes frères, (*reprenant avec un sourire*) mes vrais frères, l'humanité n'est pas seulement l'ensemble des vivants, il faut y joindre les milliards d'âmes qui sont entrées dans la bienheureuse éternité. N'est-il pas beau de penser que nous faisons partie d'une légion sublime dont les vétérans habitent le ciel ?... Entre les apôtres, les martyrs, les saints, et nous, pauvres combattants, inquiets et douloureux, doit régner un véritable esprit de corps. Qu'importe que nous soyons riches ou pauvres, vigoureux ou infirmes, pourvu que nous montions vers le Dieu qui a recueilli nos aînés dans son royaume ! Comment regarder son prochain avec mépris ou convoitise, alors qu'on est serré contre lui dans les rangs d'une troupe qui défile vers la gloire ? Ton prochain, Robert, c'est saint Louis qui était roi, saint Joseph qui était charpentier, aussi bien que ton patron dont tu te prétends l'esclave !

ROBERT, *avec un mélange d'ironie et d'admiration.*

Toi, au moins, curé, quand tu vas au cimetière, tu en rapportes des phrases un peu ficelées !...

L'ABBÉ

Je parle comme l'Eglise !...

ROBERT, ironique.

L'Église !... On sait qu'elle a la langue bien pendue !...

L'ABBÉ

Heureusement pour toi !... car, si depuis des siècles elle ne faisait pas trembler les vitraux des cathédrales en proférant ses anathèmes contre le mauvais riche, les mots te manqueraient encore pour faire trembler les vitres des cabarets de tes invectives contre le capital.

ROBERT

Lorsque M. le Comte t'invite à dîner au château, je parie que tu ne mets pas la conversation sur le mauvais riche.

L'ABBÉ, riant.

En effet, j'ai beau être ton frère, je ne suis pas un rustre... Du reste, je m'adresserais mal. Il n'y a pas une famille du village qui ne doive beaucoup aux Miremont... La nôtre, d'abord !

ROBERT, ironique.

Parlons-en !...

L'ABBÉ

Voyons, Robert, qu'on soit anarchiste ou collectiviste, cela ne donne pas le droit d'être ingrat... C'est M. le Comte qui a payé ton apprentissage, comme il a payé mon séminaire.

ROBERT

Papa est mort en défendant les chevreuils de

M. le Comte !... Se faire trouer la peau pour 60 francs par mois... Il y a mis du sien !

L'ABBÉ

En servant son maître, on sert Dieu... Le maître paye les heures de travail. Dieu paye le devoir accompli... j'ai la ferme confiance qu'on ne nous doit plus rien...

ROBERT, ému.

Cré nom !... Faut pourtant qu'il y ait du vrai là-dedans !... L'argent ne rembourse pas tout !... Y a pas !... (Riant.) On verrait un patron se noyer, on sauterait tout de même à l'eau pour l'en tirer.

PROSPER

Moi, j'me ferais hacher pour M. le Comte... A force de chasser ensemble, on est devenu camarades. Quant au jeune comte, j'suis mieux qu'son camarade, j'suis son professeur... Son premier cerf, son premier sanglier, c'est avec moi qu'il les a tirés... J'vous garantis qu'y m'respecte plus que son abbé.

L'ABBÉ, riant.

Alors je l'ai échappé belle en refusant d'être son précepteur. Mon autorité aurait faibli devant ton prestige.

MADELEINE

Je n'ai tout de même jamais compris que tu aies refusé une position si honorable.

L'ABBÉ

Que voulez-vous, maman, je me suis fait prêtre pour sauver des âmes et non pour orner l'esprit d'un enfant privilégié. Avoir conscience de bien servir Dieu dans ma petite paroisse me suffit.

PROSPER

C'est égal, un gaillard comme toi aurait mieux convenu à M. Jean qu'un vieux prêtre tout démoli..

L'ABBÉ

Qui n'en est pas moins un latiniste distingué, ancien professeur de rhétorique, très capable de diriger des études littéraires, pour peu que M. Jean y prenne goût...

ROBERT

Qué qu'ça fait qu'M. Jean travaille ou ne travaille pas?... Son pain est cuit !...

PROSPER

Qu'ça te fasse plaisir ou non, y n'est pas bête... Paraît qu'y en a pas beaucoup de son âge pour en savoir autant que lui.

ROBERT, *ironique.*

Facile à dire!... Quand on est seul, on est premier !...

L'ABBÉ

Lorsqu'on a voulu me le confier pour élève, il

sortait du collège. J'ai vu ses bulletins. Il était premier d'une classe de 60 enfants.

ROBERT

Pourquoi ne l'avoir pas laissé dans cette boîte où il était roi ?

PROSPER

Y s'ennuyait, oh ! mais, y s'ennuyait, c'est l'cas d'le dire, à crever... C'est comme j'ai vu des chiens de berger qui avaient toujours été libres et qu'on mettait à l'attache ; eh bien ! le premier jour, y sautaient, hurlaient, faisaient un boucan infernal, et, après deux ou trois semaines, on les voyait tomber à rien et on les trouvait morts, un beau matin, devant la niche. M. Jean ne peut plus vivre ailleurs qu'ici... On l'a laissé trop pousser sans jamais l'emmener en ville. On a fait de lui un petit animal des bois, aussi difficile à priver que les ouvards ou les renardeaux. Y n'était pas depuis six mois au collège qu'y s'tenait déjà plus debout, on lui voyait au travers des côtes et les médecins ont déclaré qu'il fallait le ramener à Miremont, vite, vite, vite, rapport qu'avec sa santé délicate y pouvait pas supporter le mal du pays. C'est alors qu'on lui a cherché un précepteur. Depuis ce temps on le tient le plus possible à la grande air. Même quand il étudie, c'est au jardin, et M. l'abbé lit son bréviaire auprès de lui... en été, bien entendu.

L'ABBÉ

D'après ce que tu dis, il est resté bien délicat ?

PROSPER

M. Jean n'est pas solide comme nous autres, mais faudrait pas s'y fier pour croire qu'y n'a pas le souffle... Ainsi, derrière les chiens, deux ou trois kilomètres au pas de course ne lui font pas peur... Je n'ai qu'à dire : « V'là le sanglier au ferme!... Si nous lui laissons le temps de charger Ramette — c'est une rudement bonne petite chienne! — il va l'éventrer. Elle est trop hardie!... » Alors il détale, que le diable ne le suivrait pas!... Des bras, y n'est pas fort; (montrant Madeleine) la vieille, si elle se mêlait de lui donner la fessée, en viendrait facilement à bout, et malgré ça, il est rageur comme un petit coq. Tiens, c'était... y aura deux ans à la Pentecôte... V'là qu'en passant devant la glacière, j'entends un raffut du diable, je cours et qu'est-ce que je trouve? Mon Jean qui tenait sous lui son cousin de l'Espinay, qu'est deux fois gros comme lui. J'sais pas pourquoi mon gosse lui en voulait, mais y tapait, tapait, et j'te cogne et j'te cogne!... Moi j'empoigne l'enragé par la peau du cou et je le remets sur ses pattes. Lui se redresse devant moi, haut comme une botte, et m'dit : « J'suis l'comte de Miremont et vous n'avez pas le droit d'me toucher!... » (Riant.) Ah! ah! Il écumait!... Par exemple, il a un gros chagrin dans ce moment-ci...

L'ABBÉ

Lequel?

PROSPER

Tu connais pas M. Boussard?

L'ABBÉ

Boussard ?... J'entends ce nom pour la première fois...

PROSPER, à l'abbé et à Robert.

C'est vrai, vous n'êtes arrivés tous les deux que de c't'après-midi, sans cela vous auriez entendu c'nom-là mille fois par jour... Eh bien, Boussard est un monsieur qui tient un gros commerce de fers à Lille. Tu irais chez lui, tu demanderais un cent de clous, tu ne les aurais pas. Moins d'un wagon, y n'se dérange pas pour vendre. Aussi c'est des millions qu'y gagne.

L'ABBÉ

Voyez un peu !... Et ce Boussard, en quoi chagrine-t-il M. Jean ?

PROSPER, entraînant l'abbé vers une fenêtre et lui montrant la vallée.

Regarde !... Qu'est-ce que tu dis de ça ?

L'ABBÉ

Comment !... On a bâti dans la vallée !... Ça n'existait pas la dernière fois que je suis venu !...

ROBERT

Qu'est-ce que c'est ?... Il y a une machine à vapeur là-dedans !... Et cet énorme tas de déblais !... On creuse un puits ?...

L'ABBÉ

C'est sur la prairie du père Pierron... Est-ce que

M. le Comte n'était pas en marché pour l'acheter?...

PROSPER

Eh! pardi, si!... Seulement il ne sait jamais se décider!... Depuis longtemps je disais à M. le Comte qu'il ne pouvait pas se passer de cette prairie, vu qu'elle est traversée par le bief de son moulin et qu'elle a un droit d'y prendre l'eau pour les irrigations; alors, en été, dès qu'il y a la moindre sécheresse, le moulin s'arrête, parce que la prairie lui boit toute son eau. C'est vrai que le père Pierron demandait un peu cher, mais j'répétais à M. le Comte: « C'est au milieu de chez vous, ne regardez pas à 300 francs!... Si on vous la soufflait, vous seriez propre!... » Eh bien! ça n'a pas raté!... V'là qu'ce M. Boussard arrive chez l'père Pierron, demande combien le terrain, met l'argent sur la table, fait signer un sous-seing: en dix minutes le tour est joué. Trois jours après, le fils Boussard arrive avec un contremaître et une trentaine de terrassiers et les voilà qui organisent au bas de la prairie c'qu'y z'appellent un sondage. C'est l'patelin que vous voyez, et ça leur sert à creuser un puits terrible, qui atteint déjà plus de 200 mètres de profondeur. Alors nous apprenons qu'il y a sous nos bois des quantités de minerais de fer. C'est-y pas une chose drôle?... T'as un champ, n'est-ce pas? bien payé, sans hypothèques, enfin un champ à toi; eh bien! sous terre, y n'est plus à toi. Une supposition qu'il est sur des mines, le gouvernement peut les donner au premier venu sans ta permis-

sion. Il y a cinquante ans, un ministre d'alors a donné la concession des mines de Miremont à un de ses amis qui l'a fourrée dans un tiroir sans songer à l'exploiter, et ses héritiers l'ont revendue à M. Boussard, qui est maintenant propriétaire de tout c'qui s'trouve sous terre dans les environs... Tu demandais ce qui met M. Jean de mauvaise humeur?... Tiens, c'te bêtise!... Si on installe une usine avec des milliers d'ouvriers au milieu de chez nous, et puis un chemin de fer qui découpera nos bois, nous serons frais... C'est ça qu'attirera les cerfs et les sangliers!... Je pourrai bien m'esquinter à garder les chasses!...

ROBERT

Comment qu'on installerait une usine à milliers d'ouvriers sur la prairie du père Pierron, qu'est pas plus grande qu'un fond de culotte?...

PROSPER

Avec ça qu'on se gênera pour entrer chez nous!...

L'ABBÉ

Mais, à supposer que le sous-sol ne lui appartienne pas, M. le Comte est maître de la surface. On ne peut pas l'envahir sans son assentiment.

PROSPER

Ah! voilà... On prétend que Monsieur est d'accord... C'qui m'ferait croire que oui, c'est que, pour commencer, les deux Boussard demeuraient au village... Depuis quelques jours on les a invités à loger

au château. Ça ne prouve pas qu'les familles soient en guerre... Même j'ai mon idée là-dessus...

CATHERINE, à ses beaux-frères.

L'écoutez pas !... C'est pas vrai, c'qu'il va dire !

PROSPER

Le fils Boussard est pas déjà si mal tourné : not' demoiselle a vingt ans... Ça ferait une jolie paire !...

L'ABBÉ, étonné.

Il y aurait un mariage !... Oh ! Crois-tu ?...

MADELEINE, avec fierté.

J'ai toujours vu que les nobles mettaient leurs chasseurs au-dessus des marchands, et pourtant y donnent pas leurs filles à leurs gardes !...

PROSPER

Tout cela est bel et bon, mais les fermiers doivent plus de 50.000 francs, les bois ne se vendent pas, j'ai encore 40.000 fagots dans les coupes de l'année dernière...

ROBERT

Avec quoi que M. le Comte irait nocer à Paris ?... Si Boussard a de la monnaie, on excusera sa grand'-mère de n'avoir pas couché avec Henri IV.

PROSPER, riant.

Mon métier, c'est d'être caché dans le fourré, et

j'vois bien, quand la demoiselle se promène avec le fils Boussard, qu'y sont pas pour se mordre !...

CATHERINE

T'es bête, Prosper !... t'es comme dans les villages !... Une fille et un garçon n'peuvent pas s'parler sans qu'on les fourre sous les mêmes draps.

L'ABBÉ

Ainsi, M. Jean est furieux à l'idée qu'on va ravager ses chasses ?...

PROSPER

Oui, pauvre gamin !... Y peut pas vivre ailleurs qu'ici, mais quand ici ce sera rempli de fabriques et noir de suie, je crois qu'y sera bigrement malheureux !... Lui qui peut déjà pas souffrir les vieilles femmes qui vont au bois mort, il en rencontrera du monde, du joli monde !

ROBERT, riant, à l'abbé.

Sont-ils épatants à se figurer que pour une usine bâtie dans la vallée, on ne pourra plus respirer !

L'ABBÉ

Il y a une chose que je ne pardonne pas à ce Boussard, c'est qu'il affiche un mépris absolu pour les commandements de l'Église.

PROSPER

Mais pas du tout !... Il ne manque jamais la messe

du dimanche et il a fait une visite à M. le Curé. Où prends-tu qu'il est sans religion ?

L'ABBÉ

Regarde les ouvriers qui s'agitent autour du sondage et la fumée qui s'en échappe !

PROSPER, surpris, à la fenêtre.

C'est, ma foi, vrai !... On travaille là-bas !...

L'ABBÉ

Le jour de la Toussaint !... Ne viens pas me soutenir que cet homme est bon catholique !

PROSPER

C'est pourtant la première fois qu'on travaille chez lui un jour de fête ! Il a dû arriver quelque chose de grave.

ROBERT

Sans doute un accident... (Pendant la fin de cette scène, les soins du ménage ont attiré les deux femmes au dehors. Entre Jean. C'est un enfant pâle, délicat, nerveux. Il s'arrête sur le pas de la porte, surpris et mécontent de voir tant de monde.)

SCÈNE III

PROSPER, L'ABBÉ, ROBERT, JEAN

PROSPER, joyeusement.

Tiens, monsieur Jean !

JEAN, donnant la main à l'abbé.

Bonjour, monsieur l'abbé.

PROSPER, montrant Robert.

Celui-là, c'est Robert, mon autre frère, qui demeure à Paris. Monsieur a joué avec lui dans le temps.

ROBERT, auquel Jean donne la main.

Monsieur était si petit !...

PROSPER, à Jean.

N'auriez-vous pas entendu dire ce qui est arrivé pour qu'on travaille au sondage un jour de si grande fête ?

JEAN

On a prévenu les Boussard que leur boutique était détraquée. Ils viennent derrière moi, avec papa et ma sœur... Je suis parti en avant-garde...

PROSPER, riant.

Vous ne teniez pas à leur compagnie, hein ?

JEAN, sérieux.

Non, pas du tout ! (Un temps.) Est-ce que Ramette est rentrée ?...

PROSPER

Oui... Tard, par exemple !... Elle est venue aboyer devant la porte, il était près de minuit... (A l'abbé.) Nous avons attaqué hier un sanglier qui a déguerpi

si vite que nous avons perdu la chasse et laissé la chienne au bois. (A Jean.) Je l'ai mise auprès de not' vache. Comme cela elle aura chaud.

JEAN

Pour que vous la mettiez à l'infirmerie, elle doit être blessée ?...

PROSPER

Oui, mais ce n'est rien. Une petite boutonnière dans les côtes.

JEAN

J'étais sûr qu'elle se ferait pincer !... A onze heures on l'entendait au ferme du côté de la Louvetière.

PROSPER

Qui vous l'a dit ?

JEAN, après une hésitation.

Je l'ai entendue, là !

PROSPER

Du château vous ne pouviez pas l'entendre. A onze heures du soir, vous étiez donc en balade, au lieu de dormir, comme un enfant bien sage, dans votre lit ?

JEAN

Ne me vendez pas, Prosper !...

PROSPER

Ayez pas peur !... Moi non plus je ne peux pas

dormir tant que mes chiens ne sont pas rentrés... (Un temps, à Robert.) Dis donc, toi, ça t'irait-il de faire un tour jusqu'au sondage? Histoire de voir ce qui s'y passe...

ROBERT

Ma foi oui, allons !... J'ai du plaisir à visiter les endroits où l'on turbine. (Prosper et Robert sortent.)

SCÈNE IV

L'ABBÉ, JEAN

L'ABBÉ

Savez-vous, monsieur Jean, qu'autrefois j'ai failli devenir votre précepteur? Aussi m'arrive-t-il souvent de me demander comment vous vous arrangez avec l'abbé Poncelet.

JEAN

Pas mal.

L'ABBÉ

Je l'ai eu pour professeur de rhétorique, et il m'avait pris en amitié. Pendant les récréations, il m'emmenait quelquefois dans le parc du petit séminaire, qui longe la Moselle, et, tout en dissertant sur le génie des anciens, nous suivions la rive ombragée. A un certain endroit où une source bondit en gazouillant vers la rivière, il s'arrêtait toujours, restait un moment songeur, le sourire

aux lèvres, et enfin soupirait tout attendri ce passage de Virgile :

... Hic inter flumina nota
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.

JEAN, riant.

Il me régale des mêmes vers chaque fois que nous passons auprès de la fontaine qui coule derrière le château, entre deux gros hêtres.

L'ABBÉ

Je la connais.

JEAN

C'est tout de même un brave abbé et nous faisons, lui et moi, très bon ménage. (Riant.) Il n'y a qu'un sujet sur lequel nous ne sommes pas d'accord.

L'ABBÉ

Lequel ?

JEAN

J'ai peur que le Paradis ne soit un endroit terriblement ennuyeux. Chanter les louanges du Seigneur en grattant des harpes et des mandolines, au bout de quelques milliers d'années, cela doit paraître un plaisir assez monotone. J'aimais mieux le Paradis des païens. Au moins il s'y trouvait de belles pelouses parsemées de bosquets, et les âmes des justes y causaient à l'ombre des lauriers.

L'ABBÉ, riant.

Et qui sait si, tout en causant, elles ne voyaient

pas des chevreuils s'ébattre à la lisière des bosquets, sur les pelouses ?

JEAN, riant.

L'abbé Poncelet me blague à peu près de la même façon. Il dit : « Avouez donc tout de suite que vous comprenez l'autre vie comme les Iroquois, que l'on enterre avec leur cheval, un arc et des flèches, pour qu'ils puissent continuer leurs chasses. » Alors je lui réponds : « Dieu vous entende, et qu'il me mette, pour l'éternité, au régime des Iroquois !... »

L'ABBÉ

Vous vous y mettez de vous-même, quand vous fourrez d'abominables tripotées à votre cousin de l'Espinay.

JEAN

C'est Prosper qui vous a raconté cela ?... (Signe affirmatif de l'abbé.) Mais il n'a pas pu vous dire ce qui m'avait mis en rage.

L'ABBÉ

Dites-le-moi.

JEAN

Avez-vous vu, dans l'église du séminaire, sous l'autel de la chapelle de droite, le corps d'un enfant martyr trouvé dans les catacombes ?

L'ABBÉ

J'étais encore au séminaire quand il est arrivé de Rome.

JEAN

C'est vrai !... Je vous ai reconnu dans la procession qui est allée le prendre à la gare pour le conduire à l'église.

L'ABBÉ

Vous y assistiez ?

JEAN

Oui, maman et moi étions partis de grand matin pour la ville et nous avons vu défiler le cortège, les écoles, les sociétés avec leurs bannières, les orphéons, les pompiers, des jeunes filles en blanc, le clergé en ornements d'or et enfin le cardinal qui était allé chercher le saint à Rome. Vous portiez la croix devant le cardinal. Derrière lui, dans une châsse de verre, le saint. Je m'attendais à voir de vieux ossements, et pas du tout ! les ossements sont recouverts d'un modelage de cire. On aperçoit l'enfant dans sa tunique pourpre, à demi couché sur des coussins, la gorge ouverte par une blessure et en train d'expirer. Autour de nous on s'écriait : « Comme il est beau !... » Les cloches sonnaient, les musiques jouaient, on jetait des roses, j'étais en extase !... Le soir, je suis rentré au château fou d'enthousiasme. Le lendemain est arrivé pour les vacances mon cousin de l'Espinay. Je lui ai décrit le triomphe du jeune Romain et déclaré que je rêvais d'aller un jour braver les païens, en Chine ou ailleurs, et verser mon sang pour la foi. Mon cousin m'a répondu qu'il n'avait aucune envie d'être missionnaire, et qu'il n'aurait pas le cou-

rage de supporter des douleurs atroces, alors que d'un mot il pourrait les faire cesser. J'ai été tellement révolté que je suis tombé sur lui à bras raccourcis, en l'appelant lâche.

L'ABBÉ, riant.

Heureusement Prosper n'était pas loin !...

JEAN

Je vous garantis qu'à présent, lorsque mon cousin cause avec moi, il parle comme un héros !...

L'ABBÉ, entendant marcher au dehors, jette un regard vers la fenêtre.

Ah ! voici Prosper. Nous allons avoir des nouvelles.

JEAN, avec précipitation.

Attendez-le. Je vais regarder la blessure de ma chienne et je reviens. (Il sort.)

SCÈNE V

L'ABBÉ, PROSPER

L'ABBÉ, à Prosper qui entre.

Eh bien, l'accident ?

PROSPER

Non, pas d'accident, mais un tour de malice... Cette nuit quelqu'un a ouvert la vanne qui sert à irriguer le pré Pierron, et, comme le sondage est

à l'endroit le plus bas de ce pré, pareil à un trou au fond d'un entonnoir, toute l'eau du bief est allée s'engouffrer dans la mine des Boussard. Elle en débordait. Ça faisait un lac autour de la baraque. On a fermé la vanne et on est en train d'épuiser l'eau.

L'ABBÉ

Soupçonne-t-on qui a fait cette niche à M. Boussard ?

PROSPER

Moi, je le sais : M. Jean !

L'ABBÉ

Pas possible !...

PROSPER

J'ai retrouvé sa trace dans la boue auprès de la vanne. Je ne serais qu'une andouille si je ne connaissais pas la chaussure d'un enfant qui chasse tous les jours avec moi. D'ailleurs y n'y avait que lui qui pouvait découvrir dans l'obscurité la clef de la vanne. Il m'a vu plus de cent fois la cacher. J'm'étonne plus, maintenant, s'il entendait sa chienne cette nuit : il était en maraude.

L'ABBÉ

As-tu fait part de ta découverte à quelqu'un ?...

PROSPER

Ah ! fichtre non !... J'ai soigneusement marché sur les traces du gosse pour les effacer... Y n'aurait plus manqué que ça, que Robert les aurait vues.

Ce n'est pas que je pense qu'y soit ni faux ni traître, mais s'y savait qu'un maître a fait un coup pareil, serait-y assez content de dire qu'les anarchistes sont pas pires !... Il est resté là-bas pour aider... C'est tout de même un type qu'a pas les deux pieds dans un même sabot, comme on dit. Y sait un tas de trucs et de ficelles du métier.

L'ABBÉ, repris par son étonnement.

M. Jean !... C'est inouï !...

PROSPER

J'te dis qu'il n'en dort plus de penser que c'Boussard de malheur va tout chambarder ici... Il a voulu mordre, quoi !... (Entre Miremont, suivi de Boussard, Louise et Georges.)

SCÈNE VI

MIREMONT, BOUSSARD, GEORGES, LOUISE, puis JEAN

MIREMONT, à ceux qui viennent derrière lui.

Je vous montre le chemin. (Apercevant l'abbé.) Bonjour, Paul !... (Riant.) Je devrais dire : monsieur le Curé.

LOUISE, riant, à l'abbé.

Je prends la leçon pour moi... Monsieur le Curé, voulez-vous déjeuner avec nous demain ?

L'ABBÉ

Volontiers, Mademoiselle.

MIREMONT, se tournant vers les Boussard.

Je vous présente l'abbé Charrier... (Montrant Prosper.) Quant à son frère, le garde, tous les jours vous le rencontrez sous les armes... (Un temps.) Eh bien ! Prosper, quel est le malandrin qui a mis les eaux dans la mine ?...

PROSPER

Ma foi, Monsieur, je n'en sais rien... Pas vu, pas pris !...

MIREMONT

C'est exactement ce que j'ai dit lorsque ces messieurs m'ont annoncé l'événement. L'ennui, c'est que l'auteur de cette canaillerie sera tenté de la renouveler. Quelques coups de pioche dans le talus du bief, et l'eau retournera dans le sondage.

BOUSSARD

Le bief sera supprimé... Il faudrait un plan pour vous expliquer ce que nous comptons faire.

PROSPER, indiquant un grand cadre pendu au mur.

Voici le plan qui me sert pour les coupes de bois. (Il va décrocher le cadre et le dépose sur une table.) Si Monsieur veut voir...

BOUSSARD, parcourant la carte d'un regard.

Ah ! parfait... Regarde, Georges... C'est à grande échelle... J'en ferai prendre un calque...

PROSPER

Le calque est pris, Monsieur. J'ai prêté ce dessin

à Journet, votre contremaître, qui l'a gardé huit jours. Même il a rajouté là-dessus toutes vos futures constructions.

BOUSSARD, essayant d'examiner le plan.

Le jour baisse... On n'y voit plus très clair...

PROSPER

Un moment !... J'allume la lampe !... (Il allume la lampe et la place à côté du plan, sur lequel se penchent Boussard et Miremont.)

BOUSSARD, à Miremont.

Eh bien ! tenez, voilà ce que devient le bief... Voyez-vous ce trait rouge ?... C'est le tracé d'un futur conduit voûté, à très grande section, qui absorbera non seulement l'eau du bief, mais toute la petite rivière qui arrose la vallée. Ce conduit sera souterrain, par conséquent soustrait à tous les attentats.

MIREMONT, d'une voix de détresse.

Que représente l'autre trait rouge qui commence au milieu de la forêt pour venir s'embrancher avec le premier ?

BOUSSARD

Un second canal qui captera la magnifique source que je suis allé visiter avec vous. Le point de jonction des deux canaux est celui où l'on utilisera les forces hydrauliques au profit de l'usine. Ces cercles bleus sont les futurs hauts fourneaux...

MIREMONT

Ce trait noir qui suit la vallée ?...

GEORGES

Notre chemin de fer particulier qui rejoindra la ligne de l'Est à huit kilomètres d'ici.

MIREMONT

Il passera si près du château ?...

GEORGES

Pas moyen de l'en écarter... Forcément, il suit la vallée.

MIREMONT, le regard sur le plan.

Quel parcours il fait au milieu des bois !... Ne pourriez-vous pas les contourner ?...

GEORGES, ironique.

Si, avec un détour de cinq kilomètres !...

MIREMONT

Mais j'y pense !... En captant la source, vous anéantissez la cascade du Trou de la Fée...

GEORGES

C'est malheureusement vrai... On ne peut pas négliger une chute de 4.000 chevaux pour donner à boire aux merles.

MIREMONT

Oh ! les vandales...

BOUSSARD

Nos établissements n'embelliront pas le pays, c'est certain, mais vous avez le bon sens de les accueillir sur vos terres pour en avoir du moins le bénéfice, puisqu'en tout cas vous en subiriez les inconvénients si nous nous installions dans le voisinage... Votre propriété ne fait plus qu'un avec nos concessions. Nous sommes Miremont, Boussard et Cie. Lorsque Miremont deviendra tout à fait inhabitable, eh bien ! vous pourrez acheter un domaine dix fois plus considérable avec l'argent que Boussard vous aura gagné.

MIREMONT, soupirant.

J'ai, pour me consoler, la perspective d'un exil doré !... Enfin !...

GEORGES, à Prosper.

Est-ce la peine de descendre jusqu'au sondage ?... Savez-vous où ils en sont ?

PROSPER

Je viens d'y faire un tour... On pompe dur... L'eau baisse... Mais il y a une boue autour de leur sacrée baraque !... (Montrant ses molletières.) Regardez comme me v'là propre !... C'est vraiment pas un endroit pour Mademoiselle.

MIREMONT

Je ne tiens pas non plus à me crotter inutilement.

GEORGES

Moi, tant que le puits est sous l'eau, je n'ai rien à y voir...

MIREMONT

Eh bien ! rentrons... Le temps d'être au château, il fera nuit.

LOUISE, à l'abbé.

N'avez-vous pas vu mon frère ?... Nous devions le retrouver ici.

L'ABBÉ

Il n'est pas loin... (Ouvrant la porte de l'intérieur et appelant.) Monsieur Jean !... Monsieur Jean !... (Une voix lointaine répond : oui.) On vous réclame... (Un instant après apparaît Jean.)

MIREMONT, à Jean.

Arrive donc, lambin !... Que faisais-tu là-dedans ?

JEAN

Une visite à ma chienne Ramette... Elle est rentrée cette nuit avec une bonne blessure... Et fatiguée !... Pas même la force de remuer la queue... Son dos est criblé d'épines... Une pelote d'épingles... Le sanglier a dû la rouler dans un des gros ronciers qui se trouvent entre la Louvetière et la Cascade...

MIREMONT

Ah ! tais-toi... Ne parlons plus de cascade !... Oui, mon petit Jean, elle qui se balançait toute blanche

sous son arc-en-ciel, ils vont l'enfermer dans un égout. Adieu, nos jolis ruisseaux!... Adieu, les truites!... (Jean promène sur les assistants un regard farouche et va s'accouder à la fenêtre, le dos tourné à l'assemblée.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, ROBERT

ROBERT, entrant brusquement. Étonné de voir tant de monde.

Excusez, la compagnie!... (Découvrant Miremont.) Monsieur ne me reconnaît sans doute pas?...

MIREMONT

Mais si, Robert... Vous avez l'air d'un homme qui apporte des nouvelles... Venez-vous du sondage?...

ROBERT

Oui. Il s'y passe toute espèce de choses...

GEORGES, devenant très attentif.

Quoi donc?...

ROBERT, à Prosper.

Connais-tu un manœuvre nommé Fidry?

PROSPER

Tiens, pardi!... C'est le seul ouvrier du village embauché par ces messieurs.

MIREMONT, à Boussard.

Vous n'avez pas eu la main heureuse. Si vous m'aviez consulté, ce Fidry ne serait pas entré chez vous. Il a eu deux condamnations pour braconnage.

ROBERT

On craint qu'il ne soit resté au fond. Paraît qu'hier matin il avait emporté dans la mine un litre d'eau-de-vie. La journée finie, il était si saoul qu'il n'a pu grimper aux échelles avec les camarades.

GEORGES

Qui l'auront laissé là, plutôt que de le faire enlever par la machine? Ils savent que je renvoie impitoyablement les ivrognes.

ROBERT

La dernière fois qu'on l'a vu, il dormait sur un tas de minerai... S'il n'est pas remonté le soir avant qu'on n'ait lâché l'eau, je ne donnerais pas un liard de sa peau. (Jean se glisse vers la porte et guette une occasion de disparaître.)

GEORGES

A supposer qu'il soit au fond, rien ne prouve qu'il ait péri. Plusieurs galeries vont en montant. On trouvera notre ivrogne réfugié au sec. D'abord êtes-vous sûr qu'il n'est pas tranquillement chez lui ?

ROBERT

J'ai parlé à sa fille : l'homme n'est pas rentré.

GEORGES

Cela devient grave pour l'apache qui a ouvert la vanne. La gendarmerie est-elle prévenue ?

ROBERT, haussant les épaules.

Oui, le brigadier s'agite... Ces coups-là, ceux qui les font ne risquent pas grand'chose... (Au mot gendarmerie, Jean a ouvert la porte. Au moment où il s'esquive, Louise l'aperçoit.)

LOUISE

Jean, où vas-tu ?

JEAN

A la maison.

LOUISE

Tu n'as donc pas envie de savoir ce qu'est devenu ce pauvre homme ?... (Jean baisse la tête et retourne dans son coin.)

GEORGES, à Louise.

J'ai peur que nous ne le sachions pas de sitôt... Nous ne sommes pas près de descendre dans la mine.

ROBERT

Justement j'apporte la nouvelle qu'on va pouvoir descendre. Tout à l'heure les pompes marchaient en plein et l'eau n'avait encore baissé que de soixante mètres, lorsqu'elle a tout à coup cessé de venir. On était arrivé sur une espèce de bouchon qui obstruait complètement le puits. J'ai immédiatement dégringolé par les échelles, et voici ce que j'ai constaté : sous l'action de l'eau, les parois se

sont resserrées en repoussant les madriers qui les soutenaient ; ces bois se sont mis en travers du trou et ont été recouverts par un éboulement d'argile qui sert de toiture au bas du sondage. Avec le contremaître, nous nous sommes mis à déblayer l'étranglement du puits. Trois hommes enlèvent l'argile à la pelle et la chargent dans une cuve que la machine remonte par un câble. En même temps, deux charpentiers étançonnent tant bien que mal la paroi.

MIREMONT

Tous ces gens piétinent, au-dessus d'un gouffre, sur une motte de terre supportée par quelques madriers coincés au hasard !

ROBERT

Oui, le chantier branle un peu, mais la besogne avance... Lorsque je les ai quittés, ils rencontraient déjà le vide.

GEORGES

Pensez-vous qu'il y ait beaucoup d'eau dans la mine ?

ROBERT

Pas du tout, Monsieur. Le tampon d'argile a été un excellent barrage. Les pierres que l'on fait tomber en travaillant claquent en bas sur une roche solide.

GEORGES

A-t-on appelé ce Fidry pour voir s'il répondrait ?

ROBERT

Nous avons hurlé de toutes nos forces : rien !...

GEORGES

Je vais là-bas. C'est à moi de descendre le premier.

ROBERT

Il vaudrait peut-être mieux envoyer d'abord des mineurs expérimentés. Les étançons qui barrent le puits empêchent l'ascenseur de fonctionner... On raccorde les échelles au petit bonheur, mais il y aura un mauvais pas.

BOUSSARD, à Georges.

Ne va pas te casser le cou !...

GEORGES

Laissez donc ! Il n'y a pas l'ombre de danger... Le vrai danger vient d'être couru par ce brave garçon et par les ouvriers qui ont rétabli le puits. Je suis seulement furieux qu'on ne m'ait pas prévenu tout de suite qu'un homme était au fond. Mon devoir est d'organiser le sauvetage et de descendre en éclaireur...

LOUISE, très exaltée.

Allez !... J'ai idée que l'expédition est moins inoffensive que vous ne prétendez, mais ce n'est pas moi qui vous détournerai d'un devoir. Seulement, je ne veux pas vous laisser partir sans que

vous ayez une réponse... Hier vous m'avez demandé d'être votre femme; mon père me laissait libre, j'ai réclamé le temps de réfléchir... Mes réflexions sont faites : c'est oui. (Elle tend la main à Georges.)

GEORGES, lui baisant la main.

Merci !... Je suis presque honteux, parce que, vraiment, je ne cours aucun danger. (Louise sourit et retient la main de Georges dans la sienne.) Tant pis ! Je suis le plus heureux des hommes !...

BOUSSARD, tapant sur l'épaule de Georges.

A présent, cours ton risque : tu es assuré, tu as la veine !...

GEORGES, à Robert.

Venez, mon ami, vous êtes un homme sur lequel on peut compter !... (Ils se dirigent vers la sortie.)

MIREMONT, à Boussard.

Je ne resterai pas ici à me tourner les pouces pendant qu'à deux pas se joue un drame pareil...

BOUSSARD

Oui, allons !... (Georges, Robert, puis Miremont et Boussard sortent; Louise, debout, hésite à les suivre. L'abbé vient à elle et lui montre Jean, qui a profité du départ général pour venir s'accouder à la table, la tête entre les mains, la figure touchant presque le plan des propriétés.)

L'ABBÉ, à mi-voix.

Restez avec lui... C'est un enfant !... Moi, si on trouve un mourant, je veux être là ! (Il sort.)

SCÈNE VIII

LOUISE, JEAN

LOUISE, à Jean qui l'écoute sans bouger.

Vois comme il risque sa vie simplement !... Prévoyais-tu que je serais sa femme ?... (Silence.) Tu ne réponds pas ?... Tu es fâché ?

JEAN, d'une voix sourde, sans lever la tête.

Non !

LOUISE

Je sais que tu n'aimes pas nos nouveaux amis... Me pardonnes-tu ce mariage ?...

JEAN, la tête toujours dans ses mains.

Oui... (Sanglotant.) C'est autre chose qui... me fait... du chagrin... (Louise le prend par les épaules et, tendrement, lui découvre la figure, qui se montre baignée de larmes.)

LOUISE

Grand enfant !... Prends donc garde !... Le dessin est trempé !... (Essayant de rire.) Tu mets des étangs où il n'y en a pas... (Avec son mouchoir, elle éponge tantôt le dessin, tantôt les yeux de son frère.) Bon !... voilà que je retrouve le petit garçon qui se désolait tellement au collège qu'il a fallu le reprendre... (Les sanglots redoublent.) Jean !... Mon cher Jean !... Je comprends que tu souffres !... Toute cette fraîcheur dans laquelle nous avons grandi va se flétrir... Nous n'aurons même plus le ciel bleu !... Moi aussi, chaque

fois que j'y pense, à ces grosses fumées noires qui traîneront sur nos têtes... (Elle s'essuie les yeux.) Tu vois, ça se gagne !... (Elle embrasse Jean.) As-tu remarqué, cet après-midi, au cimetière, la quantité de gens qui s'arrêtaient sur les tombes de la famille, celle de maman surtout, et priaient pour nos morts ?... Je crois que pas un du village n'y a manqué... Ce sont des choses auxquelles je ne faisais pas attention autrefois et dont je sens tout le prix maintenant qu'elles vont finir... Tu peux m'en croire, j'éprouve autant d'horreur que toi pour ce qui arrive ; cependant je n'ai pas voulu l'empêcher, et cela m'était possible puisque, depuis six mois, je suis majeure et propriétaire d'une partie des acquisitions faites aux environs de Miremont sur la fortune de maman. (Elle se tait. Jean la regarde avec stupeur. Long silence.) Vois-tu, nous ne devons pas nous résigner à être des inutiles et je suis effrayée de l'existence que tu te prépares. Ton bonheur est de vagabonder à l'aventure comme un faon libre et insouciant dans sa forêt. A quoi cela te mènera-t-il ?... Papa est bon, excellent : pourtant, si j'étais homme, je rêverais une vie différente... N'auras-tu d'autres satisfactions ici-bas que d'assassiner quelques pauvres chevreuils ?... Voilà un fier métier pour un garçon de cœur et d'intelligence !... La résolution que j'ai prise peut un jour devenir ton salut. Il va y avoir ici des milliers d'hommes à conduire, des machines à étudier, des marchés à passer, enfin un vrai gouvernement. Tout ce qu'il y a en toi de belles et bonnes qualités s'emploierait là d'une façon glorieuse. Mon fiancé le déclare lui-

même : dans quelques années il ne pourra plus tout diriger à lui seul. Pourquoi ne viendrais-tu pas à son aide ?... Au lieu de te livrer au désespoir, prends-le pour modèle et marche vers l'avenir avec de nobles ambitions... Être nécessaire aux autres, avoir charge d'âmes, sentir les yeux fixés sur soi, ne pouvoir hésiter sur la conduite à tenir, dis, ne comprends-tu pas combien toutes ces choses rendent facile de mener une belle existence ?... Il y a beaucoup de chances pour qu'un homme d'action soit un homme de cœur !... (Jean se jette au cou de sa sœur et l'embrasse longuement.)

SCÈNE IX

LOUISE, JEAN, L'ABBÉ

LOUISE, apercevant l'abbé, se lève et va vers lui.

Eh bien ?...

L'ABBÉ

Le jeune M. Boussard et mon frère Robert ont réussi à descendre au fond... Un signal convenu m'a fait comprendre qu'on n'aurait pas besoin de mon ministère...

LOUISE

Alors, vous permettez, monsieur l'abbé ?... Je ne puis pas rester en place... Savoir que des personnes auxquelles je m'intéresse sont en danger !...

L'ABBÉ, montrant Jean du regard.

Je venais vous remplacer, Mademoiselle...

LOUISE, poussant son frère vers l'abbé.

Je vous confie un enfant, un véritable enfant !... Demandez-lui pourquoi ses yeux sont rouges... Il pleure l'horizon qui change autour de nous, les bois qui ne verdiront plus, les ruisseaux qui ne brilleront plus au soleil. N'est-ce pas, monsieur l'abbé, qu'un homme doit montrer plus d'énergie ?

L'ABBÉ

Il en aura, j'en réponds.

LOUISE

Puissiez-vous dire vrai !... (Elle sort.)

SCÈNE X

JEAN, L'ABBÉ

L'ABBÉ

Mon enfant, je sais ce qui vous désole. Prosper a trouvé dans la boue, devant la vanne, la trace d'un petit pied qu'il connaît bien pour l'avoir suivi le long des sentiers... C'est vous ?...

JEAN, le regard perdu.

Oui.

L'ABBÉ

Certes, vous ne pensiez pas que votre action coûterait la vie à un homme !... Vous n'en êtes pas moins très coupable !... Allons, je n'insiste

pas... La punition est bien assez cruelle !... Courage, mon enfant !... Surtout ne vous affolez pas !... Une parole imprudente pèserait lourdement sur votre existence entière... Ne vous figurez pas que l'on soupçonne la vérité. Prosper et moi sommes seuls et serons toujours seuls à la connaître... (Entre Prosper, la figure bouleversée.)

SCÈNE XI

JEAN, L'ABBÉ, PROSPER

PROSPER, à l'abbé, en lui montrant Jean.

Tu devrais reconduire Monsieur au château !

JEAN

Il est mort !...

PROSPER, s'obstinant à regarder l'abbé.

Y n'a plus besoin d'toi pour le confesser...

L'ABBÉ

Si je n'en avais pas été certain, je ne serais pas ici. (Regardant Jean, qui, debout devant Prosper, l'interroge d'un regard fiévreux.) Parle ! Nous avons la force de tout entendre. Comment l'a-t-on retrouvé ?

PROSPER

En arrivant au fond, c'est lui la première chose que M. Boussard a vue. On croit que, sentant goutter l'eau, y courait pour grimper aux échelles ; à c'moment-là, l'éboulement a fait dégringoler dans le

puits une grêle de cailloux qui l'ont assommé. Y faut qu'ce soit comme ça, vu qu'il a l'crâne fracassé d'une drôle de manière. Même c'est tellement affreux qu'j'ai couru en avant chercher un drap pour le couvrir.

L'ABBÉ

On a déjà remonté le corps?

PROSPER

Oui. On l'apporte... M. le Comte enverra sa voiture pour le ramener au village... Dire que s'il était tranquillement resté dans la galerie où y s'avait couché, y serait encore de c'monde!... M. Boussard est en train d'faire le tour de la mine, c'qui prouve qu'elle n'est guère inondée... (Il se dirige vers la porte de l'intérieur; avant de la franchir, il se retourne vers Jean.) Monsieur Jean, j'sais pas quels sermons l'abbé vous fait; mais, depuis qu'ils ont commencé leur maudit sondage, j'ai jamais passé devant sans souhaiter que le tonnerre de Dieu l'écrase!... Vous comprenez?... J'pense comme vous sur bien des points!... Allons, j'vais chercher mon drap. (Il sort.)

SCÈNE XII

JEAN, L'ABBÉ

L'ABBÉ

Écoutez-moi!... L'homme qui est mort était veuf. Il laisse une fille de dix ans, seule au monde.

Prosper se chargera d'elle. Je l'en prierai de votre part. Je veillerai à ce qu'elle soit bien élevée. Plus tard vous vous acquitterez vous-même de ce soin. Plus tard aussi, lorsque vous aurez la disposition de votre fortune, vous rembourserez à Prosper ce qu'il aura dépensé. Vous devez, en outre, prier beaucoup pour l'âme qui se trouve en présence de son Juge sans avoir eu le temps de se reconnaître. Secourir la fille et implorer pour le père la miséricorde divine, en fait de réparation, c'est tout ce que vous pouvez. Vous avez aussi un compte à régler avec vous-même... Mais j'ai confiance !... Vous saurez de ce malheur tirer noblement une grande leçon !...

JEAN

Je me ferai prêtre !...

L'ABBÉ

On ne se fait pas prêtre pour se punir !... Si un jour vous vous sentez appelé vers Dieu, oh ! alors, ne résistez pas à la grâce, mais que ce soit une faveur et non un châtiment. J'ai parlé de leçon, voici ce que j'entendais par là : Toute votre vie, soyez indulgent pour les pauvres... Ils sont aigris, tout ici-bas leur paraît injustice. Lorsque vous les verrez perdre patience, abuser de la force, être grossiers, haineux, rappelez-vous que de moins misérables se sont révoltés. Ayez pitié !...

JEAN

Oui. **(Entrent Madeleine et Catherine, puis Prosper portant le drap plié sur son bras.)**

SCÈNE XIII

JEAN, L'ABBÉ, PROSPER, MADELEINE, CATHERINE

MADELEINE, s'approchant de l'abbé et de Jean, larmoyante, les mains jointes.

C'est-y possible ! Un si grand malheur !...

CATHERINE, allant à la fenêtre.

Comme la nuit est déjà noire !... Regarde, Prosper, ces lumières qui viennent... C'est lui, n'est-ce pas ?...

PROSPER, la rejoignant à la fenêtre.

Ce sont des mineurs avec leurs lampes et puis lui... Je vais à la rencontre... (Il sort suivi des deux femmes, lesquelles, devant la porte qui reste ouverte, guettent l'approche du cortège.)

L'ABBÉ, à Jean.

Il est temps de partir... Venez !...

JEAN, secouant la tête.

Non. Il faut rester...

L'ABBÉ

Un spectacle pareil ne s'oublie jamais !... Il est salutaire, mais il est terrible !...

JEAN, avec fermeté.

Restons.

L'ABBÉ

Vous êtes bien l'enfant qui ambitionnait le martyre... Il vient à vous... Attendons-le !...

SCÈNE XIV

JEAN, L'ABBÉ, LOUISE, GEORGES, MIREMONT, BOUSSARD, ROBERT, JOURNET, PROSPER, MADELEINE, CATHERINE, UN MINEUR.

LOUISE, *entrant la première, accompagnée de Georges.*

Encore ici, Jean !... Ce n'est pas raisonnable !... Allons-nous-en...

L'ABBÉ

Il demande à dire une prière auprès de celui qu'on apporte. Ne l'en empêchez pas !

LOUISE, *à contre-cœur.*

Certainement je ne priverai pas cette pauvre âme de l'intercession d'un cœur innocent... *(A Jean.)* Tu te dépêcheras... Il est tard !

GEORGES, *se retournant et apercevant Robert qui entre.*

Ah ! je vous cherchais pour vous remercier. Impossible d'être plus débrouillard... Des compagnons comme vous, j'en prendrai tant qu'on voudra. Cela vous irait-il d'avoir un bon poste dans nos usines ?...

ROBERT

Naturellement, pour être auprès de mes parents...

GEORGES

Eh bien ! venez me voir demain, nous arrangerons cela.

MIREMONT, entre en discutant avec Boussard.

C'est égal, voilà des attentats que nous ne connaissions pas dans la contrée. Nous avions des coquins, mais pas d'anarchistes, et, vous avez beau dire, ceci est un tour d'anarchiste ! (Devant les fenêtres, dans la nuit noire, on voit passer de petites flammes : les lampes des mineurs qui escortent le cadavre.)

BOUSSARD

Il est si difficile de distinguer un anarchiste d'un simple idiot !... (Madeleine, les épaules secouées par les sanglots, la figure à demi cachée dans son tablier, accourt du dehors et se jette dans les bras de Robert.)

MADELEINE

Ton pauv' papa !... Ça m'fait l'effet qu'c'est lui !... (Catherine, entrée derrière elle, la prend par les épaules et, lui parlant doucement à l'oreille, l'entraîne à l'intérieur de la maison. En même temps, les lampes des mineurs se groupent devant la porte, on entrevoit des formes humaines qui vont et viennent autour d'un objet blanc. Enfin Journet arrive, précédant deux mineurs portant le cadavre roulé dans un drap. Derrière eux entre Prosper suivi de quelques hommes avec les lampes allumées.)

JOURNET

Où va-t-on l'mettre ?...

PROSPER, montrant le plancher, sous la fenêtre.

Là, su' l'plancher !... C'n'est qu'en attendant. La voiture sera bientôt ici.

JOURNET

Allez donc chercher une botte de paille pour n'pas salir vot' plancher.

PROSPER

On y va ! (Il sort lestement.)

JOURNET, aux porteurs.

Patience, les gars !... Vous fatiguez pas !...

UN MINEUR, jetant sur son fardeau un regard de pitié.

Oh ! c'est pas lourd... Rien qu'la peau et les os !... Ces vieux schniqueurs, c'est comme séché au four. (Prosper revient avec la paille qu'il éparpille sur le plancher.)

JOURNET, aux porteurs, en leur indiquant l'endroit où ils doivent ranger le corps.

Là, doucement !... (Les porteurs allongent le cadavre sur la paille, parallèlement au mur, puis ils retirent leurs casquettes et vont rejoindre le groupe des mineurs resté aux environs de la porte d'entrée. Jean traverse lentement la salle, les yeux fixés sur le cadavre. A un pas du mort, il s'arrête et parle d'une voix blanche.)

JEAN

Devant lui je promets que je consacrerai ma vie aux ouvriers. Des hommes meurent pour nous, je veux me dévouer à eux ! (Vaincu par l'émotion, il tombe en sanglotant dans les bras de Louise, qui l'entraîne au dehors.)

ROBERT, à mi-voix, aux ouvriers qui échangent des regards attendris.

On voit bien qu'il n'est pas né dans le commerce, le petit !...

BOUSSARD, à Miremont pendant qu'ils se dirigent vers la porte.

C'est si naturel, une crise pareille chez un enfant nerveux !... Il y a du sang sur le drap !

RIDEAU.

ACTE II

A Paris, chez Jean. Grande salle, à la fois cabinet de travail et bibliothèque. Luxe sobre et sévère. Rayons surchargés de livres, encadrés de boiseries noires. A gauche, porte conduisant aux appartements. Au fond, porte ouvrant sur le vestibule. A droite, fenêtres avec vue sur un jardin. Devant ces fenêtres, table de travail incrustée de beaux cuivres dorés, et surchargée de dossiers, livres, revues, etc. Grand portrait de Léon XIII avec dédicace.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN, LOUISE, GEORGES, UN DOMESTIQUE

(Jean arrive d'un pas rapide par la porte du fond. Il a une trentaine d'années. Il entre, son chapeau sur la tête, en pardessus à collet de fourrure. Il porte à la main un rouleau de papiers qu'il va déposer sur la table. Il semble animé et triomphant. On devine que des phrases magnifiques se pressent dans son cerveau. Ses bras esquissent des gestes. L'orateur est encore sous pression. Un valet de chambre le suit, le débarrasse de son chapeau, aide à ôter le pardessus, va ranger les effets dans l'antichambre. Jean apparaît en habit et cravate blanche. Au même instant, Louise ouvre violemment la porte, et se précipite au cou de son frère. Elle vient du dehors en toilette très élégante. Elle a maintenant environ 35 ans. Georges la suit, et son calme, un peu ironique, contraste avec l'exaltation de sa femme.)

LOUISE, couvrant son frère de baisers.

Bravo! Bravo!... C'est merveilleux!... Ah! mais!... C'étaient des éloges, des pâmoisons autour

de moi !... J'aurais voulu me coller un écriteau sur la poitrine : « Je suis la sœur de l'orateur !... »

JEAN, se dégageant pour tendre la main à Georges.

Bonjour, Georges !... Vous y étiez aussi ?...

GEORGES

Comment donc !... Nous sommes venus à Paris exprès pour la cérémonie. Depuis un mois Louise ne cessait de me dire : « Jean doit prononcer un discours à l'Assemblée générale des Cercles catholiques d'ouvriers. Cette fois, coûte que coûte, je veux y assister... Tout le monde a entendu mon frère, est-ce assez ridicule que moi seule ?... »

JEAN, souriant.

Vous n'étiez guère pressé de venir, à en juger par son insistance...

GEORGES

Moi, dame !... J'ai 12.000 ouvriers à mes trousses, je ne me déplace pas aussi facilement qu'un joueur d'orgue de Barbarie. Mais je suis très content de mon voyage.

JEAN

Sincèrement ?...

GEORGES

La vérité pure !... Je me suis précipité pour vous le dire, la séance à peine terminée, mais pas moyen de vous rejoindre !... Vous étiez littéralement as-

siégé. Nous avons filé très intimidés. (Le valet de chambre revient avec un veston d'appartement qu'il présente à Jean pour l'endosser.)

JEAN

Vous permettez ?... (Il ôte son habit et met le veston.) Pas trop long ?...

LOUISE, indécise entre le veston et le discours.

Quoi ?... Ton discours ?... (Indignée.) Oh ! comment peux-tu croire ?... (Le domestique sort.) Par exemple, une allocution qui aurait gagné à durer dix minutes de moins, c'est celle du bon archevêque... Il faut du courage pour parler après toi !... Mais Monseigneur est un saint !...

JEAN, se laissant tomber sur un fauteuil.

Je suis vanné !...

LOUISE, l'embrassant.

Pauvre chéri !... C'est qu'aussi tu te dépenses d'une façon !... Lorsque je t'ai vu arriver sur la scène, j'ai éprouvé un sentiment d'effroi... Nous étions tant de monde !... Mais tu n'avais pas prononcé trois phrases, j'étais rassurée... Il y a des moments où l'on apercevait une flamme dans tes yeux... A la lettre !... Une flamme !... Du reste, il faut l'avouer, ce doit être grisant de parler devant un pareil enthousiasme. Lorsque les bravos éclatent et qu'on se sent environné d'amour, de passion, de fièvre, est-ce qu'on n'est pas comme soulevé de terre ?...

JEAN, dont les yeux brillent.

Si !...

GEORGES, à Jean.

Vous avez une véritable popularité... Lorsque le cortège est entré, l'archevêque en tête et vous modestement dissimulé dans l'état-major, j'ai vu courir un frémissement parmi les gens du peuple. Autour de moi on murmurait : C'est lui !... C'est lui !...

LOUISE

Cette salle des fêtes du collège Saint-Louis-de-Gonzague doit contenir autant de monde que celle de l'Opéra ?...

JEAN

Plus du double !... Pense donc, à l'Opéra, que de coins perdus !...

LOUISE

Je m'explique à présent le bruit qu'on mène à propos des cercles d'ouvriers.

JEAN

Il ne faut pas t'imaginer que mes auditeurs se comptent chaque fois par milliers. Aujourd'hui, pour l'Assemblée générale, on était venu de toute la France. Ma plus belle journée a été lorsque j'ai prononcé le discours d'inauguration du Cercle de l'Ouest dans la cathédrale du Mans. Il y avait 10.000 personnes. A la lettre, on s'étouffait !...

LOUISE

Tout à l'heure aussi, on s'étouffait !... Je ne vou-

drais pas médire de tes bons amis les ouvriers; ils t'écoutaient avec une ferveur qui faisait plaisir à voir... Mais ça ne sentait pas bon !...

JEAN

Bah ! Il y avait dans tes environs de très belles dames !...

LOUISE

Comment ! tu m'as reconnue ?...

JEAN

Toi, ton mari et bien d'autres...

LOUISE, à Georges.

Aurais-tu pensé, toi, qu'il distinguait les figures au milieu du public ?...

GEORGES

Pourquoi pas ?... N'as-tu jamais vu les actrices en scène sourire à leurs connaissances ?...

JEAN

Même au milieu des tirades les plus pathétiques, rien ne m'échappe de ce qui se passe dans l'assemblée.

LOUISE

Prétendras-tu, lorsque tu arrachais à tout ce monde un grand cri d'admiration, que tu n'étais pas, comme nous, affolé, éperdu ?... Non, tu n'étais plus toi-même !... La preuve, c'est que le couteau

sur la gorge, on ne t'aurait pas fait taire, j'en suis sûre !...

GEORGES

Parbleu ! Il se ferait écharper plutôt que de subir l'humiliation de céder en public.

LOUISE, à Jean.

Accepter le martyre dans un esprit si mesquin !... Comme cela te ressemble peu !... Est-ce qu'on ne t'a pas vu sacrifier tes goûts, bouleverser ton existence, te condamner à souffrir pendant des années, rien que pour une idée ?... Un pauvre diable meurt sous tes yeux, et voilà que l'obligation de se dévouer à ceux qui nous servent s'impose à ton cœur et transforme ton caractère... Tu t'exiles, tu ne veux même plus revenir à Miremont pendant les vacances. Les médecins nous faisaient un cas de conscience de te laisser dans ta prison. Papa te suppliait de ne pas t'obstiner. Presque mourant, tu tenais bon... C'était du martyre, cela, le plus beau de tous ! Le martyre sans spectateurs !!...

JEAN

Laisse donc !...

LOUISE

Le mot n'est pas de moi, mais de l'abbé Charrier... Nous l'avions prié de veiller sur toi, et il mettait à le faire une ardeur touchante... Il venait me raconter ses tourments : « Si Jean pouvait se décider à jouer pendant les récréations ! Il reste à l'écart des autres enfants. Il y a en lui quelque chose qui

le vieillit de dix ans et dont il ne se distrait jamais. »
Puis il te décrivait étudiant avec rage, les dents serrées, pour devenir ce que tu avais juré d'être. Plus tard, tes examens passés, il t'engageait à voyager. Tu ne voulais rien entendre. Avec l'intransigeance de la jeunesse, tu te reprochais de n'avoir pas encore trouvé moyen de régénérer les masses... Un jour, il a eu l'heureuse inspiration de te conduire dans les cercles d'ouvriers. Ta voie était trouvée... Pieusement élevé, rempli de résolutions généreuses, trop frêle pour être réclamé par le service militaire, il te fallait cette œuvre qui réunit tout ce que tu peux souhaiter : religion, dévouement, remède social.

GEORGES

En admettant que donner raison à l'ouvrier contre le patron doive sauver la société !

JEAN

Vous n'avez donc pas compris ?... Ce n'est pas le triomphe d'une classe sur les autres que nous poursuivons, mais l'union de toutes les classes pour le bien commun.

GEORGES

Je connais votre idéal : créer de grandes familles analogues aux anciennes corporations : les classes dirigeantes seraient investies d'une sorte de paternité ; en retour, les ouvriers auraient pour elles des sentiments filiaux. En théorie, c'est charmant. Dans la pratique, qui prendrez-vous pour trait d'union ?

JEAN

L'Église ! On se figure que notre œuvre a pour objet de détourner les ouvriers du cabaret en leur procurant d'honnêtes distractions. Allons donc !... Elle n'a pour but ni la moralisation ni la charité ; elle est une œuvre sociale ! Nos comités, choisis dans les classes élevées, forment des groupes d'hommes attachés à leur foi et résolus à la propager par tous les moyens. Nous voulons également que, dans la classe ouvrière, nos cercles soient des associations d'hommes éprouvés, convaincus de leur mission et se posant à l'atelier comme les représentants et les apôtres d'une idée que voici : la religion seule peut dissiper les malentendus qui divisent un peuple. Elle dit au riche : « Argent, intelligence, instruction, toute supériorité vient de Dieu. Vous lui rendrez compte de tout. Ne soyez pas l'assassin de l'ouvrier, votre frère, en évaluant son travail à un prix de famine. Ce travail ne saurait être une marchandise soumise aux lois de l'offre et de la demande. Votre employé a droit à l'abondance et au bien-être. » Elle dit au pauvre : « Dieu a voulu votre infériorité, ne soyez donc ni jaloux ni haineux. Le riche ne vous a rien pris. Il est privilégié par la volonté du Tout-Puissant. Il vous doit, en revanche, une juste rémunération de vos services et une aide amicale lorsque vous souffrez. Acceptez ses bienfaits sans rougir, ce qu'il vous offre, ne fût-ce qu'un verre d'eau, lui sera payé en bonheur éternel. » Oui, la religion seule peut faire que le riche donne sans orgueil et que le pauvre reçoive sans humiliation.

GEORGES

A merveille !... Et vous croyez que les ouvriers écoutent vos homélies sur Dieu qui accorde toute supériorité ?... Ah ! la bonne blague ! Leurs bravos ont assez souligné ce qui les a frappés, pour vous donner à réfléchir.

JEAN

Je vois à quel passage vous faites allusion. Je n'en regrette pas un mot... En somme, qu'y trouvez-vous à reprendre ?... Sous l'ancien régime on naissait ouvrier, on devenait patron. Il fallait conquérir des grades professionnels, et ce n'est qu'après avoir produit un chef-d'œuvre qu'on obtenait la maîtrise. Aussi l'ouvrier admirait son chef et trouvait légitime son autorité fondée sur le talent. Le patron, lui, ayant passé par le plus humble labeur, se souvenait. Il connaissait le chômage, la maladie et la détresse. L'ouvrier qui apportait ses doléances était écouté ; on pouvait discuter et s'entendre. Aujourd'hui, sous prétexte de liberté, plus d'habileté professionnelle exigée. Riche, on commande ; pauvre, on obéit. L'industriel vit dans une fièvre d'émulation féroce et, dans ce combat à outrance, il se sert de l'ouvrier comme du charbon que l'on jette sous la chaudière. Mais enfin, l'industriel, on peut s'adresser à lui, on l'attendrit ; il a femme, enfants, il a du cœur : c'est un homme !... Par malheur, il est généralement esclave, lui-même, d'inconnus qui ont versé de l'argent à un guichet ; en échange, on leur a remis des actions, c'est-à-dire de beaux papiers à vignettes, mais sans cœur ni âme... L'action, voilà

désormais le véritable maître du travailleur !... Qu'il vienne alors exposer ses justes griefs, à qui s'adresse-t-il ?... A un papier !... Qu'il montre son corps vieilli, son enfant malade, sa femme brisée par les maternités, qui implore-t-il ?... Un papier !...

GEORGES

A ces mots, tonnerre d'applaudissements, rires, satisfaction générale. Et moi je me disais que les jours d'émeute, lorsque les grévistes envahissent la maison du directeur, ce n'est pas précisément un papier qu'ils jettent par la fenêtre et traînent sanglant le long des rues. (Souriant.) Mais cette idée n'a dû venir qu'à moi... Les autres vous faisaient une ovation... oh ! bien méritée !... car vous aviez soin de proclamer que l'œuvre des cercles est, avant tout, une entreprise de revendications : l'ouvrier demande justice au nom de Dieu. Qui donc soutenait que vos cercles sont des cabarets chrétiens ?... Ce sont des casernes remplies de soldats enrôlés sous une bannière. Vous mettez le Sacré-Cœur et la Vierge sur la bannière, d'accord, mais elle n'en est pas moins rouge, et sachez bien que vos clients suivent la couleur et non la Vierge !

JEAN

Alors vous refusez toute efficacité à l'intervention sociale de l'Église ?...

GEORGES

Si vous parliez à des croyants comme ceux qui

partaient pour Jérusalem en criant : Dieu le veut !... j'aurais confiance. Mais nous n'en sommes plus là... Et, tenez, permettez-moi de dire, sincèrement, ce qui manque à vous-même pour rallumer le feu sacré chez ceux qui ne l'ont plus.

JEAN

Quoi donc ?...

GEORGES

Il vous manque d'être un apôtre. Un apôtre ne sait pas à combien d'auditeurs il s'adresse. Il n'inventorie pas la salle avec le sang-froid d'un vieux comédien et ne guette pas l'applaudissement à l'heure où on le croit emporté par un délire surhumain. Il y a entre votre parole et celle d'un apôtre la même différence qu'entre un jardin anglais et la nature sauvage. Est-ce qu'un apôtre assortit ses mots et termine par celui qui fera le mieux flèche ?... Pour qu'un peuple sanglote aux pieds d'une idée, pas besoin de savants artifices. Il ne faut que du cœur, un cœur déchaîné !... Le vôtre est discipliné !...

JEAN

Eh bien ! c'est vrai, je n'ai pas le cœur d'un apôtre... Vous mettez la plaie au vif ! Il me faudrait l'âme d'un Pierre l'Ermite, et la mienne a été touchée par l'esprit moderne. Quand j'affirme que seuls les catholiques sont capables de sauver la société au milieu des tempêtes soulevées par la Révolution, je parle en politique bien plus qu'en chrétien. Je vois l'armée du crime grossir sans cesse,

les bagnes refuser du monde ; je vois des milliers de jeunes gens recevoir devant la cour d'assises un sinistre certificat d'études au sortir de l'école athée. Devant cette marée de boue et de sang, j'entends le cri d'alarme des penseurs. Je reconnais avec angoisse que leurs efforts pour créer une morale sans obligations ni sanctions n'aboutissent qu'à des jeux de mandarins, incompris de la foule. Notre société a été bâtie sur l'idée de Dieu ; on enlève l'idée, et nous restons suspendus sur l'abîme. Je le constate, et la prière ardente qui devrait s'échapper de mes lèvres n'en sort pas !

GEORGES

Mon ami, j'avais deviné cette contradiction d'un chrétien tiède et d'un fervent défenseur de l'idée religieuse. Mais ce qui me dépasse, c'est votre âpre persévérance dans une vocation qui n'est pas la vôtre... Les satisfactions d'amour-propre, vous pourriez les recueillir dans une autre voie. Pourquoi vous faire docteur de l'Église, lorsque le Saint-Esprit ne vous inspire pas ?

JEAN

J'ai la conviction d'agir pour le plus grand bien des classes laborieuses. C'est le prochain que je veux servir et non moi-même.

GEORGES, riant.

Eh bien, vous n'y réussirez pas !... Chaque fois qu'un homme de valeur se mêle des affaires d'autrui, il y gagne ! Il aura beau y apporter toute l'ab-

négation possible, il gardera le plus clair du profit. Une intervention n'atteint pas toujours ceux qu'elle vise ; elle touche forcément celui dont elle émane. Vous avez trop pratiqué les forêts pour ignorer que, dans un semis, dès qu'un jeune brin dépasse les autres, ne fût-ce que de l'épaisseur d'un fil, il ne sera plus rattrapé. Il montera dans la lumière, voleur inconscient de soleil. Dans l'humanité, il y a également des plantes voraces. Tout les aide à dominer. Le dévouement, la charité, en fortifiant les âmes qui les pratiquent, favorisent des élans dominateurs, comme celui du rameau qui accapare le soleil. Dans la lutte pour la vie, la bonté même devient une arme !... Voilà vous !... Toute la journée vous avez parlé. Tant mieux si l'auditoire en a profité, on le saura dans quelques années ; mais que vous en ayez profité, vous, c'est certain !... Quel charme, quelle passion, quel don d'émouvoir !... Il est facile de se rendre compte, en vous écoutant, que vous avez acquis, grâce à votre apostolat, un grand maniement des âmes. Vous voilà donc intelligent, éloquent, expérimenté, en route pour la gloire, au moyen d'une œuvre excellente ou détestable, la question ne se pose même pas !...

JEAN

Mais je la pose, moi !... Nous tuons des hommes : je jure sur le cadavre de l'un d'eux d'être le soutien des humbles ; je m'y consacre de tout cœur, vous venez me dire : l'œuvre ne sert probablement qu'à vous seul !... Et j'entendrais cela sans bondir !...

GEORGES

Ah ! l'orateur, comme il brode !... Tenez, Jean, je vous prends sur le fait : vous avez des expressions par trop exagérées !... Nous tuons des hommes !... Eh ! non, nous ne tuons personne !... Une loi, que nous n'avons pas faite, oblige les hommes à travailler. Il faut du fer, il faut de la houille, qu'on n'arrache à la terre qu'au prix d'efforts meurtriers. Ce n'est pas l'industriel qui prend des existences, c'est la nature indomptée. Nous tuons des hommes !... Avec des mots comme ceux-là, vous devenez vraiment dangereux.

JEAN

Il y a des assassins parmi nous, j'en connais !...

LOUISE

Toute vérité n'est pas bonne à dire.

JEAN

Celle que je dis sort de ma conscience !... (A Georges.) Voyons, vous, l'homme pratique, si vous vous étiez donné pour mission d'aider les pauvres, que feriez-vous ?...

GEORGES

Ce que je fais !... Je créerais d'immenses usines, je lancerais sur le marché d'énormes productions, j'emploierais des nuées de travailleurs...

JEAN

Et vous croiriez avoir exécuté vos engagements envers les déshérités ?

GEORGES

Absolument. Suivant moi, il n'y a qu'une seule

espèce d'êtres secourables : ceux qui ouvrent des voies nouvelles à l'activité humaine. L'immense majorité des hommes a besoin qu'on lui suggère ses idées, ses gestes. Quelques individus, supérieurement doués, combinent et réalisent devant un troupeau de singes qui copient leurs moindres mouvements. Ils sont les bienfaiteurs de ces singes, puisqu'ils se donnent la peine de vivre à leur place. Si moi, chef d'industrie, j'organise un centre d'activité où toute une population aime, s'alimente, pullule, j'ai droit à la reconnaissance. Que cette population se tire ensuite d'affaire ; qu'elle soit adroite, économe, ordonnée ; qu'elle se défende même contre moi, rien de mieux. Depuis cent ans, tout ce que les ouvriers ont obtenu, c'est par la grève. Il est très rare que nous allions leur offrir bénévolement une augmentation de salaires. Donc, hardi !... Qu'on s'insurge !... Peut-être que je céderai, et tant mieux pour les révoltés !... Mais si je les repousse, ils n'en restent pas moins mes obligés... C'est à moi qu'ils doivent la fièvre de l'existence, avec ses joies et ses haines, même celle qu'ils me portent !... Cela vous étonne ?... Nous voilà loin de vos petites parlotes entre patrons et ouvriers... Que voulez-vous ?... Chacun a sa méthode !...

JEAN

La vôtre est commode : gagner des monceaux d'or, c'est être philanthrope !

GEORGES

A condition de gagner l'or par son énergie et son intelligence : oui.

JEAN

Alors, plus de charité?...

GEORGES

Au lieu de me donner une procuration en blanc, si vous regardiez de près l'administration de nos forges, vous sauriez ce que nous coûtent les hôpitaux, les écoles, et les caisses de retraites alimentées sans retenues de salaires. J'encourage Louise à soigner les blessés, à courir au-devant des misères. La charité est un devoir social, puisqu'il y a des plaies qui ne peuvent se panser que par elle. Un vagabond tombe sur le trottoir; une croûte de pain lui sauvera la vie, c'est un crime de refuser la croûte. Mais quand vous secourez le mendiant, rendez-vous service à la société?... Ah! que non pas!... Le mendiant est presque toujours paresseux et débauché; en tout cas, c'est un isolé qui n'intéresse que vous, cœur compatissant... L'humanité craint son contact, comme le fruitier redoute le fruit gâté, propagateur de pourriture, et c'est l'humanité que vous prétendez servir. Comment s'y prendre pour qu'elle participe à vos dons, pour que vous soyez charitable en gros, après l'avoir été en détail?... C'est bien là, n'est-ce pas, le problème qui vous tracasse?... (Signe d'assentiment.) Moi, je l'ai résolu. Je n'ai qu'à regarder autour de moi pour m'assurer que je suis très utile, et si je mourais demain, toute une population, sans me pleurer, me regretterait... Inventez, soyez une force créatrice, et la prospérité des autres découlera de la vôtre.

JEAN

Mais c'est l'égoïsme érigé en devoir !...

GEORGES

Pourquoi pas, s'il est bienfaisant ?... D'ailleurs, l'égoïsme est un calomnié ! Descendez au fond des cœurs les plus compatissants... L'un vient en aide aux malheureux parce qu'il a peur des attentats que la misère exaspérée fait commettre, un autre se prive de tout pour augmenter sa part des joies éternelles. Égoïsme, tout cela, et souvent admirable !...

JEAN

Vous n'imaginez pas avec quelle avidité je bois vos paroles !... Elles répondent si bien aux questions que souvent je me pose ! S'il m'est prouvé que celui qui dépense hardiment ses forces dans son labeur préféré a les mêmes chances de secourir l'humanité que s'il s'attelait à beaucoup de bonnes œuvres, mon avenir sera tout changé.

GEORGES

Est-ce que le présent ne satisfait pas complètement vos aspirations ?

JEAN

Non, je l'avoue...

LOUISE, à Georges.

Ne te l'ai-je pas dit bien des fois ? La sainteté est chez lui contre-nature... Nous avons grandi au même foyer, je sais comment on l'élevait... Le courage était à ses yeux la première des vertus... Il y avait alors à Miremont un vieux curé qui n'acceptait

de dîner au château que si on l'accompagnait jusqu'au village à la fin de la soirée, parce qu'il n'osait pas se hasarder seul dans le parc lorsqu'il faisait nuit. Eh bien, c'est Jean qui l'escortait, et revenait ensuite, solitaire, dans les ténèbres opaques de la forêt. Il avait alors huit ans. A douze ans, il sortait la nuit avec les gardes pour guetter les braconniers, et là-bas les braconniers tuent les gardes. Il saignait de ses petites mains nerveuses les sangliers coiffés par ses mâtins. On l'exerçait à faire des plaies et non à les guérir... Il s'est formé au contact des forestiers et des bûcherons, qui l'ont fait rude et ambitieux comme les grands chênes de nos bois... Comme eux, il se laisse envahir par des plantes parasites. La sensiblerie, la pitié, ce sont pour lui le lierre et le gui.

GEORGES

L'énergie accumulée pendant sa jeunesse aventureuse, il l'emploie à vaincre ses instincts, au point que, né pour être un féodal, oppresseur du peuple, il est apôtre.

JEAN

Apôtre raté, vous l'avez dit vous-même...

LOUISE, souriant.

Il plaisantait ! Quand on pénètre dans ta vie, on découvre des traits si touchants !... Ainsi j'ai appris dernièrement ta conduite envers la fille de ce pauvre homme dont la mort t'avait si profondément secoué. Comme tu es bon pour elle !... Après l'accident, nous nous figurions que Prosper l'avait recueillie par pitié. Pas du tout !... C'est toi qui payais, de ta bourse

de collégien, sa pension chez Prosper. A un âge où les enfants ont bien de la peine à travailler pour leur propre compte, tu la plaçais dans un couvent, avec la complicité de l'abbé Charrier, et tu dirigeais son éducation.

JEAN

En effet, je me suis beaucoup occupé de Mariette.

LOUISE

Que devient-elle ?...

JEAN

La voilà grande. Bientôt elle nous quittera pour se marier.

LOUISE

Elle habite donc chez toi ?

JEAN

Oui. Elle s'occupe dans la maison avec Thérèse.

GEORGES

Qu'est-ce que Thérèse ?

LOUISE

Une ancienne femme de chambre de ma mère qui gouverne son intérieur. Je te l'ai montrée pendant la séance.

GEORGES

Ah ! la vieille en bonnet ?... Il y avait précisément auprès d'elle une fille assez jolie.

JEAN

C'était Mariette. Je leur avais donné deux places.

LOUISE

Eh bien ! mon ami, la jeune fille te gobe !... Pen-

dant que tu parlais, elle te dévorait des yeux... Lorsque, ton discours fini, tu es rentré dans le cortège de Monseigneur, son regard ne pouvait se détacher de toi.

GEORGES, riant.

On n'est jamais grand homme pour son valet de chambre, on l'est parfois pour sa lingère !...

LOUISE, regardant l'heure.

Cinq heures !... Je me sauve !... J'ai rendez-vous au collège avec mon aîné pour le conduire chez le dentiste... (A Georges.) Est-ce que tu restes ?...

GEORGES

Oui... Deux mots à lui dire... (Louise embrasse Jean et sort.)

SCÈNE II

JEAN, GEORGES

GEORGES

A propos, Jean, je viens de verser à votre compte, au Crédit lyonnais, trois cent mille francs qui complètent votre dividende pour cette année...

JEAN

Lequel dividende se monte alors à ?...

GEORGES

Sept cent mille francs... Vous aviez déjà reçu quatre cent mille en plusieurs acomptes.

JEAN

Sept cent mille livres de rente... Quel chiffre !

GEORGES

Ce n'est qu'un commencement... Nos forges viennent de franchir leurs années d'adolescence. Elles ont eu, comme de jeunes organismes, à surmonter des crises et à faire provision de forces, en se constituant de belles réserves. Désormais les mines seront en plein rapport, les usines au courant des perfectionnements modernes, le personnel instruit et discipliné. Attendez-vous à des résultats magnifiques.

JEAN

Je me trouvais déjà bien partagé !...

GEORGES, aimablement ironique.

Vous ne serez jamais trop largement payé de mes peines !... A vrai dire, notre affaire a encore un point faible et c'est précisément de cela que je désirais vous entretenir. Nous ne possédons pas de houillère. Pour le combustible, nous sommes tributaires de l'étranger, qui nous rend parfois la vie dure. Or, voici qu'on me propose, dans le Limbourg belge, une concession de houille, qui, si elle est aussi riche que j'ai lieu de le croire, nous affranchirait complètement. Une occasion dont nous aurions tort de ne pas profiter.

JEAN

Si c'est mon autorisation de l'acheter que vous demandez, vous l'avez.

GEORGES, souriant.

Outre votre autorisation, ce que je réclame, c'est votre argent !... L'achat de cette concession coûtera 5 millions, il en faudra 6 autres pour établir les sièges d'exploitation. Total, 11 millions.

JEAN

Vous parliez de réserves considérables...

GEORGES

Mais j'en ai besoin, mon ami !... Une énorme boutique comme la nôtre ne marche pas au jour le jour. Pendant la dernière crise métallurgique, nous avons eu, dans nos magasins, un tas de fer qui valait 25 millions, ce qui représente au moins 18 millions immobilisés en prix de main-d'œuvre, de combustible, d'impôts, d'entretien ; et malgré cela on travaillait toujours... pas une semaine de chômage, pas la moindre réduction de salaire !... Nous avions les reins solides !... Gardons-nous, voyez-vous, de les affaiblir ! c'est une augmentation de capital qu'il nous faut. Je suis en mesure de fournir 6 millions, et vous ?...

JEAN

Moi ?... Rien !...

GEORGES

Vous refusez ?...

JEAN

Vous demandez ce que j'ai... je réponds : rien !...

GEORGES

Comment !... Pas un sou d'économies ?... Pas de fonds déposés dans une banque ?...

JEAN

Non. Je dépense tout.

GEORGES

Mais c'est de la folie !... Ce que rapporte l'industrie ne doit pas être considéré comme un simple revenu. A mesure qu'on exploite une mine, elle se vide. Le dividende qu'on en tire, c'est un capital qu'on réalise. Le dernier morceau de minerai enlevé, si vous n'avez rien mis de côté, que deviendrez-vous ? Pardon ! Je me mêle de ce qui ne me regarde pas, mais lorsque je vois une imprévoyance pareille, j'éclate !... Et vous ne me ferez pas croire que dans cet appartement de janséniste, un monsieur seul, qui communie tous les huit jours, dépense 700.000 livres de rente ! Où va l'argent ?...

JEAN

Je puis le dire à mon beau-frère, qui me gardera le secret. Je donne tout aux œuvres.

GEORGES

Tout !

JEAN

Je rachète aux pauvres le succès que je récolte en parlant d'eux.

GEORGES

Mais vous ne brillez pas à leurs dépens. Vous plaidez pour eux. La gloire est votre honoraire : ce n'est que juste !... Chaque fois qu'il est question de vos succès, vous répondez comme un coupable... Pourquoi ?

JEAN

Bah ! Revenons à notre affaire... Je suis désolé !... Sincèrement désolé, car je m'intéresse à votre entreprise non pour les profits que j'en tire, mais pour la magnifique énergie que vous y prodiguez. Où prendrez-vous les millions qui vous manquent ?...

GEORGES, riant.

Dans votre poche, si vous y consentez. On ne s'imagine pas les trésors qui peuvent s'extraire d'une poche vide !

JEAN

Par quel miracle ?

GEORGES

Combien dépensez-vous par an pour vos besoins personnels ?

JEAN

A peu près 30.000 francs.

GEORGES

Si vous acceptez de ne toucher, pendant six ans, qu'un revenu fixe de 30.000 francs, j'aurai ce qu'il me faut.

JEAN

Vraiment ?...

GEORGES

Je n'ai pas besoin de 11 millions d'ici à demain matin. J'en ai 6 pour aller au plus pressé. En supposant que nos bénéfices suivent la progression actuelle, dans six ans vous m'aurez largement fourni 5 millions, grâce à l'excédent de vos dividendes que je retiendrai. Me l'abandonnez-vous ?...

JEAN

Accordez-moi quelques jours de réflexion.

GEORGES

Oui, pourvu que ce ne soit pas trop long. (Un domestique vient parler à l'oreille de Jean.)

JEAN, au domestique.

Bon ! Qu'ils attendent ! (Le domestique sort.) Ce sont deux ouvriers de vos forges.

GEORGES

Je devine lesquels... Je les ai aperçus vous applaudissant à tout rompre. Il y en a un que vous connaissez : Robert Charrier, frère de votre garde et de l'abbé. J'ai eu la sottise de le prendre pour contremaître et il est maintenant délégué ouvrier. Il a un bagout infernal, ce mâtin-là, et il exerce une influence déplorable sur le personnel. Ils avaient demandé un congé pour venir se renseigner sur les idées d'un de leurs patrons. Je ne pouvais pas refuser.

JEAN

À votre grand regret.

GEORGES

Écoutez, mon cher, je produis par jour mille tonnes de fonte, et, après les avoir fabriquées, il faut les vendre. Vendues ou non, je paye par semaine 400.000 francs de salaires à des milliers d'affamés qui s'imaginent qu'on leur doit le double. Tout cela me donne quelques préoccupations que je ne tiens pas à augmenter.

JEAN

Que me veulent-ils?

GEORGES, ironique.

Sans doute féliciter mon beau-frère d'avoir affirmé qu'ils sont indignement exploités et puis vous adresser une prière.

JEAN

Laquelle?

GEORGES

Vous verrez bien!... Moi aussi, je veux vous en adresser une qui précédera la leur: Jean, venez à Miremont. Dans deux mois nous inaugurerons la nouvelle aciérie. Notre prospérité future dépend de la façon dont elle marchera. Ne restez pas à l'écart de la famille ce jour-là.

JEAN

J'ai si peu de temps!...

GEORGES, souriant.

Je trouve bien celui d'écouter vos discours.

JEAN

Je tâcherai !...

GEORGES

Espérons que ce n'est pas un refus poli... Vous me donnerez la réponse définitive après avoir causé avec nos ouvriers. Je vous laisse avec eux. (Il sort.)

SCÈNE III

JEAN, ROBERT, JOURNET

JEAN, ouvrant la porte du fond, aux ouvriers.

Entrez, Messieurs. (Serrant la main de Robert.) Cela va toujours bien, Robert ?

ROBERT

Pas mal, monsieur Jean. (Montrant Journet.) Reconnaissez-vous celui-là ? Vous ne le voyez pas non plus pour la première fois.

JOURNET

J'étais là quand on a retiré l'homme.

JEAN

Je me souviens.

ROBERT

Aucun de ceux qui s'y trouvaient ne l'a oublié !

Chaque fois que nous lisons dans les journaux des articles sur M. de Miremont et les cercles d'ouvriers, nous disons : « Celui-là, au moins, est sincère... Il n'était pas plus haut que ma botte qu'il avait juré d'être notre ami... »

JOURNET

Juré en pleurant, pauv' gosse !...

JEAN

Vous avez assisté à notre assemblée générale ?...

ROBERT

Oui ! nous étions curieux d'apprendre comment un homme de bonne foi, qui a sa fortune placée dans l'industrie, s'y prend pour concilier la justice avec son intérêt.

JEAN

Ma méthode a dû vous déplaire. Vous êtes collectivistes et je défends la propriété. Vous êtes irréligieux et j'appelle Dieu au secours de la société...

ROBERT

Si on pouvait tout arranger à votre manière, ça serait, en effet, trop commode. Un papier n'a pas de cœur, disiez-vous. Est-ce qu'un papier a de la religion ? Mais nous savons que nos idées ne sont pas près de triompher, et alors mieux vaut prendre dans les vôtres ce qu'elles ont d'utile que de ne rien essayer.

JEAN

Tout n'était donc pas à rejeter dans mon discours ?

ROBERT

Oh ! monsieur Jean !... La preuve, c'est que nous venons vous proposer de répéter ce même discours, tel que nous l'avons entendu, à vos propres ouvriers. Car c'est très bien de soutenir ceux de Paris, mais n'oubliez pas qu'il y en a douze mille qui travaillent pour vous à Miremont. Racontez-leur également que la société est horriblement cruelle, que le travailleur est indignement exploité, que le capital abuse. Cela fera un rude effet que vous, le propriétaire, soyez forcé d'avouer ces choses, au milieu des usines qui vous ramassent tant d'argent. Votre beau-frère, qui est un grand industriel, mais un maître impitoyable, fera tout pour étouffer votre voix. Il aura raison au point de vue de vos intérêts, car il est impossible qu'elle n'obtienne pas une forte hausse de salaires. Donc, ce voyage vous coûtera cher, mais on sait bien que vous ne regardez pas à l'argent quand il s'agit de justice.

JEAN

Mon beau-frère insistait, il y a cinq minutes, pour m'emmener à Miremont. Me voilà donc appelé par vous, réclamé par lui... (Souriant.) Ne trouvez-vous pas ma situation bien délicate ?

ROBERT

Vous avez la confiance des deux camps. C'est ce qu'il faut pour être arbitre.

JOURNET, *riant.*

Il a réponse à tout !

ROBERT

Nous sommes exaspérés !... S'il ne se produit pas de fameuses réformes, je prédis de la casse avant longtemps. En ce moment nous patientons. L'usine achève de grandes transformations. Nous serions les premiers punis si nous barrions la route au progrès. Mais, dès que la nouvelle aciérie marchera, on s'attend à une prospérité inouïe. Gare à M. Boussard si nous n'en profitons pas avec lui !...

JOURNET

Peut-être qu'en venant, vous empêcherez de grands malheurs.

JEAN

J'irai. Seulement je ne m'engage pas à répéter mot pour mot l'allocution que vous venez d'entendre. Je poursuis la vérité... Je m'accroche à tout ce qui peut me guider vers elle... Chaque jour peut m'apporter une orientation nouvelle. Les idées que cet après-midi j'exposais avec ferveur ont déjà évolué... je ne pense plus exactement ce que je proclamais il y a une heure !... Je parlerai suivant mes convictions : cela, je le promets...

ROBERT

Nous vous écouterons toujours avec respect !... (*Un silence.*) Monsieur permet-il qu'en nous en allant nous donnions le bonjour à Mariette ?... On est amis,

car on se rencontre tous les ans lorsqu'elle vient passer son mois de vacances chez mon frère le garde. Je l'ai aperçue de loin pendant la cérémonie. Je lui ai fait signe de nous attendre à la sortie, mais elle était si absorbée qu'elle ne remarquait rien.

JEAN, pressant un bouton de sonnerie.

Elle va venir... (Au valet qui se présente.) Dites à Mariette qu'on la demande ici. (Le valet sort.)

ROBERT

Elle ne sera pas fâchée d'entendre des nouvelles du pays.

JEAN

C'est un bonheur que je partagerai avec elle, car je conserve un grand attachement pour le coin où je suis né. (Entre Mariette.)

SCÈNE IV

JEAN, ROBERT, JOURNET, MARIETTE

JEAN, montrant à Mariette les deux compagnons.

Regarde, Mariette !... Te voilà en pays de connaissance.

MARIETTE

Robert !... Et vous, monsieur Journet !... Tout le monde va bien chez vous ?...

ROBERT

Mais oui... Prosper m'a chargé de t'embrasser... Sa femme aussi. (Il attire Mariette à lui et l'embrasse sur les deux joues.) Une commission faite !

MARIETTE

Est-ce que Prosper est toujours aussi enragé de son gibier ?...

ROBERT

Il s'en occupe jour et nuit... On ne met pas les pieds dans la forêt sans le rencontrer... Partout où l'on va, il est là... Il est amoureux de ses bêtes !...

JOURNET

Oui, c'est sa passion à c't'homme !... Y s'est jamais couché sans avoir vu un cerf ou un sanglier dans sa journée.

ROBERT

Seulement, une usine, c'est une volière à braconniers... On n'a qu'à lui parler de hauts fourneaux et de laminoirs pour qu'il étrangle de colère... La nouvelle aciérie, avec les 3.000 hommes qu'elle emploiera, lui tourne les cheveux au gris...

MARIETTE

Pourvu qu'il ne se fasse pas tuer par un rôdeur, comme son père !... Et votre frère l'abbé, qu'est-ce qu'il devient ?

ROBERT

Il a pris maman chez lui depuis que M. Bous-

sard l'a fait nommer curé de Miremont. Il se donne un mal énorme pour nous convertir tous, et, ma foi, il ne perd pas trop ses peines. (Riant.) Il surveille ses paroissiens comme Prosper garde son gibier.

MARIETTE

Qu'est-ce qui vous amène à Paris?...

JOURNET

On est venu entendre prêcher le patron.

MARIETTE, riant.

N'est-ce pas qu'il prêche bien?

ROBERT

Épatamment!...

MARIETTE, à Robert.

Au moins, vous a-t-il converti, mauvaise tête?

ROBERT, riant.

Ne parlons pas de ça!... Mais nous partons bien contents, vous entendez, Monsieur, et vous savez pourquoi.

JEAN

Oui... je tiendrai ma promesse. Annoncez à vos amis ma prochaine visite... (Il serre la main des deux hommes.)

ROBERT

Au revoir, Mariette! (Poignées de mains.)

MARIETTE

Bien des choses là-bas !... (Robert et Journet sortent.)

SCÈNE V

JEAN, MARIETTE.

MARIETTE, joignant les mains.

Oh ! c'était beau, beau, beau !... Si vous saviez à quel point j'étais émue !... A la sortie, je me heurtais contre les passants... Je ne voyais plus devant moi.

JEAN, ironique.

Tu as bien applaudi, j'espère ?... Tu as crié bravo ?...

MARIETTE

De toutes mes forces !...

JEAN

A l'avenir, épargne-moi tes démonstrations. Je n'en veux pas.

MARIETTE, souriant.

Vous ne voulez pas être applaudi ?... C'est nouveau !...

JEAN

Lorsqu'on me fait un succès, que tu y contribues toi !... Non, mille fois non !...

MARIETTE

Pourquoi refuser de moi, qui vous dois tout, ce que vous acceptez si volontiers des autres ?

JEAN

C'est mon affaire !... Mes conférences ne sont pas pour toi.

MARIETTE

Vous avez été pour moi d'une bonté sans bornes, et lorsque devant des milliers de personnes vous expliquez les raisons que l'on a d'être bon, je serais seule exclue !... Cela m'intéresse pourtant de savoir comment vous comprenez la charité, moi qui vis de la vôtre. Vos discours me l'apprennent.

JEAN

Comment je suis devenu ce que je suis ?... Je voudrais me le cacher à moi-même, ce n'est pas pour le crier sur les toits. D'ailleurs, tu ne seras plus exposée à la tentation d'aller m'entendre. Tu vas retourner à Miremont avec ma sœur. Je la prierai de s'occuper de toi. Ton avenir sera largement assuré.

MARIETTE

Je m'arrange très bien avec la vieille Thérèse... elle a besoin de moi pour surveiller la maison... je vous ai déjà servi de secrétaire... Vous paraissiez si satisfait lorsque je vous aidais !... Il était convenu que j'habiterais chez vous jusqu'à mon mariage.

JEAN

Justement, ton mariage, il est temps d'y penser !... Ma sœur est mieux à même que moi de découvrir ton futur mari parmi les jeunes ingénieurs des forges.

MARIETTE

Elle aura beau le découvrir, je n'en voudrai jamais : je le sais d'avance. Laissez-moi rester... Faites de moi une cuisinière, une laveuse de vaisselle, pourvu que je vive autour de vous. Je vous suis attachée par-dessus tout : je ne l'ai jamais mieux senti qu'aujourd'hui. Pendant votre discours, je me disais : « Lui dont la parole transporte cette foule, il parle souvent pour moi seule, lorsque nous causons en bons amis. J'occupe alors cette pensée qui remue le monde ! » J'en étais toute fière, et vous me renvoyez !... Non ! Non ! Ne faites pas cela !... (Elle fond en larmes.)

JEAN

Il le faut !

MARIETTE

Oh ! que vous êtes sans pitié ! Il y a quelques mois, je voulais me faire religieuse ; je m'offrais à Dieu avec la ferme volonté de m'acquitter envers vous qui m'avez tout donné au nom de Dieu... j'aurais servi vos œuvres, fait le catéchisme aux enfants de vos ouvriers... Mes mérites se seraient confondus avec les vôtres. Je n'ai pas eu la force d'aller jusqu'au bout... Il fallait vous quitter !...

JEAN

Sans doute, il le fallait, si Dieu t'appelait !

MARIETTE

En me donnant à Dieu, je me donnais à vous !

JEAN, faisant un pas vers elle.

Tu m'aimes ?... Dis-le !...

MARIETTE, avec passion, cherchant à lui baiser les mains.

Oui !... Oh ! Monsieur, oui !...

JEAN, la repoussant doucement.

Il m'est facile de me délivrer de ta reconnaissance qui est mon plus grand châtiment. On n'a jamais pris celui qui a tué ton père... C'est moi !...

MARIETTE

Vous !

JEAN

Tu m'as vu expiant mon criminel enfantillage au milieu des bravos et des fanfares. Tu as été grisée par l'encens qu'on me prodiguait aux frais de ton père, ma victime... Déteste-moi maintenant, c'est ton droit.

MARIETTE

Mon père rentrait ivre tous les soirs ; il a battu ma mère tant qu'elle a vécu, puis il m'a battue quand elle a été morte. C'est vrai qu'il était mon père : j'en avais reçu un pauvre petit corps qu'il couvrait de bleus... Vous m'avez donné une âme. Je vous dois plus qu'à mon père. Et si vous pensiez que mon instinct filial m'éloignerait de vous, reconnaissez votre erreur.

JEAN

Ton chagrin arrive dans un moment où je me tourmentais de ce que mes efforts pour aider le prochain tournent toujours à mon profit. Mes scrupules étaient d'autant plus vifs que les pauvres, loin d'être mes obligés, sont, grâce à la mort de ton père, mes créanciers. Parmi ces créanciers, le plus impérieux, n'est-ce pas la fille de celui que j'ai tué ?... S'il y a au monde une créature dont j'aie voulu sincèrement le bonheur, c'est toi !... Et je vois, grâce à moi, ton repos détruit !... Mais c'est fini ! Ma carrière de philanthrope est brisée !... Ma sœur se chargera d'acquitter ma dette envers toi. Tâche qu'elle n'ait pas trop de peine à y parvenir. Commence par prier beaucoup ! Tu obtiendras le courage d'abord, l'oubli bientôt après. Moi qui ai vécu seul, sans intimité, face à face avec un horrible souvenir, j'ai prié !... Dieu a été ma force et ma consolation. Je me sens à ses pieds protégé contre la tentation, garanti de toute faiblesse. (Un silence.)

MARIETTE

Il vaut mieux partir, je le comprends à présent. Adieu, Monsieur. (Elle sort.)

RIDEAU

ACTE III

Salle des catéchismes du presbytère de Miremont. A gauche, au premier plan, porte donnant accès à l'intérieur du presbytère. Au fond, du même côté, une chaire de maître d'école : entre la porte et la chaire, un « Mois de Marie » qui consiste en une statue de la Sainte Vierge sur une colonne de bois peint en marbre. Au pied de la colonne, un jardinet composé de deux petits sapins, deux azalées fleuries, des bouquets de lilas et de muguets. Au-dessus de la chaire, un crucifix se détache en noir sur le mur blanchi à la chaux. De nombreux bancs, faisant face à la chaire, sont alignés dans la salle. A droite, porte d'entrée sur la rue. Au fond, deux fenêtres et une porte-fenêtre laissent voir le jardin du curé.

SCÈNE PREMIÈRE

L'ABBÉ, MARIETTE

L'abbé se promène à grands pas dans la salle en lisant son bréviaire. Mariette entre, venant de la rue. Elle porte deux bouquets, l'un très gros, de lilas blancs, l'autre, plus petit, de roses.

MARIETTE

Vous m'avez fait appeler, monsieur le curé. J'ai pensé que les fleurs du mois de Marie se fanaient et que vous en vouliez de nouvelles...

L'ABBÉ, dans le ravissement, enlève à Mariette les roses et se délecte de leur odeur.

Oh ! des roses !... Déjà !... Mais, mais, mais !...

MARIETTE

Ce sont les toutes premières... Aussi le bouquet n'est-il pas gros... C'est le jardinier du château qui me l'a donné.

L'ABBÉ

Il donne les roses de M. Boussard !... (Souriant.) A cause de la bonne intention, appelons cela un pieux larcin...

MARIETTE

Les roses font tort à mon lilas blanc.

L'ABBÉ

Jamais de la vie !... Je l'admire !... Quels superbes panaches !...

MARIETTE

On n'en voit pas encore dans les jardins du village. Mais le jardin de Prosper est si bien exposé !...

L'ABBÉ

Vite, va demander à maman de l'eau pour y mettre tes fleurs. Ne perds pas de temps ; il faut ensuite que je te dise un mot. (Tout en parlant, il a choisi devant la Vierge des bouquets fanés, les a jetés par la fenêtre et a remis à Mariette les vases vides qu'elle emporte. L'abbé, resté seul, s'amuse à poser les nouveaux bouquets au milieu des anciens, pour juger de l'effet. Mariette revient avec les vases, qui sont aussitôt fleuris et placés.)

C'est gentil, bien gentil, Mariette, d'avoir eu cette idée-là. En admettant que tout n'aille pas comme il serait à souhaiter, au moins tu gardes ta religion.

MARIETTE

Vous avez un reproche à m'adresser ?...

L'ABBÉ

Il paraît que tu ne passes pas un jour sans te montrer avec Robert.

MARIETTE

J'aime beaucoup vos deux frères, monsieur le curé. Je demeure chez l'un ; pourquoi me serait-il défendu de fréquenter l'autre ?

L'ABBÉ

Il est tout naturel que tu aies pris pension dans la maison de Prosper, qui est marié et t'a recueillie après la mort de ton père.

MARIETTE

En ce temps-là, Robert, qui venait d'entrer dans l'usine, demeurait avec nous. Il était un peu dépaysé chez de si dociles serviteurs ; moi, la fille d'un va-nu-pieds, je n'étais guère plus à l'aise. Nous formions bande à part. Vous voyez, il s'agit d'une vieille amitié !

L'ABBÉ

Conserve-la, mais qu'elle ne s'affiche pas. Robert a pris une déplorable attitude. A supposer que les ouvriers aient quelqùes sujets de plaintes, est-il

admissible qu'un des nôtres se pose en adversaire d'une famille qui nous a comblés de bienfaits?

MARIETTE

Il ne peut pas y avoir d'ingratitude envers nos maîtres à parler comme eux. Vous entendrez M. Jean... Robert n'est pas plus violent.

L'ABBÉ

M. Jean conclut autrement que Robert.

MARIETTE

Robert n'est pas un saint. M. Jean voit tout en Dieu.

L'ABBÉ

Dire cela, c'est proclamer lequel a raison.

MARIETTE

Monsieur le curé, je suis pieuse et j'admire M. Jean de tout mon cœur. Je crois, tout de même, que Robert va mieux que lui jusqu'au bout de son idée. Il s'exprime moins bien, mais il aura le dernier mot. Le monde n'est pas une Église.

L'ABBÉ

Te voilà socialiste maintenant!...

MARIETTE

Oui, vraiment.

L'ABBÉ

Je dînais avant-hier au château pour fêter l'arri-

vée de M. Jean. M. Boussard m'a grondé à propos de toi. Il t'a fait entrer, par un privilège unique, au bureau des études, où ta présence a produit une petite révolution parmi les dessinateurs, furieux de cette concurrence féminine. M. Boussard a tenu bon, et voilà ta façon de le récompenser !... M. Jean, qui écoutait, n'a pas caché sa surprise. Quant à M. Boussard, si tu continues à fréquenter ses ennemis, il écoutera les tiens qui réclament la suppression de ton emploi.

MARIETTE

Qu'on me chasse donc !... car je passe définitivement à l'ennemi. Nous comptions garder le secret encore un peu de temps ; mais, devant cette menace, le silence devient une lâcheté... Je suis fiancée à Robert...

L'ABBÉ

Toi, Mariette, épouser Robert !... Oh ! je ne sais pas si... non, en conscience, je ne dois pas me réjouir... J'ai peur que Robert ne t'éloigne de Dieu.

MARIETTE

Je puis aussi bien le ramener à Dieu.

L'ABBÉ

Le gros chagrin que tu as rapporté de Paris, et qui te faisait sangloter aux pieds de cette Vierge le soir de ton retour, c'est donc fini ?... Te voilà bien vite consolée !...

MARIETTE

J'aimais quelqu'un, beaucoup trop bon, beaucoup

trop haut pour moi. Il m'a fait sentir ma folie d'une façon qui m'a guérie. En même temps je retrouvais Robert, le grand camarade qui apprivoisait autrefois la petite mendiante recueillie chez Prosper. Notre ancienne intimité a repris tout de suite. Nous serons heureux ensemble.

L'ABBÉ

Je l'espère !... Embrassons-nous, Mariette, puisque tu deviens ma sœur. (Il l'embrasse.)

MARIETTE, riant.

On ne dirait pas que vous m'aviez appelée pour me gronder... Que je voudrais rencontrer Robert et lui raconter !... Il en serait tout joyeux... Au revoir !...

L'ABBÉ

Reste donc !... M. Jean vient tout à l'heure faire une conférence aux ouvriers. Maman compte bien se cacher dans un coin et ne pas perdre un mot. Tu te mettras auprès d'elle.

MARIETTE

Non. Je n'ai pas revu M. Jean depuis notre séparation, je préfère ne pas le rencontrer en public. Pour que vous ayez choisi ce local, il faut que vous n'attendiez pas une foule de gens ?

L'ABBÉ

On a convoqué peu de monde : les délégués, quelques contremaîtres et des ouvriers choisis par eux.

Si nous sommes contents de ce premier essai, nous organiserons une grande assemblée, à l'église, un dimanche soir. C'est ici que j'enseigne le catéchisme aux enfants, et aujourd'hui c'est moi qui vais m'asseoir à leur place et recevoir la leçon d'un maître. (On entend le bruit d'une voiture.) Tiens, déjà lui !...

MARIETTE

Je me sauve par le jardin. (Elle sort. Presque aussitôt entrent Jean et Georges.)

SCÈNE II

L'ABBÉ, JEAN, GEORGES

L'ABBÉ, allant à Jean et lui prenant les mains.

Mon vœu le plus cher se réalise !... Une grande parole va retentir à Miremont pour la paix et le bonheur de tous !... (Se tournant vers Georges avec un cordial étonnement et lui serrant la main.) Comment ! vous, monsieur Boussard !...

GEORGES

Rassurez-vous, monsieur le curé, je ne viens pas troubler la fête par ma présence. J'ai accompagné mon beau-frère en fumant un cigare après dîner, et je vais le laisser remplir sa mission, sans m'en mêler...

L'ABBÉ

Tant pis !... Je poussais un cri de joie. Réunir le maître et les serviteurs dans cette chapelle consacrée à la Vierge, c'était le commencement du succès !

GEORGES

Je tenais à vous annoncer moi-même que cet après-midi nous avons inauguré la nouvelle aciérie. Succès complet, dépassant notre attente !

L'ABBÉ

Oh ! tant mieux !... Voilà une grosse préoccupation de moins pour vous, et du travail pour vos ouvriers.

GEORGES

Je l'avoue, ce soir je respire plus à l'aise !... Nos minerais sont très abondants, mais empoisonnés de phosphore. Jusqu'à ce jour, le métal qu'on en tirait était impropre à la fabrication de l'acier, qui est décidément préféré au fer dans presque tous ses emplois. Nous étions menacés de ne plus placer avantageusement notre énorme production. A présent, je réponds de l'avenir. Bonsoir, monsieur le curé ; je rentre et vous voyez un homme qui se couchera de bonne heure. Depuis des semaines, je ne dormais plus.

JEAN

Un instant, Georges.

L'ABBÉ, à Jean.

C'est cela. Insistez avec moi. Il faut que M. Boussard assiste à la conférence.

JEAN

Non, il ne faut pas !... Certaines choses que je dirai perdraient de leur force s'il était là pour les entendre. Mais, avant qu'il s'en aille, je vais lui proposer une affaire...

GEORGES

Ici ?... Tout de suite ?...

JEAN

J'ai hésité jusqu'au dernier moment. Il s'agit d'un projet conçu à la hâte et que je vais vous exposer sommairement. J'ai besoin de savoir si vous le jugerez exécutable avant l'arrivée de nos ouvriers.

GEORGES

Vous leur en parlerez donc ?

JEAN

C'est possible... Je suis très troublé de paraître devant eux.

GEORGES

Allons donc !... Vous ?...

JEAN

Ce ne sont pas des travailleurs quelconques. Ce sont les miens, et, de leur côté, ils proclament que je leur appartiens... Monsieur l'abbé, qui a été mon directeur, doit entrevoir le drame qui se joue dans ma conscience.

L'ABBÉ, lui serrant la main.

Mon ami !

JEAN

Et c'est aussi une raison pour que je désire m'expliquer devant lui.

GEORGES, souriant.

Je suis curieux de vous entendre combiner une affaire.

JEAN

Vous avez l'intention d'acheter, au profit de notre Société, une houillère, et, pour me mettre à même d'en payer ma part, vous offrez de ne me verser, pendant un certain nombre d'années, qu'une rente de 30.000 francs, le reste de mes dividendes servant à constituer l'apport que j'ai à fournir.

GEORGES

Très exact... Acceptez-vous ?...

JEAN

En principe, oui... Seulement, je désire qu'un partage ait lieu entre nous. Les forges deviendront votre propriété exclusive ; par contre, la houillère m'appartiendra. Je la recevrai en échange de ma part dans les forges, et en me privant de revenus aussi longtemps qu'il faudra pour payer la différence... Si cela ne suffit pas, vous me viendrez en aide et serez mon commanditaire dans le charbonnage, comme je suis en ce moment le vôtre dans l'usine. Je compte également sur votre expérience et vos conseils pour me diriger pendant mon ap-

prentissage de grand industriel. Que pensez-vous de mon idée ?

GEORGES

Elle est loin de me déplaire et je me charge de lui donner une forme pratique. Le point délicat, c'est l'évaluation de votre part dans les forges. Notre affaire n'étant pas cotée en Bourse, nous aurons à débattre sa valeur marchande.

JEAN

Nous avons un renseignement précis, sachant quel a été mon revenu moyen depuis dix ans.

GEORGES, riant.

Honnêtement, je vous préviens que vous faites fausse route en offrant de traiter au taux de vos revenus passés... Ce soir, surtout !...

JEAN

Pourquoi ce soir plutôt qu'hier ?...

GEORGES

Parce que ce soir nous fabriquons de l'acier... Hier on trouvait moyen de gagner beaucoup en produisant un métal de qualité médiocre... Que gagnerons-nous demain... dans deux ans... dans dix ans ?... Ce sera formidable !... (A l'abbé.) Ceci entre nous, bien entendu. Je réclame le secret de la confession... (L'abbé s'incline en souriant.) Quant à fixer un chiffre, je défie qui que ce soit de le faire... Vous voyez, Jean, la liquidation de votre part n'est pas une opération facile.

JEAN

Acceptez le principe... Plus tard, nous réglerons les détails... Vous me rendrez un grand service en vous décidant avant l'arrivée de ceux que nous attendons. Je vais leur parler en homme responsable de son bien ; jusqu'à présent je ne l'étais pas, puisque ma fortune dépendait de vos décisions.

GEORGES

Tenez, Jean, j'ai un gros plaisir à racheter votre part. Depuis la mort de votre père et du mien, il n'y a que vous et moi qui soyons intéressés dans l'entreprise. Je vais donc en devenir seul maître !...

JEAN, souriant.

Je ne vous gênais pas beaucoup...

GEORGES

Hem !... Vous êtes un associé plutôt compromettant... Et puis, quand on a créé une chose, qu'elle est sortie pièce par pièce de votre cerveau, on n'aime pas à penser que d'autres ont des droits sur elle... C'est bête, mais...

JEAN

C'est un sentiment si juste et naturel que, depuis mon arrivée, je l'éprouve pour vous... Pendant que vous me faisiez visiter les merveilles accumulées par votre génie, j'étais confus de penser que j'allais élever des prétentions sur votre œuvre. N'ayez aucun scrupule à fixer vous-même ce qui doit me revenir. Je me trouverai toujours trop payé pour

n'avoir rien fait. J'ai seulement une prière à vous adresser : je voudrais rester propriétaire de la forêt du Seigneur... Vous m'avez dit qu'elle ne contient pas de minerais, elle est en dehors de vos travaux et sauvage comme autrefois... Rendez-la-moi !...

GEORGES

C'est bien facile. Mais qu'en voulez-vous faire ?... Ce sont des côtes rocheuses, très pittoresques, mais sans valeur aucune.

JEAN

Mon enfance entière s'y promène encore !...

GEORGES, souriant.

Je comprends : elle est à vous, comme l'usine est à moi...

JEAN

Oui... Aimer une chose, c'est, en quelque façon, la créer... (On entend de nombreuses voix d'hommes dans le jardin.) Sont-ce déjà eux ?...

L'ABBÉ, allant à la fenêtre.

Les voici tous !... (Sans se méfier, Jean l'a suivi jusqu'à la fenêtre ; des bravos, des acclamations l'accueillent.)

JEAN, reculant vivement.

Cela me poursuit partout !...

L'ABBÉ, riant.

Si vous ne voulez pas être applaudi, prenez un train qui vous emporte loin de Miremont, où vous risquez fort d'être porté en triomphe.

JEAN

Qui sait?... Pourquoi n'entrent-ils pas?...

L'ABBÉ

Votre cocher, qui attend à la porte, leur aura dit que M. Boussard est chez moi. Comme les rapports sont tendus entre les délégués et la direction, ils prennent l'air au jardin pour éviter une rencontre.

GEORGES

Allons, Jean, tâchez d'être éloquent; vous détournerez peut-être les difficultés qui nous menacent... Notre succès va stimuler leurs exigences et je ne suis pas d'humeur à les subir... Monsieur le curé, au revoir... Je leur cède la place.

L'ABBÉ, le reconduisant.

Vous verrez, tout ira bien!... Vous assisterez à la prochaine conférence.

GEORGES, ironique.

Attendons d'abord celle-ci... (Il sort.)

SCÈNE III

L'ABBÉ, JEAN

L'ABBÉ, revenant à Jean.

Qu'avez-vous fait?... Cela donnait tant d'autorité à votre parole d'être un des propriétaires de

l'usine !... Pourquoi y renoncer ?... Je vous ai trouvé si préoccupé pendant le dîner d'avant-hier... Et depuis, pas moyen de vous rencontrer !... Vous étiez tout le temps à inspecter les forges avec votre beau-frère... Ce n'est pas l'heure de vous interroger, mais je suis en peine de ce qui se passe dans votre âme...

JEAN

Rassurez-vous. Loin d'être à plaindre, je me promets la joie de conquérir l'indépendance.

L'ABBÉ

Vous ne vous apparteniez donc pas ?...

JEAN

Non. Ma présence ici le prouve. Mon beau-frère désirait me montrer son usine, ma sœur me reprochait de négliger ses enfants, tous deux me suppliaient de venir à Miremont. J'hésitais !... Ces hommes ont ordonné, et me voici leur prisonnier.

L'ABBÉ

Je ne vois peser sur vous qu'une seule autorité et qui est sublime !... Vous êtes au service d'une grande idée !...

JEAN

Son esclave !... Par bonheur, une autre idée va m'affranchir !...

L'ABBÉ

Je ne comprends pas, mon enfant !...

JEAN, montrant la fenêtre par laquelle on entend causer les ouvriers.

Faites-les venir, vous comprendrez !

L'ABBÉ, soupirant.

Allons, soit !... (De la fenêtre il s'adresse aux ouvriers.) Messieurs, nous vous attendons. (Au dehors, joyeux tumulte et aussitôt, par la porte du jardin, entrent Robert et Journet, suivis d'une soixantaine d'hommes, les uns endimanchés, les plus nombreux en costume de travail, la peau noire de houille ou tachée d'ocre par le minerai. En même temps, l'abbé allume des lampes suspendues au plafond par des fils de fer.)

SCÈNE IV

L'ABBÉ, JEAN, ROBERT, JOURNET, MADELEINE, OUVRIERS

ROBERT, serrant la main de Jean.

Monsieur, depuis la plate-forme des hauts fourneaux jusqu'à trois cents mètres sous terre, on est dans la jubilation depuis qu'on vous sait arrivé.

JOURNET, se présentant à son tour devant Jean.

Cette fois, y a du bon ! C'lui qui travaille avec nous, c'est plus un d'ces farceurs de Paris qui viennent tout brouiller et puis qui nous laissent dans l'pétrin. C'que vous dites, on peut l'croire, puisque vous avez l'pouvoir de l'faire.

L'ABBÉ, poussant les ouvriers sur les bancs.

Messieurs, si vous voulez vous asseoir...

ROBERT, jovial, à l'abbé, pendant que les ouvriers s'installent.

Pourquoi n'as-tu pas mobilisé ton suisse pour nous placer ? (Quelques gros rires accueillent cette plaisanterie.)

UN JEUNE OUVRIER, en passant près de l'abbé.

Aujourd'hui, monsieur le curé, vous ne pourrez pas m'mettre à genoux dans ce coin-là comme quand je venais au catéchisme.

L'ABBÉ, le menaçant du doigt.

Prends garde, Amédée! Si M. Jean avait la fantaisie de te faire réciter tes actes de foi, d'espérance et de charité, et que tu ne les saches pas mieux qu'autrefois, le coin est toujours là. (De nouveau, quelques rires complaisants. Les ouvriers se dispersent sur les bancs et s'assoient, tournant le dos au public.)

L'ABBÉ, ouvrant la porte qui communique avec l'intérieur du presbytère.

Venez donc, maman !... On va commencer sans vous !... (Madeleine apparaît, toute vieille et cassée, appuyée sur un bâton, et s'avance péniblement vers Jean.)

JEAN

Eh ! Madeleine !... (Il lui tend la joue.) Allons! comme quand j'étais petit !... (Elle l'embrasse. Cela produit une excellente impression.)

UN OUVRIER, à mi-voix, se parlant à lui-même.

On disait bien qu'il n'était pas fier, mais si peu que ça, je n'aurais pas cru !...

MADELEINE

Comment! vous vous souvenez de moi !... Je suis

bien changée, n'est-ce pas?... Un peu moins qu'not' pauv' Miremont pourtant!...

JEAN

Vous demeurez ici maintenant?

MADELEINE, souriant.

Oui... Bonne de curé pour finir!...

ROBERT, de sa place, au troisième banc.

Maman, combien de messes par mois pour vos gages? (Tonnerre de gros rires. Madeleine, éperdue, va se blottir sur le dernier banc.)

L'ABBÉ, resté avec Jean aux environs du Mois de Marie, promène sur l'assistance un regard satisfait.

Ah! ah! il y a là-dedans des figures que je n'aperçois pas souvent devant moi quand je prêche. (A Jean.) Ces païens-là seraient capables de ne plus venir si je laissais ma soutane trop en vue. Je vais la cacher. (Il va s'asseoir près de sa mère, accompagné d'un grognement approbateur.)

JEAN, maintenant seul en face de l'assemblée, s'adosse à la chaire et parle debout, objet d'une attention passionnée.

Messieurs, j'étais presque enfant lorsque, devant le cadavre mutilé de l'un des vôtres, j'ai prononcé un serment : des hommes meurent pour nous, je veux me dévouer à eux. Ces mots, vos envoyés me les ont rappelés, et me voici.

Mais, en promettant de venir, j'ai formellement déclaré que je ne m'engageais pas à répéter mes conférences de Paris. Est-ce vrai, Robert?...

ROBERT

Parfaitement !

JEAN

Si je me réservais de choisir le sujet de cet entretien, c'est que, sans en avoir conscience, je laissais évoluer mes idées dans une direction nouvelle. Aujourd'hui, mon esprit est rempli d'une clarté qui ne faisait alors que poindre, et je suis à même de m'expliquer avec une absolue franchise. Ce que je dirai ne répondra guère à vos espérances. Si mes paroles vous semblent cruelles, sachez bien que, moi-même, j'ai beaucoup souffert avant de les penser.

Il y a trois mois, lors de mon entrevue avec vos envoyés, je traversais une époque singulièrement troublée de ma vie. Je constatais que peu à peu les devoirs que j'avais acceptés envers les cercles d'ouvriers devenaient un fardeau trop lourd pour mes épaules. Certes, je n'entends pas faire ici le procès de l'œuvre admirable qui, pendant des années, a été ma consolation. Ce n'est pas en elle que je n'ai plus foi, c'est en moi-même. Mon âme est pleine de sentiments qui ne devraient pas exister chez un serviteur des pauvres. Il faut me rendre à l'évidence : je n'ai pas la vocation de ramener la multitude à Dieu.

L'ayant constaté, je n'en poursuivais pas moins ma mission auprès des ouvriers. C'est qu'entre eux et moi il existe un pacte : ce n'est pas mon argent que j'ai promis de leur livrer, c'est ma personne, et je tenais parole, quoi qu'il m'en coûtât... Au mo-

ment où je me débattais dans cette captivité morale, une idée nouvelle me fut suggérée... Idée que voici : on a tout autant de chances d'être utile à l'humanité en travaillant pour soi-même qu'en travaillant pour le prochain. Si vous n'êtes pas dévoué par instinct, ne vous torturez pas à l'être par devoir. L'égoïsme qui produit est, pour la multitude laborieuse, ce que la charité qui donne est pour le pauvre : une source de bienfaits. (Vive émotion. Chuchotements.)

Cette maxime vous étonne, Messieurs ; moi, elle m'indigna lorsqu'elle me fut révélée. Pourtant, à la réflexion, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle était plus réconfortante que cruelle, puisqu'elle m'enseignait un nouveau moyen de vous secourir... Alors, jugez avec quelle passion je me mis à l'étudier. Si elle était vraie, j'étais dispensé de mon apostolat, à condition d'être un acharné travailleur. La question était de savoir si, oui ou non, je me trouvais en présence d'une vérité.

Pour m'en assurer, je n'ai eu qu'à rentrer en moi-même. Que suis-je ?... Un homme encore jeune, déjà célèbre, partout adulé, fêté, content de l'être. A qui dois-je cette situation ?... A vous, Messieurs, aux ouvriers, à tous ceux auxquels je me suis consacré. Oui, j'ai prospéré grâce à mes protégés, et, à supposer que je leur aie fait quelque bien, j'accapare le plus clair du profit. En cela suis-je coupable ?... Ma conscience répond : non ; car je suis rempli des intentions les plus droites et je payerais de mon sang la moindre amélioration du sort des pauvres.

Alors, j'ai regardé dans mon pays. Je n'y suis pas

seul à m'occuper des classes laborieuses. Il y a des politiciens, des littérateurs, des prêtres, de simples ouvriers même, comme vous, Robert, qui se font les porte-voix des haines et des douleurs de la foule. Toujours je constate ceci : tous ces bienfaiteurs montent, tous ils avancent plus vite et mieux que leurs frères. Sortis du rang, ils planent sur les têtes.

C'est donc une loi générale : Impossible d'aider le prochain sans le dépasser. D'où cette conclusion, d'apparence paradoxale et au fond très logique : la bienfaisance est une des formes les plus intelligentes de l'égoïsme. Voilà, du coup, l'égoïsme à demi réhabilité et, avant de me confier à lui sans scrupules, je n'avais plus qu'à vérifier si le meilleur moyen de rendre service au peuple n'était pas de travailler pour soi-même... Je n'ai eu qu'à venir ici pour le constater. (Exclamations.)

Ah ! laissez-moi parler, Messieurs, vous n'arrêterez pas le cri qui m'échappe !... Depuis trois jours je suis à Miremont dans le trouble et l'émotion. J'ai vu de terrifiantes machines, traversé des nuées de vapeurs, pénétré à des lieues sous terre. Ce qui m'a le plus frappé, le voici : chaque fournaise, chaque outil avait son histoire. Continuellement, celui qui m'accompagnait me disait : j'avais projeté ceci ; lors de la mise en feu il s'est produit cela et j'ai été forcé de recourir à tel ou tel moyen. Il me faisait pénétrer dans cette galerie, dix fois plus vaste que n'importe quelle cathédrale, où se laminent les blocs d'acier. On n'apercevait pas un être vivant, mais d'énormes lingots d'acier incandescent se prome-

naient dans les airs, soutenus et dirigés par une force mystérieuse, et allaient d'eux-mêmes se placer sous les rouleaux qui, en les comprimant comme une cire molle, les allongeaient sous forme de poutrelles ou les aplatissaient en larges feuilles de tôle. Rien n'était plus impressionnant que de voir s'accomplir ce travail gigantesque dans l'atelier désert, qui semblait l'antre d'un tout-puissant magicien. Le sorcier était à mes côtés. Pour m'expliquer le miracle, il me montrait, accrochés dans les cintres, cinq ou six gamins assis devant des claviers électriques dont ils effleuraient les touches, et, au simple contact de leurs doigts légers, un lingot monstre, tout dégouttant d'une sueur de lave, glissait rapidement vers l'endroit désigné par le maître, et s'y faisait broyer. Si je sortais des centres de fabrication pour suivre mon compagnon dans les bureaux, les écoles, les infirmeries, les cantines, je reconnaissais partout l'empreinte de son génie. Pas un détail ne lui échappe. Préoccupations, responsabilités, tout vient fondre sur lui et il suffit à tout. Son activité s'étend jusqu'au delà des mers, elle n'a d'autres limites que celles du monde civilisé. Certes, en parcourant vos ateliers, j'ai vu des milliers de travailleurs haleter sur des coulées de métal, s'acharner contre des blocs de minerai, ramper sous la panse huileuse des machines ; eh bien ! toutes ces haleines gémissantes, ces regards sans joie, ces peaux noires, ne m'ont pas donné l'idée d'un labeur aussi âpre, aussi désespéré que celui de votre chef ! Son effort résume les vôtres, et, devant l'immensité de sa con-

ception, avant tout, j'admire. (Vive sensation.) Cette admiration-là, voyez-vous, ne sera pas stérile. Elle marque une heure décisive de mon existence. En voyant vivre un peuple par le cerveau d'un homme, j'ai compris tout ce qu'il peut y avoir de générosité réelle dans l'effort en apparence le moins désintéressé. Messieurs, aujourd'hui, pour la dernière fois, je m'adresse publiquement aux ouvriers. Les mots que je prononçais devant eux n'étaient pas miens. Ils appartenaient à l'Église. Ils sont de toute beauté, et, alors qu'ils expirent sur mes lèvres, je les recommande à votre respect. Désormais, je n'emprunterai les mots de personne. Je serai Moi. Je le serai surtout par l'action. Au lieu d'aider les gens à espérer, je les ferai vivre...

ROBERT

Qu'est-ce que la vie sans espérance ?... Nous en avions une... Nous comptions qu'un seul des beaux discours où vous maudissiez la férocité du capital, prononcé ici même, suffirait pour balayer bien des abus. Vous nous le refusez, c'est un malheur !... Alors je demande autre chose. Jusqu'à présent M. Boussard vous a guidé dans l'usine, permettez qu'à notre tour nous vous fassions les honneurs du bagne. Nous nous fions à votre bonne foi pour crier d'indignation avec autant d'ardeur que vous avez crié d'admiration.

JEAN

Pas de malentendu !... Vous voulez m'enrôler contre votre maître, précisément à l'heure où je me

reproche d'avoir trop vivement combattu la toute-puissance des maîtres, c'est-à-dire l'individualisme à outrance qui dérive de l'esprit moderne. A présent, je m'aperçois que l'individualisme rachète sa dureté par les services qu'il rend. Ce n'est pas la foule qui crée, c'est un homme à lui seul plus énergique et plus intelligent que l'ensemble des autres.

ROBERT, ironique.

Celui-là même que vous appeliez exploiteur !

JEAN, souriant.

Prenez-y garde, Robert, mon confrère en éloquence : on nous appelle roublards, nous, les faiseurs de discours. Si M. Boussard est un exploiteur, vous et moi méritons le même titre. Mais nous ne sommes exploiteurs ni les uns ni les autres. Chaque fois que l'humanité avance d'une ligne, c'est qu'un isolé éclaire sa route ; si nous le rencontrons, laissons-lui la voie libre. Je serais votre plus dangereux ennemi si j'allais troubler votre chef dans l'accomplissement de son œuvre. C'est ce que je ne ferai certainement pas !...

ROBERT

Vous le ferez, car vous êtes honnête homme. Admettez un instant que nous soyons lésés, ne fût-ce que d'un liard. Prendrez-vous ce qui vous revient de ce liard ?

JEAN, avec fermeté.

Je ne suis plus propriétaire ici. J'ai cédé à mon beau-frère ma part des forges. (Grand silence.)

UNE VOIX

Ponce Pilate !

JEAN, se redressant sous l'insulte.

Celui dont vous me jetez le nom est à jamais odieux pour avoir lâchement fui la responsabilité. Moi, au contraire, je vais bravement à elle. Ma fortune, entre les mains de M. Boussard, c'est une puissance qui m'appartient et dont je n'ai pas le droit d'user. Que j'intervienne en votre faveur, mon beau-frère objectera que je n'ai pas un mot à dire, pourvu qu'il serve mes dividendes, et voilà ce que Ponce Pilate s'empresserait de vous déclarer en affectant de vous plaindre bien haut. J'agis tout autrement.

VOIX NOMBREUSES

Ah ! Ah !... Oui, comment ?... Nous allons voir !

JEAN

Je donne un million à la caisse de retraite des ouvriers de Miremont, à vous, par conséquent, mes amis. Je l'offre en réparation de... (Il s'arrête avec anxiété. Baissant la voix.) C'est un souvenir !... Acceptez-le... (Applaudissements mêlés de chuts.)

JOURNET

Monsieur Jean, une pareille générosité fait plaisir !... Mais si c'est une espèce de pourboire que vous laissez et puis qu'ensuite vous nous tourniez le dos !... Non !...

ROBERT

Vous donnez un million... Merci !... Le reste ne nous regarde pas !...

JEAN

Tout vous regarde dans ma vie !... Je vous l'ai livrée par un serment.

ROBERT

A quoi emploierez-vous vos autres millions ?

JEAN

Je les ferai valoir sous ma responsabilité...

ROBERT, *vivement.*

En achetant de la rente !...

JEAN

En fondant moi-même une industrie. Je ne saurais trouver un meilleur moyen de rester fidèle à ma parole.

ROBERT

Et de gagner des monceaux d'or !...

JEAN

Ah ! si vous saviez le peu dont j'ai besoin et ce que je fais de mon or !... Ne comprenez-vous pas qu'un homme puisse goûter un des plus nobles plaisirs qui soient à multiplier sa propre vie par des milliers de vies humaines, à faire de sa pensée une atmosphère où tout un peuple respire l'énergie ?

C'est presque une jouissance dérobée à Dieu ! Je n'en connais pas de plus légitime et de plus bienfaisante. (Violents murmures.)

JOURNET

Monsieur, je crois que vous avez de bonnes raisons, puisque vous le dites. Seulement, le diable m'emporte si je les devine !... Les camarades non plus ne comprennent pas. Prétendre que vous serez le bienfaiteur de ceux qui vous regarderont gagner des tas d'or, celle-là, tout de même, je la trouve un peu raide !...

ROBERT, à Journet.

Je vais te l'expliquer, moi !... Il y a des porcs si gras que les rats leur grignotent le lard sur le dos sans même les chatouiller !... Le porc, à force d'être bien nourri, est devenu l'ami du rat. Si c'est là votre idéal de bienfaisance, monsieur Jean, vous êtes un des plus beaux farceurs que l'ouvrier ait jamais vus, et il en a vu !... (Ricanements.)

JEAN

Le porc s'engraisse en avalant une pâtée que son maître verse dans l'auge. Il ne la conquiert pas. Il est moins intelligent et moins audacieux que les rats. Vous ne pouviez pas choisir une comparaison plus fausse. En voulez-vous une autre ?... Lorsque au fond du désert le lion annonce par ses rugissements qu'il se met en chasse, les chacals accourent en masse pour dévorer les restes de son carnage. Trop faibles pour attaquer le buffle, trop lents

pour atteindre les gazelles, tout leur espoir est dans la griffe du roi. Dans sa griffe, entendez-vous! Au crépuscule, il quitte son repaire et cherche sa proie. La voici!... Alors les bonds prodigieux, la lutte furieuse, les mortelles étreintes, puis le festin royal sous le regard respectueux des chacals. Lorsque le lion a le ventre plein, les chacals dînent. Croyez-vous que ceux-ci seraient mieux nourris si le lion partageait sa proie en autant de morceaux que de convives et s'en réservait un maigre quartier? Pas du tout!... Ce lion doucereux ne serait plus un lion, à peine un caniche d'aveugle!... Je le vois s'arrêtant d'égorger au premier cri d'angoisse et léchant les plaies de sa victime. Parlez-moi d'un animal féroce, ardent à la curée, ne rêvant que meurtre et boucherie. Celui-là, quand il rugit, les chacals se passent la langue sur les lèvres... Le superflu du lion cruel est plus abondant que les prodigalités du lion généreux.

Comprenez-vous maintenant? Il y a une différence entre la pâtée qu'on apporte et le buffle qu'on étrangle, entre un porc à l'engrais et un lion à la chasse, entre l'oisif qui digère et l'industriel qui fait jaillir des sources nourricières dont le travailleur absorbe le trop-plein... (Un ouvrier, bâti en hercule, à physionomie bestiale, bondit jusqu'à Jean, et, tantôt lui parlant visage contre visage, tantôt tourné vers l'assemblée, déblatère avec furie.)

LE GÉANT

Tu ne t'embêtes pas, toi!... Nous faire manger tes restes!... Compagnons, venez-vous, au lieu d'écouter ce traître?...

LES OUVRIERS, en tumulte.

Traître !... Vache !... Trottons-nous !... On y va !...

ROBERT, impérieusement.

Restez !... M. Jean n'est pas un traître !... Il s'expliquera !...

LE GÉANT

Si t'es pas content avec ce qu'il a dit !... A moi, les chacals, chez le lion !... (Il fonce au dehors, suivi des plus exaltés. Robert barre le chemin aux autres et parvient à les contenir.)

ROBERT

Camarades, voyons ! On ne s'en va pas comme ça !...

L'ABBÉ, se joignant à Robert.

Il vous donne un million !... Accordez-lui un instant d'attention !...

JOURNET

C'est bien le moins !... (Les ouvriers s'apaisent ; plusieurs rentrent dans les bancs, mais aucun ne s'asseoit. On les devine prêts au départ. Robert, l'abbé et Jean restent groupés devant la chaire.)

ROBERT

Mauvaise affaire, monsieur Jean !... Ceux qui partent vont semer la fureur dans l'usine.

L'ABBÉ

Et pourquoi ?... Pour un accès de vivacité !... C'est toi, Robert, qui, avec ta comparaison de porc

à l'engrais, qui n'était pas juste, as provoqué celle du lion...

ROBERT

Qui ne vaut pas mieux!... (A Jean.) Assimiler l'ouvrier dont le labeur fait la fortune du patron au chacal qui se gave d'une charogne dédaignée par le lion, c'est un peu fort!... Les chacals n'aident pas le lion à terrasser sa proie, tandis que la richesse du maître est l'ouvrage de nos mains.

JEAN

Hier, après une longue promenade dans la forêt, je me reposais auprès d'une source qui rafraîchit un vallon que l'industrie a épargné. Une femme accablée sous le poids d'une charge de bois mort est venue boire. Après s'être désaltérée, me prenant à témoin de son contentement, elle s'est écriée : « Oh! la bonne eau, monsieur Jean!... Je suis sûre qu'à Paris une fontaine pareille vaudrait de l'or!... » Elle avait raison... Une source épanchant ses eaux glacées au cœur de Paris représenterait une fortune qui, entendez-vous bien? ne devrait rien au travail. Autre exemple : si, chaque matin, vous ne réclamiez pas une tasse de café, la baie du caféier n'aurait pas plus de valeur que celle de l'églantier. Votre gourmandise enrichit les colons qui cultivent la graine parfumée, les armateurs qui la transportent au delà des mers, les commerçants qui la détaillent à vos ménagères. J'en conclus qu'un objet doit son prix au grand nombre de personnes qui le convoitent. La richesse naît du désir!...

ROBERT

Camarades, lorsque, traquées par la misère, vos filles descendent sur le trottoir, elles y exploitent le désir, qui, en effet, paye mieux que l'atelier!...

L'ABBÉ

Je m'explique pourquoi Jésus maudissait les riches!

JEAN, à l'abbé.

Il ne s'agit pas de savoir s'il y a de l'argent bien ou mal gagné, mais de répondre à cette question : d'où sort la richesse? Vous prétendez que c'est des mains de l'ouvrier. Moi, je soutiens qu'avec ses appétits l'ouvrier produit plus de richesses qu'avec ses bras. (Rumeurs.)

ROBERT

Vous admettez donc que nos bras en produisent?

JEAN

Oui. Votre activité est un des éléments de ma fortune, mais il est loin d'être le seul, il n'est même pas le principal, comme je le croyais moi-même lorsque j'encourageais aveuglément vos exigences.

ROBERT

Ne discutons pas sur le plus ou moins de valeur du travail. En reconnaissant qu'il aide à vous enrichir, vous désavouez l'injuste comparaison de l'ouvrier avec le chacal. A mon tour, je vais vous faire une concession si grande que mes amis s'en

inquiéteront. J'admets que tous, patrons et ouvriers, nous sommes les serviteurs du désir : il est le dispensateur des richesses, le bienfaiteur suprême... Le devoir de ceux qui, comme vous, ont juré d'améliorer le sort des hommes, est donc de favoriser le désir... Eh bien, je vais vous en indiquer le moyen. Payez très cher vos travailleurs. Mettez de l'argent plein leurs poches, et vous assisterez à une formidable éclosion de désirs...

JEAN

Vous pensez donc que l'aisance multiplie les besoins ?

ROBERT

Est-ce que cela se demande ?... L'ambition du mendiant ne va pas au delà du morceau de pain qui calmera sa faim ; et si vous saviez quels souhaits exigus entendent nos misérables taudis, vous souririez de pitié au souvenir des rêves grandioses qui visitent vos somptueux appartements !...

JEAN

Depuis des mois je ne fais plus qu'un rêve : passer de la parole à l'action, et, après avoir défini les devoirs du patron chrétien, en être un à mon tour.

ROBERT

Vous êtes sincère, j'en suis convaincu. Mais nous allons partir... Les ouvriers de Miremont vous diront adieu. Ce sera la rupture définitive... Alors épiez bien ce qui se passera dans votre âme... Vous

découvrirez que votre plus beau rêve était de vous débarrasser de nous.

VOIX NOMBREUSES

Oui ! Oui ! Adieu !... (Deux ou trois compagnons parlent à l'oreille de Robert et attirent son attention sur les bruits de l'extérieur.)

ROBERT, avec autorité, imposant silence.

Chut !... Les amis !... Écoutez !... (Grand silence. On entend au loin des chants révolutionnaires accompagnés de vociférations et de cris.)

L'ABBÉ

Hein ?... C'est comme une émeute !...

ROBERT

J'te crois, mon bon !...

JOURNET a ouvert la porte de la rue. On entend galoper des gens.

Où ça qu'ils courent comme des fous ?... Faut pas qu'ça s'passe sans nous !... Hardi, les gars !... (Il s'élance dans la rue.)

LES OUVRIERS, qui n'attendaient qu'un signal, se précipitent en désordre vers l'extérieur en criant :

Hardi, chacals !... A bas le lion !... On l'aura !...

ROBERT, resté le dernier, à Jean.

Les voilà changés en bêtes fauves !... Ce sera le diable pour en refaire des hommes !... (Il sort et des acclamations l'accueillent dans la rue.)

SCÈNE V

L'ABBÉ, JEAN, MADELEINE

L'ABBÉ

Pour la dernière fois qu'elle s'adressait aux ouvriers, votre éloquence a eu un mot d'enfant terrible !...

MADELEINE

Et pourquoi qu'vous n'voulez plus avoir affaire aux pauv' gens ?... Autrefois, dès qu'un fermier rendait l'âme, pendant que la veuve arrêtait l'horloge, le premier valet s'avançait jusqu'au milieu de l'étable et disait bien haut, pour que toutes les bêtes l'entendent : « Le maître est mort !... » Quand même nous n'serions guère plus qu'des animaux, monsieur Jean voit bien que, dans les moments graves, on leur parle comme s'y z'étaient de la famille... (Elle regagne l'intérieur du presbytère.)

L'ABBÉ, désignant le crucifix qui surmonte la chaire.

Que penseriez-vous de moi si, tout à coup, je cessais d'annoncer aux hommes que le Maître est mort pour eux ?...

JEAN

Vous aussi, vous me donnez tort !... Mes revenus s'épuisent en libéralités... Le million que je viens de promettre, je ne l'ai pas !... En l'offrant, j'ai cédé à une impulsion !... Enfin, je me tirerai d'affaire !...

Mais, vous voyez, je pousse la bonté jusqu'à l'imprudence. Il faut bien que je le proclame, puisque je suis attaqué...

L'ABBÉ

Saint Paul a dit : « Quand je distribuerais tout mon bien aux pauvres, si je n'ai pas la charité, tout cela ne sert de rien. »

JEAN

Suis-je maître d'aimer ou de n'aimer pas le prochain ?... L'amour se commande-t-il ?

L'ABBÉ

C'est en Dieu que vous devez aimer le prochain, et l'amour de Dieu se commande !...

JEAN

Rappelez-vous le petit animal de proie que j'étais dans mon enfance... Chasseur cruel et passionné, poignardant, d'une main déjà ferme, les sangliers et les cerfs. N'ai-je pas quelque mérite à l'avoir déguisé pendant des années en philanthrope doux et compatissant ?

L'ABBÉ

J'ai connu un enfant qui, loin d'être un petit animal de proie, avait le penchant au sacrifice porté à un si haut degré qu'il rossait un de ses cousins pour avoir confessé que le martyre lui ferait peur. Une âme capable d'un si noble emportement ne doit pas faiblir.

JEAN

L'enfant dont vous parlez revenait de la ville, où il avait assisté à une procession magnifique escortant le corps d'un jeune martyr. Sa petite âme vaniteuse s'était ouverte aux ardeurs de la foi devant cela : un triomphe !... Il était rentré dans ses bois, ivre de piété, croyait-il ; d'orgueil, puis-je répondre à présent. Comme cela préparait bien l'apôtre en gants blancs que je suis devenu, pérorant pour Dieu, se figurait-il, et, en réalité, pour une vaine fumée de gloire !...

L'ABBÉ

Non, vous n'êtes pas uniquement un affamé de gloire !... N'ai-je pas été le confident de votre jeunesse ?... N'ai-je pas suivi vos premiers pas dans la carrière d'apôtre ?... Je sais quelles tendres préoccupations vous poussaient vers les pauvres. Cependant, je le reconnais, votre âme ne paraît plus tout à fait la même. Pendant votre discours, je sentais combien vous avez changé de ton. Autrefois, votre éloquence était familière et fraternelle : elle est aujourd'hui d'un style sévère et oratoire. Plus littéraire, vous êtes moins touchant. Vous regardez de haut les bonnes gens qui vous écoutent. En vous adressant à eux, vous leur faites une grâce... C'est peut-être ce qui les blesse le plus.

JEAN

Leur instinct voit juste !... J'ai contre les ouvriers une espèce de rancune pour l'existence surhumaine que j'ai vécue à cause d'eux.

L'ABBÉ

Vous avez juré d'être leur soutien... On ne renie pas un serment !...

JEAN

Je n'oublie pas le mien !... Dans ce discours qui, tout à l'heure, les faisait bondir, le bonheur du prochain me préoccupait encore puisque j'affirmais qu'en créant une industrie considérable, je resterais dans mon rôle de bienfaiteur. Je le ferai d'autant mieux que je me crois tenu, par mon ancien serment, à mettre en pratique les théories que j'ai prêchées.

L'ABBÉ

Oui, donnez l'exemple, mais illustrez-le par votre talent. Combien votre parole prendrait d'autorité si elle sortait toute vibrante de l'usine, au lieu d'avoir été méditée dans la cellule du penseur !... Je désire tellement que ce beau rêve s'accomplisse que j'appelle à mon secours votre orgueil lui-même. Non, vous ne renoncerez pas aux satisfactions du triomphe, aux applaudissements des foules, à la gloire !...

JEAN

J'avoue qu'en effet je ne leur dirai pas un éternel adieu. J'ai songé à ce que serait ma vie sans les nobles émotions que le public m'a fait connaître... Je ne saurais plus m'en passer !... Il me les faut. Mais n'y a-t-il pas d'autres tribunes que celles des cercles ?... Les orateurs politiques n'ont-ils pas à traiter devant les Chambres les graves questions

que j'ai abordées sur un théâtre plus restreint ?... Grand industriel et député : deux titres qui vont très bien ensemble !...

MADELEINE, venant de toute la vitesse de ses vieilles jambes.

Pour sûr il est arrivé malheur !... Les gendarmes sont passés en courant... Mon Dieu !... Mon Dieu !...

JEAN

Il faut que j'aille là-bas !...

L'ABBÉ

Gardez-vous-en !... Votre vue ne ferait qu'augmenter leur colère et que pouvez-vous contre eux tous ?...

MADELEINE

Seigneur Jésus !... Pourvu que Robert !...

L'ABBÉ, allant à Madeleine, la prenant par la taille et l'amenant aux pieds de la Vierge devant laquelle ils tombent à genoux, elle et lui.

Prions, maman, prions pour que Dieu préserve du crime Robert et ses compagnons !...

MADELEINE commence de sa voix cassée, celle de l'abbé se joint aussitôt à la sienne.

Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie...

JEAN, resté debout, interrompant avec impatience.

Vous empêchez d'entendre !... Écoutez !... On court dans le jardin !... (Il se précipite à la fenêtre.) C'est Prosper !... (Appelant.) Hé ! Prosper !... Par ici !... (Prosper entre aussitôt dans la chapelle et s'arrête sur le seuil en criant.)

SCÈNE VI

L'ABBÉ, JEAN, MADELEINE, PROSPER

PROSPER

Ils ont assassiné M. Boussard !...

MADELEINE

Qui ?... Mon Dieu !... Qui ?...

PROSPER

J'étais allé porter un chevreuil à la cuisine du château. Je m'en retournais avec le chef, qui me donnait un bout de conduite... Voilà tout à coup le parc rempli d'un sale monde qui hurle comme de vrais sauvages, et nous sommes refoulés vers la maison par une bande que mène un gaillard haut de six pieds... Un géant !...

L'ABBÉ, à Jean.

Vous le connaissez, celui-là !

PROSPER

Derrière lui deux ou trois cents hommes qui enfoncent les grilles, ravagent tout, et crient : « Au château !... Au château !... » Et ils y vont tout droit !... M. Boussard, attiré par le bruit, sort sur le perron. Ah ! ça n'a pas fait long feu... En un clin d'œil il est entouré et assommé à coups de trique.

L'ABBÉ, à mi-voix.

La réponse des chacals au lion !...

PROSPER

Il faut croire, car ils cognaient dessus en hurlant : « Mort au lion !... »

L'ABBÉ

Et Robert, tu ne l'as pas vu ?...

PROSPER

Si !...

L'ABBÉ

Le malheureux !... Il était là !...

PROSPER

Il s'est amené avec une autre bande lorsque M. Boussard ne bougeait déjà plus. Alors les ouvriers ont été comme effrayés de leur ouvrage... Ils ont parlé entre eux. Robert s'est baissé sur le corps et leur a dit en se redressant : « La cervelle lui sort par le nez et les yeux. Rien à faire que de vous sauver... » Ils ne se le sont pas laissé dire deux fois, car on voyait accourir les gendarmes, qui n'ont plus trouvé auprès du corps que Madame, les gens de la maison, et puis moi.

L'ABBÉ

Pas Robert ?...

PROSPER

Non, il s'était barré avec les copains.

MADELEINE

Alors on va peut-être l'arrêter ?...

PROSPER

Pas de danger !... Plusieurs domestiques sont témoins que le coup s'est fait sans lui.

JEAN

Ma sœur n'a-t-elle pas eu de mal ?

PROSPER

Aucun, Monsieur. Elle est courageuse autant qu'un homme. C'est elle qui m'a dit de courir jusqu'ici pour vous prévenir... Lorsque je l'ai quittée, elle rentrait au château avec ceux qui emportaient le corps. Pauvre Madame ! Que va-t-elle devenir ?

L'ABBÉ

Oui, je la plains !... Seule, aux prises avec une armée de travailleurs en révolte, avoir à liquider une formidable industrie !...

JEAN

Liquider ?... Et pourquoi donc ?... Vous oubliez que je suis un des maîtres de l'usine !... J'avais l'intention de céder ma part : je la garde !... Il y aura un chef, et ce chef, je vous le garantis, se fera respecter... J'étais la rançon d'un cadavre, mais en tuant, à leur tour, un de nous, ces gens me rendent à ma vraie vocation, qui est de gouverner... Je vais là-bas. (Il se dirige vers la rue.)

PROSPER

Ne vous montrez pas dans la rue, Monsieur. Elle est pleine de monde et d'un monde qui n'est pas bon !... Prenez par les jardins, vous n'y rencontrerez personne.

JEAN

Je n'irai pas rejoindre mon poste en me cachant. (Il continue son mouvement.)

L'ABBÉ

Dieu vous protège !...

PROSPER

Je vous accompagne.

JEAN

Ces lâches vont voir si j'ai peur !... (Il sort d'un pas ferme.)

RIDEAU

ACTE IV

Chez Jean de Miremont. L'appartement que l'on a vu au second acte, avec quelques modifications apportées par le temps et l'évolution des idées de l'habitant. Ainsi le portrait de Léon XIII, au lieu d'occuper, comme autrefois, la place d'honneur, est relégué dans un coin obscur. Celui de Jean, par Bonnat, le remplace.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN, UN DOMESTIQUE

Jean a maintenant une soixantaine d'années, il garde une apparence de jeunesse grâce à sa vivacité et à l'impression d'énergie qui émane de sa personne. Il entre, suivi d'un domestique tenant encore à la main le chapeau et le pardessus dont il vient de débarrasser son maître.

LE DOMESTIQUE, s'empressant derrière Jean.

J'oubliais de dire que madame Boussard cherchait tout à l'heure Monsieur. Dois-je prévenir que Monsieur est rentré ?

JEAN

Pas la peine... Je vais trouver ma sœur...

LE DOMESTIQUE

Voici justement Madame. (Entre Louise, venant de sa chambre, en déshabillé du matin.)

SCÈNE II

JEAN, LOUISE

LOUISE

Pendant que tu étais sorti, quelqu'un t'a demandé au téléphone. Tu ne devinerais jamais qui !...

JEAN

Va toujours !...

LOUISE

Le ministre du Travail : Robert Charrier.

JEAN

Tiens ! tiens !... C'est avec toi qu'il a causé ?

LOUISE

Oui.

JEAN

Lui as-tu dit qui tu étais ?...

LOUISE

Non, il a cru parler à une femme de chambre...

JEAN

Que voulait-il ?...

LOUISE

Savoir s'il te rencontrerait ici vers midi.

JEAN

Naturellement, tu as répondu que oui ?...

LOUISE

J'ai bredouillé que tu étais sorti, et, comme il insistait, j'ai dit qu'à l'heure du déjeuner...

JEAN, *impatienté.*

Oui ou non, viendra-t-il ?...

LOUISE

Je ne sais plus... J'écoutais à peine, j'étais saisie...

JEAN, *riant.*

Qu'est-ce qui te rendait sotte à ce point ?...

LOUISE

La dernière fois que j'ai vu cet homme, il était sur le perron du château de Miremont, devant le corps de Georges étendu à ses pieds, et il criait aux assassins : « Plus rien à faire que de vous sauver !... » Il y a trente ans de cela, mais dès le premier mot j'ai reconnu sa voix...

JEAN

La dernière fois que je lui ai parlé, c'était une demi-heure avant l'assassinat de ton mari, dans la chapelle des catéchismes. Il s'élevait avec violence contre certaines de mes idées, pourtant j'ai gardé l'impression très nette qu'il ne m'était pas hostile. A plusieurs reprises il a joint ses efforts à ceux de son frère, le curé, pour calmer l'assemblée...

LOUISE

Tu as dû le rencontrer à la Chambre, lorsqu'il était ton collègue comme député ?

JEAN

Non, j'avais donné ma démission lorsqu'il a été lui-même élu. Mais je retourne de temps en temps au Palais-Bourbon en amateur de discours, et Charrier les fabrique supérieurement. Son éloquence est triviale : il sort du peuple et s'adresse à lui... mais avec des accents de sincérité touchante et des emportements irrésistibles... Il a parfois des trouvailles d'expressions qui rappellent la simplicité naïve des chansons du vieux temps. Oui, vraiment, sa personnalité est attachante !... Quel chemin parcouru depuis l'atelier de serrurerie où papa payait son apprentissage jusqu'à cette tribune d'où il lance des paroles que le monde entier recueille.

LOUISE

Tout autre, à ta place, serait ennemi de Charrier : toi, tu le défends, tu l'admires !...

JEAN

Il est de la race des lions devant lesquels je prétends que l'on doit s'incliner.

LOUISE, ironique.

Fils de notre ancien garde !... Prendre une race de domestiques pour une race de lions !...

JEAN

Je divise les hommes en deux classes : d'une part d'innombrables imbéciles, d'autre part quelques natures privilégiées : les lions.

LOUISE

Ah ! mon ami, ne répète donc pas si souvent ce mot que hurlait devant la maison la bande des massacreurs !...

JEAN

Un mot que j'ai pourtant le droit de prononcer le front haut, puisqu'il est le sobriquet, plutôt glorieux, que me donnent les ouvriers... Ils disent en me montrant : « Nous sommes sous la griffe du lion !... »

LOUISE

Je n'ose pas te reprocher d'être fier de ce terrible surnom, car il vaut, en effet, un titre de noblesse. Ta parole avait déchaîné la tourmente, mais tu lui as tenu tête avec une intrépidité sans égale... Tu as été notre sauveur... Nous te devons tout ce que nous sommes. Mes fils sont devenus, sous ta direction paternelle, des hommes distingués et utiles. Ils marchent sur tes traces, et c'est ce qu'on peut dire de mieux à leur éloge. Nos usines ont pris un développement que l'on ne pouvait prévoir du temps de mon mari et tu les gouvernes avec une magnifique autorité. Il y a pourtant une chose qui jure avec ton passé, c'est ton scepticisme, ton indifférence bienveillante pour tout ce qui ne se rattache

pas directement à tes travaux. Ainsi, tout à l'heure, lorsque je t'ai annoncé la démarche de cet homme qui me fait presque l'effet d'un assassin, je t'ai vu sourire...

JEAN

Il est ministre du Travail... Je commande à 35.000 travailleurs. Une rencontre entre nous n'est pas sans intérêt...

LOUISE, ironique.

L'intérêt !... C'est cela !... Tout s'efface devant lui !...

JEAN

Tu regrettes de ne pas me voir encroûté dans d'éternelles rancunes... Ma foi, j'en suis bien loin ! Est-ce qu'en vieillissant tu n'es pas portée à voir en comédie ce que dans ta jeunesse tu prenais au tragique ?

LOUISE

Absolument pas.

JEAN

Moi, si !... Et cela s'explique si bien !... Celui que le courant impétueux d'un fleuve emporte vers une cataracte n'entend bientôt plus que la voix, sans cesse grandissante, de l'abîme. De même ceux dont la vie est assez belle pour mériter une fin retentissante n'entendent plus, dans leurs vieux jours, que les mots sonores dont l'humanité saluera leur tombe. Pour eux, les autres bruits de la terre sont d'une

insignifiance qui les rend ridicules. Comprends-tu maintenant d'où sort mon scepticisme ?

LOUISE

Charrier, qui est, comme toi, âgé et comblé d'honneurs, doit également être sourd à ce qui ne lui parle pas de ses ambitions. Vous vous entendrez à merveille !...

JEAN

C'est possible, à condition qu'il vienne.

LOUISE

Je te rappelle que nous avons à déjeuner le curé de Miremont, qui est de passage à Paris.

JEAN

Bigre !... Les deux frères vont peut-être se rencontrer... Il y a rudement longtemps que cela ne leur était arrivé...

LOUISE

Lorsque la vieille Madeleine est morte, Charrier n'est même pas venu à l'enterrement de sa mère... On était en pleine crise ministérielle, et il guettait un portefeuille... La famille lui en a beaucoup voulu...

JEAN

Eh bien ! profitons de l'occasion pour réconcilier le ministre avec les siens... Tu diras qu'on fasse entrer ici le curé, pourvu que ce soit un quart d'heure après l'arrivée de l'autre... Oui, un quart

d'heure, c'est tout ce qu'il faut pour qu'il débite son boniment.

LOUISE

Quel boniment ?... Tu sais donc ce qui l'amène ?

JEAN

Je m'en doute... Il est candidat à l'Académie française, et je vais recevoir la visite qu'il est obligé de me faire pour demander ma voix...

LOUISE

Candidat à l'Académie !... A-t-il vraiment de chances ?...

JEAN

Mes collègues semblent bien disposés... Il est un des chefs de notre démocratie. L'Académie, qui tient à s'attacher les hommes les plus éminents du pays, n'éconduira pas celui-là... (Entre le domestique.)

LE DOMESTIQUE

M. Robert Charrier est là...

JEAN

Faites entrer...

LOUISE, s'en allant.

Je ne voudrais pas être à ta place !... (Elle sort.)

SCÈNE III

JEAN, ROBERT

JEAN, allant à Robert avec une parfaite simplicité.

Bonjour, monsieur le ministre.

ROBERT, lui serrant la main.

Monsieur le comte, j'espère que je ne vous dérange pas !...

JEAN

Du tout !... Du tout !... (Lui offrant un siège.) Enchanté !

ROBERT, s'asseyant.

Comment se porte madame Boussard ?...

JEAN, légèrement surpris.

Mais... à merveille... Ma sœur, depuis la mort de son mari, habite chez moi... Elle tient mon ménage de célibataire...

ROBERT

N'est-ce pas elle qui, tout à l'heure, m'a répondu au téléphone ?

JEAN

Elle-même.

ROBERT, souriant.

Je m'en doutais... (Un silence.) Il y a bien des années,

monsieur le comte, que nous ne nous sommes rencontrés...

JEAN

Pardon !... Je vous ai souvent aperçu à la tribune de la Chambre...

ROBERT, riant.

Si vous appelez cela une rencontre !... Toujours est-il que notre dernière vraie rencontre a eu lieu dans le presbytère de Miremont... Mais j'ai peut-être tort d'évoquer le souvenir d'une journée...

JEAN

Pas le moins du monde. Nous pouvons aborder tous les sujets.

ROBERT

C'est ce que j'ai répondu à ma femme, qui me recommandait la prudence.

JEAN

Votre femme... je l'ai beaucoup connue... Elle va bien ?...

ROBERT

Parfaitement, merci !... Elle m'a chargé pour vous de ses compliments les plus affectueux.

JEAN

Elle a vécu dans cette maison...

ROBERT

Elle ne l'a pas oublié. Tout à l'heure, sa dernière

parole a été : « Monsieur Jean va te recevoir dans la bibliothèque où je lui ai avoué mon amour. »

JEAN, *subitement sérieux.*

Ah !... Elle ne vous cache rien !...

ROBERT

Rien, absolument.

JEAN

Pas même ce que je lui ai raconté pour la guérir de sa passion ?...

ROBERT

Elle me l'a répété dès que notre mariage a été décidé.

JEAN

Étiez-vous déjà renseigné lorsque nous nous sommes réunis au presbytère ?

ROBERT

Oui, je savais que votre rébellion enfantine avait coûté la vie à un ouvrier... Il est impossible d'avoir pour un homme plus d'admiration que j'en ai eu pour vous pendant cette réunion tragique. Maître de votre secret, je voyais clair dans votre âme. Je comprenais que vous étiez notre ami, non par bonté de cœur, mais pour apaiser un remords. Votre croisade en faveur des ouvriers était un sacrifice expiatoire. Ce Repas du lion qui provoquait parmi les compagnons une explosion de rage et qui, par moments, me révoltait comme eux, me remplissait en même temps d'estime et de pitié pour vous. Quelle

invention touchante !... Il n'y avait qu'à vous entendre pour sentir que vous ne cherchiez pas à nous convaincre. La seule personne à laquelle vous parliez était votre conscience... Elle s'obstinait à vous enchaîner à nous... Vous exigiez votre indépendance. Ce combat entre elle et vous que je suivais sous chaque mot, sous chaque geste, offrait un spectacle unique. J'en étais encore tout ému lorsqu'une demi-heure plus tard je suis arrivé devant le corps de votre beau-frère... En l'apercevant, j'ai tout de suite pensé : M. Jean est libre !...

JEAN

Si vous m'admirez, je vous paie de retour. Sachant ce que vous saviez, il est très beau de ne vous en être pas fait une arme dans la lutte violente où nous étions engagés.

ROBERT, riant.

N'exagérez pas mon mérite !... J'ai cédé aux instances de ma femme pour quitter Miremont aussitôt après notre mariage et aller gagner ma vie ailleurs.

JEAN

Alors c'est votre ménage, au lieu de vous seul, que j'estime... (Un silence.) Lorsque, devant le cadavre de Georges, vous vous êtes écrié : M. Jean est libre !... avez-vous prévu que je m'adjugerais le poste du disparu ?

ROBERT

Oui, parfaitement. Après avoir entendu votre

discours, ce n'était pas difficile. Ce qu'on ne pouvait pas prévoir, c'est le peu de temps qu'il vous faudrait pour acquérir les qualités d'un grand chef. Pendant la nuit qui a succédé à la sanglante aventure, les ouvriers, entassés dans les cabarets, commentaient l'événement. Il n'y avait qu'une voix pour prédire la décadence des forges et assurer que jamais un industriel de l'envergure de M. Boussard ne serait remplacé. Ils se trompaient. Vous possédez le génie des affaires et le don du commandement à un degré que le défunt lui-même n'atteignait pas.

JEAN

A présent, permettez-moi de vous poser une question... Vous êtes ancien ouvrier et ministre du Travail. Impossible d'avoir une compétence plus étendue pour apprécier l'œuvre d'un patron de la grande espèce. De plus, vous êtes un honnête homme et une conscience droite. Je vous prends pour juge. Ma question, la voici : En embrassant d'un regard l'ensemble de ma carrière, trouvez-vous que j'aie tenu le serment de mon enfance, d'être, d'un bout à l'autre de mon existence, utile aux travailleurs ?...

ROBERT

Oui, sans la moindre hésitation.

JEAN

Vous pensez surtout à ma campagne religieuse. Annoncer aux déshérités que l'Église appuyait leurs justes réclamations fortifiait leurs âmes.

ROBERT

Je ne suis pas certain que vous ayez amélioré le moral des ouvriers : mais vous avez amené les personnes de votre monde à tenir compte du droit au bien-être de leurs salariés et vous avez exposé la question sociale à de beaux messieurs qui n'y songeaient pas...

JEAN

Serez-vous aussi affirmatif en faveur de la seconde partie de mon existence?

ROBERT, riant.

Je vois ce qui vous tourmente!... Vous craignez d'avoir été parjure en profitant de notre crime pour transiger avec vos remords. Eh bien! rassurez-vous... Je considère que votre seconde manière a été plus féconde que la première.

JEAN

Sans que je l'aie fait exprès...

ROBERT

Celui qui nous a si joliment démontré la théorie du Repas du lion n'a pas le droit de se donner pour un bienfaiteur involontaire. Vous avez, avec une pleine conscience de vos responsabilités, choisi la voie qui vous semblait conduire le plus sûrement au but. Vous ne vous trompiez pas. Votre fortune est immense et la prospérité de la région qui entoure vos forges justifie, dans une large mesure, la part du lion que vous retenez. Loyalement, je vous déclare que je la trouve trop forte, mais il faut vous

rendre cette justice que vous savez aller au-devant des revendications des travailleurs et leur donner la veille ce qu'ils exigeraient le lendemain. Vous serez, j'en suis certain, le premier parmi les grands industriels à mettre vos usines sous le régime de la participation aux bénéfices. Vos ouvriers s'y attendent. On ne peut pas dire qu'ils vous aiment, car vous êtes un maître à poigne, mais ils vous estiment et vous respectent. La grève est inconnue dans vos établissements.

JEAN, riant.

Si je meurs avant vous, je souhaite que mon successeur à l'Académie s'adresse à vous pour se documenter. J'y gagnerai un beau panégyrique...

ROBERT

Laissez-moi d'abord achever celui que je prononce... Savez-vous quand vous avez rendu aux classes laborieuses le plus signalé service ?... C'est à l'instant même où vous aviez l'air de les lâcher.

JEAN

Pendant la séance au presbytère ?

ROBERT

Justement... Votre discours m'avait laissé rêveur. A force de le méditer, j'en ai extrait des notions précieuses... Comme j'étais destiné à devenir un des chefs du parti socialiste et un des arbitres des destinées de la France, vous deveniez, en me communiquant vos idées, un des directeurs spirituels du pays.

JEAN

Je suis curieux d'apprendre laquelle de mes idées vous a séduit.

ROBERT

On vous objectait que le travailleur produit la richesse, vous avez répondu que c'est le désir... J'ai riposté que, pour multiplier un sentiment si salutaire, il fallait payer cher vos ouvriers, parce que celui qui a de l'argent plein ses poches a l'esprit ouvert à toutes les fantaisies. Le mendiant ne soupçonne même pas quels flots d'ambitions déferlent dans l'âme du riche. Cette idée n'a plus cessé de me préoccuper. J'ai rapproché le mendiant du sauvage, son frère en indigence. Le sauvage est infiniment borné dans ses désirs, parce que son voisin, nu comme lui, affamé comme lui, vivant comme lui de proies incertaines, ne possède ni terres, ni maisons, ni joyaux, ni aucun des objets qui, chez nous, éveillent les convoitises... La sauvagesse ne reste pas en extase devant les bijouteries d'une rue de la Paix, n'entre pas en pâmoison devant les oripeaux d'une sauvagesse plus opulente. Là où tous les hommes sont économiquement égaux règne une incurable misère... Cette pensée m'a guéri du collectivisme sentimental et puéril qui a été mon idéal du temps de nos anciennes querelles. Il nous ramenait par le plus court chemin à une sauvagerie peu enviable.

JEAN

S'il est vrai que je sois pour quelque chose dans votre évolution, ce sera mon plus beau titre de

gloire... Vous avez imprimé au socialisme une orientation qui le conduit hors du marais où il s'embourbait. Il admet à présent que le luxe excite l'envie, et fait foisonner les désirs qui retombent en pluie d'or sur le patron et les ouvriers. Il ne s'agit plus d'anéantir le riche, mais, au contraire, de favoriser sa multiplication. Le capital et le travail commencent à entrevoir qu'au lieu de se combattre, il est plus profitable de s'entendre pour exploiter en commun le trésor que les appétits de chacun contribuent à créer. Cet heureux état d'esprit, on vous le doit, monsieur le ministre, et l'élite du pays se prépare à vous témoigner sa reconnaissance en vous ouvrant les portes de la grande maison où vous désirez pénétrer.

ROBERT, très surpris.

Quelle maison ?... Je ne comprends pas...

JEAN

Allons donc ! Le motif de votre visite n'est pas difficile à deviner : vous venez me demander de voter pour vous à l'Académie.

ROBERT, riant.

Moi, candidat à l'Académie ! En aucune façon. Je sais que ce bruit a couru, mais rien ne le justifiait... Un rustre de mon espèce n'est pas fait pour siéger en si bonne compagnie. Je suis tout simplement venu vous implorer de la part de ma femme.

JEAN

En quoi puis-je l'obliger ?...

ROBERT

Elle s'intéresse vivement à l'œuvre des habitations pour familles nombreuses, dont elle est présidente. Vous n'ignorez pas la situation lamentable que l'égoïsme des propriétaires fait aux parents chargés de trop d'enfants. Partout on les repousse, et ces gens, qui sont l'espoir de la France, se verront bientôt condamnés à coucher sous les ponts. La logique de vos idées exige que vous soyez l'ami des ménages féconds. Le fourmillement des désirs et, par conséquent, la richesse, augmente en proportion du nombre des âmes.

JEAN

C'est certain. Les nations à grosse natalité développent une activité prodigieuse qui les rend prospères en temps de paix et, en temps de guerre, invincibles... Lorsque j'étais gamin, j'allais souvent visiter le rucher de votre frère, le garde-chasse. Pour désigner une ruche en décadence, il disait : « Celle-ci ne vaut rien... Sa population est faible... Elle ne produit même plus assez de miel pour le peu de mouches qui l'habitent. Elle va périr... » Le manque de population était un indice de misère... Il en est des sociétés humaines comme des colonies animales : plus il y a de bouches à nourrir, plus la ration de chacun devient plantureuse.

ROBERT

L'auteur d'une pareille maxime ne repoussera pas ma prière. L'œuvre en question bâtit des logements confortables qu'elle loue pour un prix mo-

déré aux parents prolifiques. Elle tiendra son assemblée générale dans un mois. Ma femme vous supplie d'y prendre la parole et d'y prononcer un de ces magnifiques discours dont vous avez le secret. Votre observation au sujet des ruches pauvres y sera d'un effet délicieux. Le désir de l'abeille voltigeant de fleur en fleur pour en tirer des rayons de miel... J'entends cela d'ici !... Consentez-vous ?...

JEAN

De tout cœur !... Ravi de m'associer à votre femme pour la grandeur de la patrie.

ROBERT

Vous êtes un homme charmant !... (Entre l'abbé.)

SCÈNE IV

JEAN, ROBERT, L'ABBÉ

JEAN, allant à l'abbé.

Bonjour, monsieur le curé !... (Lui montrant Robert.) Reconnaissez-vous ce monsieur ?

L'ABBÉ, lentement, après avoir dévisagé Robert.

Oui, je le reconnais.

ROBERT

Que diable viens-tu faire à Paris ?

L'ABBÉ

Je mène à Lourdes le pèlerinage de ma paroisse. On nous accorde une journée pour visiter Montmartre.

ROBERT

Et tu n'en profitais pas pour aller serrer la main à ton frère?...

L'ABBÉ

Je n'y aurais pas manqué si j'avais pensé lui faire plaisir...

ROBERT, allant à lui la main tendue.

Imbécile!... Tu ne vas pas me la refuser peut-être?...

L'ABBÉ, prenant sa main.

Celui qui ne se dérange pas pour recueillir le dernier soupir de sa mère n'a pas le droit de se blesser si on ne compte guère sur ses sentiments fraternels.

ROBERT, à Jean, en lui montrant l'abbé.

Ces braves gens ne parviennent pas à comprendre que des hommes tels que vous et moi ne peuvent être soumis à la règle commune. Vois-tu, l'abbé, tu n'as pas su devenir évêque ou cardinal, tu es resté curé dans ton trou, tu ne peux pas te représenter ce qui se passe dans des têtes comme les nôtres.

JEAN, à l'abbé.

Ne vous scandalisez pas... Les personnalités qui,

par le seul fait de leur existence, honorent la société, ont quelques droits d'en prendre à leur aise avec elle. Le temps qu'ils emploient à se grandir n'est pas perdu pour le bien général.

L'ABBÉ, ironique.

Comme celui qu'ils consacreraient à l'enterrement d'une mère...

ROBERT

Tu as la dent dure, pour un donneur d'eau bénite !...

L'ABBÉ

Si je t'ai peiné, pardonne-moi !... Évidemment, avec mes idées de paysan, je ne suis pas à la hauteur !... Vous avez accompli de grandes choses et vous êtes satisfaits !... C'est si naturel !...

ROBERT

Laissons cela et parlons plutôt de maman... On n'a pas jugé à propos de m'envoyer des détails sur sa fin... A-t-elle souffert ?...

L'ABBÉ

Très peu... Elle est morte de vieillesse, sans maladie bien définie... Mais, pendant les dernières semaines, elle avait des hallucinations qui la bouleversaient... Elle croyait voir les personnes qu'elle avait connues dans sa jeunesse... Elle revivait les événements qui l'avaient frappée... Papa lui apparaissait souvent, presque toujours avec l'horrible blessure du coup de fusil de braconnier... Un ma-

tin, comme j'achevais ma messe, on est venu m'appeler... Elle se plaignait d'être insultée par des gens qui assiégeaient le presbytère. J'ai couru près d'elle et l'ai trouvée folle de terreur. En m'apercevant, elle s'est écriée : « Paul, je t'en supplie, protège-moi contre cette foule... Entends-tu de quelle odieuse façon ces misérables me traitent ?... » Du doigt elle me montrait notre silencieux petit jardin où sautillaient des merles... Sachant, par expérience, qu'il ne fallait pas la contredire, j'ai doucement répondu que la police était en train de disperser les envahisseurs... Un peu rassurée, elle a repris : « Tout à l'heure, une populace déguenillée a envahi le jardin. Elle traînait un homme vêtu de haillons et cloué sur une croix... Oui, crucifié comme Jésus, mais ce n'était pas Jésus !... J'ai très bien reconnu ce vagabond qui, l'année dernière, est venu nous demander la charité et que j'ai chassé parce qu'il sentait l'eau-de-vie... Et voilà qu'ils ont planté devant cette fenêtre la croix sur laquelle se débattait ce malheureux, et ils se sont mis à hurler que ma cruauté les condamnait à périr tous, les uns après les autres, dans les tortures. Le crucifié lui-même vomissait contre moi d'abominables accusations... Tiens, l'entends-tu encore ?.. L'entends-tu ? » En disant cela, elle m'échappait pour se précipiter à la fenêtre, d'où elle contemplait de nouveau l'infernale vision. C'en était trop pour ses forces !... Au moment où elle s'affaissait, je l'ai recueillie dans mes bras et portée sur son lit. Elle n'a plus repris connaissance. Une demi-heure après, son âme comparaissait devant Dieu !

ROBERT

Chère maman qui avait si bon cœur !...

L'ABBÉ

Oui, presque pauvre, elle se privait pour faire la charité, et parce qu'un mendiant lui a vainement tendu la main, elle s'est infligé à elle-même une agonie de mauvais riche... En veillant la nuit auprès de son corps, j'ai longuement prié pour toi, Robert... Tu es de ceux qui prétendent que la charité est une insulte à la misère et que le malheureux, au lieu d'implorer, doit exiger... Il me semble que tu es en contradiction avec une loi divine. Chez les païens eux-mêmes, les suppliants étaient considérés comme les protégés et les représentants des dieux... J'ai demandé à Celui qui a dit : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous », de t'éclairer...

ROBERT

Pourquoi m'éclairer, moi, plutôt que toi qui, en exagérant la charité aux dépens de la justice, mets la terreur dans les consciences pures ?... Remarque-le, je n'attaque pas... Je me défends... Je suis prêt à reconnaître qu'en un certain sens tu sauves des âmes, mais laisse-moi croire qu'à ma façon j'en sauve également... Là-dessus, au revoir !... Après un récit comme le tien, on a besoin de solitude. (Il lui serre la main.) Monsieur le comte, merci de votre accueil... Mes respects à madame Boussard.

JEAN

Mes meilleurs souvenirs à votre femme et qu'elle

compte sur ma promesse... (Robert sort. Jean, qui l'a reconduit jusqu'à la porte, revenant à l'abbé :) Ce mendiant accusateur se dresse devant moi !... Il m'invective du haut de cette croix à l'ombre de laquelle j'exposais autrefois la question sociale... Je suis certain, pourtant, d'avoir marché vers le progrès... Qu'en pensez-vous ?...

L'ABBÉ

Que suis-je pour décider où est le progrès ?... Dieu nous jugera !...

LE DOMESTIQUE, entrant.

Madame attend ces messieurs pour déjeuner.

RIDEAU



HISTORIQUE

DE

« LA FILLE SAUVAGE »



HISTORIQUE

DE

« LA FILLE SAUVAGE »

I

SA NAISSANCE

Elle a été conçue par un bel après-midi de septembre 1900, à l'ombre d'une forêt située au nord-est de la ville de Metz, la forêt de Vigy. J'avais attaqué à plusieurs reprises une troupe de sangliers retranchés dans un impénétrable fourré, et mes roquets, assommés par la chaleur, ne se souciaient plus d'aborder l'ennemi. Aplatis dans la boue rafraîchissante des mares, ils restaient sourds à mes exhortations... Expédition ratée!... Avant de regagner mon logis de Gondreville, en grimpant une côte rôtie par le soleil, je me repose un instant auprès d'une fontaine qui coule entre deux gros hêtres et fuit à travers une clairière qu'encerclent

des halliers, repaires de bêtes noires. Autour de moi sont étendus trois ou quatre gardes, et, parmi eux, Roussel, vieux célibataire lunatique, mort fou quelques années après. Il ne vit que pour la chasse. Mais sa passion pour elle est malheureuse, car il est d'une maladresse rare, aggravée d'une guigne infernale. Pour le molester, les animaux les moins redoutables deviennent féroces : les chevreuils le poursuivent, les renards, les blaireaux, les martres le mordent, les chats le griffent et, dans ses rencontres avec les sangliers, il est plus souvent culbuté que culbutant. Au moral il n'est guère mieux partagé, car il est atteint d'une manie raisonnante qui lui rend indigeste l'absorption des idées vers lesquelles une autre passion malheureuse l'attire. Grâce à ce mélange de stupidité et de fantaisie, sa conversation abonde en traits originaux. Lui arrive-t-il de manquer un sanglier de taille médiocre, il se console en disant : « Laissez-le courir, l'argent lui pousse sur le dos ! » Cela signifie que dans un an il pèsera le double, et que le marchand de gibier le paiera en conséquence. Au retour d'un voyage qu'il a fait à Paris, je lui demande ce qui l'a le plus émerveillé : « Une femme !... jamais je n'avais rencontré une aussi belle femme ! » « Dans quel endroit de Paris l'avez-vous aperçue ? » « Je l'ai vue à son travail ! » J'ai eu beau renouveler ma question sous les formes les plus insidieuses, il a invariablement répondu : « A son travail ! » Quel était ce travail ? Je crains de l'avoir deviné. Je demande encore : « Après cette femme, quelle est la chose de Paris qui vous a le plus frappé ? »

Réponse : « Les ponts ! Oh ! que de ponts ! que de ponts ! » J'ai placé cette réplique dans la bouche de Totilo que j'ai d'ailleurs formé à l'image de Roussel. Vous connaissez à présent mon vieux garde dont l'imagination mal équilibrée admet sans contrôle les visions les plus saugrenues. Je me fais parfois un malin plaisir d'évoquer en sa présence des images falotes pour observer l'œillade clignotante et furtive de singe interloqué qu'il m'adresse à la dérobée. Et justement, voilà que, dans le désœuvrement de notre journée perdue, je lui envoie une sotte plaisanterie. Lui montrant les buissons ténébreux qui nous entourent, je m'écrie : — « Quel dommage, Roussel, que nous ne soyons pas venus au monde deux mille ans plus tôt !... Il y avait alors dans ce bois des filles sauvages... Quelle consolation ce serait en ce moment, pour moi, d'en voir sortir une de ce fourré, de sauter sur elle, de... » Ce que Roussel a pensé de ce souhait ridicule, je ne l'ai jamais su, car, en même temps que je parlais, une voix intérieure s'exclamait : — « Oh ! le beau sujet de pièce ! Ta fille sauvage, fais-la prisonnière, entreprends son éducation, conduis-la jusqu'à l'état de civilisation relative qui est le tien, elle sera un symbole vivant de l'humanité ! » Et plantant là mes compagnons, je m'en vais, combinant la capture d'une sauvagesse dans un piège à ours par un Menelik quelconque, le don de cette brute fait à un explorateur français, son transfert en Europe, si bien qu'au bout d'une heure, je rentrais à la maison, portant dans ma tête le plan du premier acte tel qu'il existe encore.

Mais l'aventure ainsi présentée appelait immédiatement une foule de réflexions. Pascal a écrit ceci : « Toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme, qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. »

Ce « même homme », chacun de nous l'est plus ou moins. Dans mon existence se trouve condensée non seulement celle de mon espèce et mais encore celle des espèces qui, pendant des milliers d'années, ont préparé la mienne, s'il est vrai, comme l'affirment les transformistes, que le corps du nouveau-né a présenté pendant le cours de sa vie fœtale les principales formes que nos ancêtres animaux ont successivement revêtues avant d'aboutir à celle d'Adam. Il est, en tout cas, certain que, du jour de sa naissance à celui de sa mort, le vieillard a parcouru les grandes étapes de l'humanité.

Oui, mais tous les vieillards ne l'ont pas fait avec la même amplitude, et mon intuition ne m'a pas trompé lorsque j'ai été instantanément séduit par l'idée de faire tenir en ma sauvagesse plus d'expérience humaine qu'en toute autre personne. Nous n'avons donc pas tous la même valeur représentative par rapport à notre espèce ? Non, certes ! Il est évident que le rustre illettré n'accompagne pas jusqu'au bout notre civilisation si fière de son savoir ; par contre, l'enfant issu de parents cultivés rejoint son milieu par un raccourci qui lui épargne les rocailleux sentiers de la sauvagerie. Partir de très bas et s'élever très haut, passer du troupeau à l'élite, ce sera donc représenter un maximum d'évolution.

« La suite des hommes qui subsiste toujours » est bien loin d'apprendre avec l'application constante que la phrase de Pascal implique. Il y a des moments où l'humanité, précisément lorsqu'elle vient de passer par une de ses phases les plus brillantes, semble s'effondrer et disparaître, puis lentement elle se relève, à la fois plus intelligente et moins avancée. Si, en adoptant l'idée de Pascal, elle doit être considérée comme un même homme, il faut que cet homme soit parfois très gravement malade, descende jusqu'au seuil de la mort, surmonte péniblement la crise, et alors, semblable à ces convalescents qui ont perdu l'usage de la parole, retourne à l'école des petits enfants, avant de reprendre son ascension vers le progrès. Quelle est la cause de ce mal mystérieux ? Est-il inévitable ?... Que de troublantes questions !... D'habitude, lorsqu'un sujet me tente, je ne vois d'abord qu'une situation théâtrale et c'est en l'exploitant que je parviens plus tard aux conséquences intellectuelles. Pour la première fois un drame se présentait à moi comme un sphinx poseur d'énigmes. Je fus, ce soir-là, très occupé à les résoudre, quitte à n'y plus penser le lendemain.

J'avais bâti en un clin d'œil le plan d'un premier acte et n'ai même pas eu la curiosité de m'occuper des actes suivants. L'automne, l'hiver ont passé, et la pièce entrevue était reléguée dans les oubliettes. Peut-être n'en serait-elle jamais sortie sans un incident qui, vers le mois de mai, appela de nouveau mon attention sur elle. Je gravissais une colline avec une toute petite fille appelée Marthe, laquelle

est aujourd'hui une grande Marthe, très calée en littérature. En 1901 une taupinière représentait le Mont Blanc pour elle, et je désespérais de la conduire au sommet de celle que nous escaladions, lorsque, tout à coup, un coucou s'avisa de chanter sur la hauteur. Aussitôt la figure qui pleurnichait se mit à sourire : — « Il est là-haut, le petit coucou !... Allons voir le petit coucou !... Oh ! que ce sera joli !... » Et la gamine abandonnant ma main, court dans la direction du mystérieux appel. Moi, aussitôt, de penser qu'elle est une fidèle image de l'humanité échappant à l'esclavage de la matière pour se confier à de mystiques promesses, et voilà que le symbole de la fille sauvage vient brusquement s'associer à celui que m'offre la fillette. Comme ils se complètent mutuellement ! J'en suis tout émerveillé. Les tisonneurs savent qu'il faut deux bûches pour allumer un feu. Mes deux symboles ont le même pouvoir que les bûches. Entre eux je deviens tout feu tout flamme. En un instant ma résolution est prise. Une pièce nouvelle va naître et j'ai hâte de me mettre au travail. Lorsque nous sommes rentrés de cette promenade, Marthe était convaincue que le coucou s'était moqué de nous, et moi qu'il m'avait fait un cadeau magnifique. De nous deux, qui avait raison ?...

Sans perdre un instant, j'entreprenais de me documenter sur les sauvages. Ma passion pour la chasse, qui m'entraînait souvent dans des pays perdus, par exemple des sierras espagnoles peu visitées, m'avait familiarisé avec l'existence de populations très arriérées. Je passais en revue mes

souvenirs. Je dévorais de très anciens récits de voyages. Rapports de missionnaires, Annales de la Propagation de la foi, tout me renseignait. Deux ouvrages allemands, spécialement consacrés à la psychologie des sauvages, m'ont été d'un grand secours. Je regrette que ma mémoire ne me permette pas de les désigner d'une façon plus précise. Ma bibliothèque, restée en Alsace-Lorraine, n'est pas, au moment où j'écris ces lignes, à ma disposition.

J'ai écrit *la Fille sauvage* au château des Marmousets, charmante habitation, isolée dans la campagne, à la lisière du Bois Notre-Dame, près du village de La Queue-en-Brie. La pièce, commencée le 11 juin 1901, a été terminée le 26 juillet suivant, à raison d'un acte par semaine. J'avais, suivant ma coutume, travaillé avec acharnement, sans trêve ni repos. La scène qui termine l'ancien troisième acte, devenu le second, m'a été suggérée d'une manière étrange. Une nuit j'ai rêvé que, debout devant un cercueil, j'adressais au cadavre qui s'y trouvait enfermé cette question dont mon état de sommeil excuse la naïveté : — « Reste-t-il de toi quelque chose de vivant ?... » Aussitôt, de l'intérieur du cercueil, trois coups, frappés sur la paroi, me répondaient. A mon réveil je me suis rappelé ce rêve qui m'a fourni, grâce à un enchaînement de déductions très compliquées, les trois coups frappés sur la porte par sœur Monique. Je ne connais pas d'autre exemple où l'inspiration me soit venue d'un songe.

Mon manuscrit à peine terminé, Antoine était

invité à en entendre la lecture. Elle eut lieu aux Marmousets et me valut des compliments d'Antoine, qui était toujours pour mes essais un auditeur plein d'indulgence. Il fut convenu que la pièce serait jouée au Théâtre Antoine, dans le courant de l'hiver, et que le rôle de Marie serait offert à Suzanne Després. Seule, elle avait un talent d'assez vaste envergure pour évoluer avec aisance de la plus noire sauvagerie à l'extrême civilisation. Quelques jours après, je recevais la visite de ma future interprète, et, en guise de bienvenue, je lui lisais *la Fille sauvage*. Grand enthousiasme. L'œuvre, le rôle, tout la charmait. Une pièce symbolique lue en petit comité par l'auteur qui ne peut s'empêcher de dévoiler à ses amis les mystères de sa pensée, est un dangereux mirage. Les intentions les moins indiquées de l'écrivain lui sont comptées comme éclairs de génie. Ses savants commentaires coupent court à toute hésitation. L'œuvre apparaît dans une auréole de clarté ! Vienne le grand public, et un brouillard épais recouvrira les splendeurs de la prestigieuse audition.

Au cours des répétitions, pendant que s'établissait la mise en scène du premier acte, une jeune femme, modèle de profession, tenait le rôle de Marie. La sauvagesse, au sortir de la fosse dans laquelle on la prend, est nue et ne prononce pas une parole. Il s'agit de la faire apparaître d'une façon décente malgré l'indigence du costume. Voici comment s'y prenait Antoine : à peine extraite du piège et jetée sur le sol aux pieds du roi, la captive était entourée par les assistants, curieux de l'examiner et formant

un groupe compact qui la masquait à peu près complètement. Le spectacle était d'une chasteté absolue, en même temps que d'une vraisemblance parfaite. Antoine avait résolu le problème avec son habileté coutumière. Assise dans la salle, à côté de nous, Desprès observait les attitudes du modèle et notait les modifications que son tempérament d'artiste lui suggérait. Antoine la laissait libre d'abandonner cette partie du rôle à la figurante qui servait à l'établir, mais elle repoussa énergiquement cette offre, disant, avec raison, que le devoir d'une interprète est de s'incarner sans réserve dans le personnage qu'on lui donne à représenter. Elle avait d'ailleurs d'excellents motifs pour ne pas redouter les modes les plus indiscrètes, ses aptitudes physiques étant à la hauteur de ses dons intellectuels, ce qui n'est pas faire un mince compliment à l'ensemble de sa personne.

Vers la fin des répétitions, Antoine déclara qu'il importait de donner au roi Abéliao une suite digne de lui, composée de vrais sauvages et non de types chétifs racolés sur les boulevards extérieurs. Que faire pour découvrir à Paris de vrais sauvages ?... — Courir au Jardin d'Acclimatation et s'informer si par hasard... — Vous n'y êtes pas ! Voici ce qu'imagina Antoine : il engagea tous les lutteurs que les music-halls purent fournir. — Au moins, disait-il, nous montrerons des gaillards à biceps et à mollets. En les apercevant, on se croira transporté au sein des forêts vierges... Affirmation plus spécieuse que juste, car le sauvage, mal nourri, peu travailleur et façonné par la chasse qui l'oblige à d'inter-

minables randonnées exécutées d'un pas rapide, est bâti en cheval de course plutôt qu'en limonier massif. Il est étroit d'épaules et d'apparence grêle. Pendant qu'il recrutait son bataillon de lutteurs, Antoine eut une autre idée. Le second acte se passait dans le palais d'Abéliao et se terminait par un incident fâcheux. Les femmes du harem surprenaient Marie en conversation criminelle avec l'orang-outang apprivoisé du roi. Comme ces femmes avaient pour l'étrangère une aversion et un dégoût profonds, elles annonçaient leur découverte par un infernal charivari. La nouvelle idée d'Antoine était celle-ci : — Des moukères, enfermées dans un harem du centre africain, doivent pousser des hurlements que des gosiers parisiens ne sauraient égaler. Il nous faut des sahariennes capables de remplir de leurs cris perçants l'infini du désert !... Alors, il profita de ce qu'il explorait les music-halls pour en ramener tout un lot de danseuses du ventre, lesquelles, malgré le préjugé qui les veut nées à Montmartre, avaient vu le jour en Kabylie. Ce fut un beau vacarme !... En toute bonne foi, je crois que des Françaises peuvent gueuler aussi fort ; plus fort, je les en défie. Cette collaboration me valut, pendant plusieurs années, de ne pas entrer dans un bastringue sans recevoir d'amicaux petits bonjours de personnes au teint bronzé, aux épais sourcils, au nombril glorieusement dévoilé. De leur côté, les lutteurs tinrent à cultiver ma connaissance, comme en témoigne la lettre que voici, reçue peu de temps après la première de *la Fille sauvage :*

Paris, 19 mars 1902.

« Monsieur, nous apprenons à l'instant que le petit personnel du Théâtre Antoine a reçu de votre générosité une gratification pour la part de collaboration prise dans *la Fille sauvage*.

« Confiants dans ce précédent et nous excusant de la liberté que nous prenons, nous venons, Monsieur, rappeler à votre bon souvenir les sauvages, modestes cent kilos, qui ont fait escorte d'honneur au roi Abéliao dans votre pièce. Humbles collaborateurs, il est vrai, mais tout aussi reconnaissants, ils vous prient d'agréer leurs respectueuses salutations. »

Suivaient dix ou douze signatures.

Ces mastodontes désireux d'être traités en *petit* personnel, n'est-ce pas comique ?

Avant de raconter l'accueil fait à ma pièce, il est utile que j'en donne ici l'analyse.

Nous sommes dans une Afrique chimérique, au pays des Amaras, sur lequel règne le roi Abéliao, une sorte de Ménélik païen, grand guerrier et politique habile. La scène représente une clairière de forêt tropicale, au milieu de montagnes qui se perdent dans les nues. Arrive le prince Kigérik, accompagné de son précepteur Totilo, courtisan rusé, instruit et au courant des choses d'Europe où il a séjourné. Le prince vient à la rencontre du roi, son père, qui, au retour d'une expédition victorieuse contre un roi voisin, rentre dans ses États.

Précisément Abéliao apparaît dans toute sa gloire, entouré de guerriers, et ramenant un riche butin. Son fils en a sa part. On lui accorde plusieurs princesses prisonnières et le vieux Totilo reçoit « pour se réchauffer à la tiédeur d'une jeune peau » la fille du grand prêtre. La distribution des femmes terminée, on amène un Français, Paul Moncel, qui vivait à la cour du roi vaincu. Sa physionomie plaît au roi, qui lui pose quelques questions, l'invite à s'asseoir à ses côtés, puis la scène se poursuit comme naguère lorsqu'elle m'est apparue au bois de Vigy :

LE ROI [1]

Qu'il fait bon !... Il y a quelque chose de voluptueux dans l'air !... Quel dommage que l'immense troupeau des captives soit, depuis ce matin, aux portes de la ville ! C'était le cas d'en faire venir quelques-unes. Comme il serait charmant de les voir sortir du bois, nues et potelées, à petits pas timides, étouffés par l'épais gazon et s'arrêter, oh, pas longtemps ! pour être désirées et choisies !

TOTILO

Autrefois, mais cela remonte à trois générations au moins, on prétend qu'il y avait par ici des tribus sauvages. Bien sûr que pour venir à la source, leurs filles sortaient souvent du bois, nues, souples et fermes, belles de la splendeur des fauves. Si Votre Majeste avait régné dans ce temps-là, son rève de volupté courrait la chance d'être réalisé.

Un officier intervient alors pour déclarer qu'il

1. Ce passage modifié est devenu un calque encore plus fidèle de la scène du bois de Vigy.

existe encore des sauvages réfugiés sur les pics à peu près inaccessibles qu'il indique au roi, lequel se lève et le rejoint pour mieux voir. Au même instant un bûcheron sort de la forêt et lui crie de prendre garde. Il est sur le point de tomber dans une fosse creusée pour prendre des ours. O surprise ! Au fond de ce piège, au lieu d'ours, on aperçoit une sauvagesse. Avec peine, on la maîtrise, on s'en empare, elle est garrottée comme une bête féroce et emmenée dans le palais du roi pour devenir une des attractions du sérail.

Le second acte se passe dans le palais du roi. Les captives, devenues les épouses du jeune prince et rapidement familiarisées avec leur nouvel état, se plaignent amèrement à Kigérik du voisinage de la brute internée parmi elles. Ce n'est pas seulement l'immonde saleté de cette créature qui les révolte, mais aussi son indomptable lascivité :

> Quand elle a bien mangé et dormi, elle ne songe plus qu'à ses mâles qu'elle a laissés là-haut. Elle appelle avec des cris rauques leurs brutales caresses, jusqu'à ce que dans ses prunelles de panthère inassouvie passent des lueurs de férocité qui épouvantent.

Une des femmes va jusqu'à accuser la sauvagesse d'être, en ce moment même, enfermée dans le kiosque, au bout du jardin, avec un homme. Kigérik, qui a foi dans la discipline du sérail, n'en croit rien, mais enflammé par la description des ardeurs de la prisonnière, il ordonne de lui faire prendre un bain parfumé et de la lui amener. Survient le Roi, qui, après quelques mots échangés

avec son fils, fait introduire Paul. On entend alors un entretien pendant lequel Paul s'efforce d'expliquer aux deux princes barbares les problèmes qui se posent aux civilisés. Il est interrompu par un charivari monstre qui part du kiosque où était signalée la présence suspecte de la Fille sauvage. Plus de doute ! Elle vient d'être surprise avec un homme !... Kigérik saute sur son fusil et court vers le lieu du scandale, résolu à punir de mort le profanateur du sérail. On entend une détonation. Il a tué l'orang-outang apprivoisé du roi ! A présent il ne reste plus qu'à soumettre aux pires tortures sa complice, mais Paul intercède en sa faveur et obtient sa grâce, à condition qu'elle partira avec lui pour la France. De cet acte, qui n'existe plus, quelques détails sont à retenir. Écoutez en quels termes, dès la première scène, une des femmes de Kigérik dépeint la sauvagesse à son seigneur et maître :

Kigérik rêve, enfoncé dans des coussins. Sitambili vient le trouver.

KIGÉRIK, choqué d'être réveillé avec un pareil sans-gêne.

Hé, qu'est-ce qu'il y a, Sitambili ?... Je ne t'ai pas fait appeler...

SITAMBILI

Kigérik, je viens au nom de toutes tes femmes pour obtenir un renseignement.

KIGÉRIK

Parle.

SITAMBILI

Quel emploi destines-tu à cette créature qui n'a même

pas de nom, qui a été prise dans une trappe à ours, et dont tu nous imposes l'odieux contact ?

KIGÉRIK, riant.

Ah ! Ah !... la drôle de question !... Eh bien, la Reine des bois, comme l'appelle mon père, vivra chez moi au même titre que les gazelles lâchées dans le jardin, que les lions apprivoisés, et l'orang-outang du roi.

SITAMBILI

Les lions et l'orang-outang ont leurs cages, les gazelles, la pelouse du jardin ; pourquoi la mettre avec nous, cette guenon maudite ?

KIGÉRIK

Avec qui la mettre ?

SITAMBILI

Avec les porcs, et encore souillerait-elle leur étable.

KIGÉRIK, riant.

Il est certain que, lorsqu'on l'a prise, elle ne m'a pas semblé d'une propreté très raffinée. Mais j'ai donné les ordres les plus précis. Est-ce que vos esclaves ne la savonnent pas exactement, tous les matins, des pieds à la tête ?

SITAMBILI

Si, les pauvres !... Elles ont la peau meurtrie d'égratignures, de coups de talons et de morsures... Il faut s'emparer d'elle par surprise, se mettre à quatre pour la tenir et tout supporter sans le lui rendre, puisque tu as défendu de la brutaliser.

KIGÉRIK

Que des peaux d'esclaves soient plus ou moins marbrées, qu'est-ce que cela fait ?... Puisqu'on la savonne, elle est propre.

SITAMBILI

Ah tu crois cela !... Son voisinage est révoltant !... Elle fait ses ordures où elle se trouve, comme l'animal le plus dégradé...

KIGÉRIK, excusant.

Il y a quatre jours qu'on l'a tirée de la fosse aux ours. Elle n'est pas plus bête qu'un chien, et un chien se dresse à être prôpre dans les appartements.

SITAMBILI

Mais elle est dégoûtante en tout !... Chaque fois qu'elle va au jardin, elle revient avec d'étranges colliers qui se tordent, claquent, bavent, grésillent autour de son cou. Ce sont des chapelets de cris-cris, de blattes, de chenilles, de limaces, enfilés dans des crins de chevaux, avec une arête de poisson en guise d'aiguille. Alors elle s'accroupit dans un coin pour croquer un à un les grains vivants de sa parure et nous avons le plaisir d'entendre craquer sous sa dent les élytres des insectes et les coquilles des escargots.

KIGÉRIK, riant.

Oh la sale !...

SITAMBILI

Et les petits oiseaux !... Et les souris, les serpents, les scorpions !... Il faut la voir, dans les bosquets du jardin, fureter après ces impures vermines. Hier, nous l'avons aperçue courant à perdre haleine, les yeux fixés sur le ciel. Nous ne savions à qui elle en avait. Elle suivait simplement un nuage de sauterelles qui est allé s'abattre au bout de la prairie... Ah ! quel festin !... Et, lorsqu'elle est rentrée, sous son menton, quelle collerette de sauterelles qui lui envoyaient les ruades de leurs longues pattes jusque sur les joues ! ..

KIGÉRIK

On ne la nourrit donc pas ?

SITAMBILI

Elle dévore des quantités effroyables de nourriture... C'est la seule chose qu'elle semble apprécier... La seule !... Non, je me trompe... etc...

. . . .

Plus loin venait un entretien entre Paul et le roi. Ce dernier n'avait pas encore interrogé l'explorateur et le faisait comparaître devant lui. Voici le début de leur conversation.

LE ROI

Salut, Paul... Tu peux t'asseoir là... (Il indique de la tête une pile de coussins placée sur une natte en face de lui. Totilo reste debout entre Paul et le groupe formé par le roi et son fils.) Je sais que le temps ne t'a pas semblé long, Totilo m'a raconté qu'il t'a fait les honneurs de la ville.

PAUL

Au contraire, le temps m'a semblé long.

LE ROI

Oh mais, je suis désolé !... J'espère, au moins, qu'on ne t'a laissé manquer de rien ?... Je t'ai envoyé des mets de ma table.

PAUL

C'est après Votre Majesté que je soupirais.

LE ROI, croyant à une flatterie délicate, sourit gracieusement.

Voyons, tu as assisté à mon triomphe... Avant hier, pendant que je passais la grande revue des troupes, je t'ai aperçu caracolant au milieu de mon état-major. Hier, au

temple, tu assistais, à deux pas de moi, à la cérémonie d'actions de grâces... Tu n'as été qu'un jour sans me voir.

PAUL

Et quatre sans vous parler!... J'ai pourtant une question très pressante à vous poser.

LE ROI

Laquelle?

PAUL

Suis-je prisonnier, oui ou non?

LE ROI

Non, certes!

PAUL

Je prétends que si... Lorsqu'on retient quelqu'un pendant quatre jours sans vérifier s'il lui convient d'attendre, il est prisonnier.

LE ROI

Quatre jours, la belle affaire!

PAUL

Une seconde, ce serait encore trop!... L'offense est dans le fait que ma volonté subit une entrave et non dans la durée de l'oppression.

LE ROI

Paul, je trouve un peu puéril le ton de fierté avec lequel tu revendiques ta liberté. La révolte contre toute contrainte appartient à l'animal autant qu'à l'homme. Mon orang-outang proteste à sa façon, avec non moins de véhémence que toi, lorsqu'on l'enferme trop longtemps de suite.

. . . .

Tu ne grandis pas beaucoup à mes yeux, en poussant l'horreur de l'oppression aussi loin que mon singe.

PAUL, souriant.

Votre Majesté ne voit pas qu'entre son singe, et, j'ajouterai, entre la majorité de ses autres sujets et moi, c'est précisément la fierté que j'éprouve à être indépendant qui creuse l'abîme. Je doute que le singe témoigne la même mauvaise humeur pour une minute volée à son libre arbitre, que pour un mois.

TOTILO

L'Europe entière tient dans cette pensée... Et pourtant on gouverne ces peuples-là !

LE ROI

Si cela s'appelle gouverner !... Enfin, Paul, je te déclare qu'à partir de cet instant tu es absolument libre. Quels sont tes projets ?

PAUL

Prendre au plus tôt le chemin de la France.

. . . .

LE ROI

Dès demain, je mettrai à ta disposition les moyens de voyager... Allons, sommes-nous amis, maintenant ?

PAUL, souriant.

Comment ne pas accepter la paix quand on vous a vu faire la guerre ?

LE ROI

Eh bien, prouve-moi ton amitié par une entière franchise... Au ton que tu as pris pour m'annoncer que tu étais un homme instruit, j'ai conclu que tu devais jouer un rôle important parmi tes compatriotes... Sous quelle forme mets-tu ton savoir au service de l'État ?

PAUL

Je ne dépends pas de l'État, j'écris des livres. Sire, vous souriez avec un peu trop de mépris. On écrit chez nous autre chose que les balivernes dont Totilo a dû vous régaler à son retour d'Europe. Les auteurs choisissent un sujet de grand intérêt, passent des mois, des années à en prendre une connaissance approfondie et c'est alors seulement qu'ils se décident à écrire pour mettre leurs méditations au service de tout le monde. Voilà ma vie.

LE ROI

A la bonne heure!... Ainsi tu parcours le monde pour satisfaire ta curiosité sur un sujet donné. Qu'est-ce qui te préoccupe ?

PAUL

Les hommes.

LE ROI

Un marchand d'esclaves en dirait autant. Sois plus précis.

. . . .

En 1901, encore sous l'impression du succès que venait de remporter *le Repas du lion*, je ne rêvais que pièces sociales. Écoutez Paul aux prises avec la tâche ingrate de mettre un roi barbare au courant de la question sociale :

LE ROI, riant.

Je suis un barbare!... On apprend tous les jours!... Mais, voyons, Paul, les renseignements si complets que tu as recueillis sur les sauvages, à quoi serviront-ils ?

PAUL

Quand ce ne serait qu'à rendre moins obscur le problème

le plus grave de notre époque, car la moindre erreur dans la façon de poser, peut entraîner la fin de notre civilisation. Votre Majesté n'a sans doute pas entendu parler des anarchistes? (Le roi hoche la tête en signe de dénégation.) Les anarchistes sont des gens pleins de bonnes intentions qui ont fait une découverte, c'est que tout marche odieusement mal dans les sociétés humaines. La propriété, pour eux, c'est la spoliation du plus faible par le plus fort. La famille, sous des airs innocents, cache les pires malpropretés. L'armée tient école de débauches. Le clergé vit d'hypocrisie et de mensonge. La magistrature, indulgente au riche, pressure impitoyablement la douleur du pauvre. Pas de milieu : voleurs ou volés, bourreaux ou victimes! Le remède?... Ah, mes gaillards ne sont pas en peine! Quand tout est pourri, on ne réforme pas, on supprime : plus de propriété! plus de mariage! plus de religion, de police, de justice ni d'armée!... Peut-être les choses iront-elles mieux, lorsqu'elles marcheront au gré des caprices.

TOTILO

Quand j'étais petit, et que je me plaignais d'avoir la migraine, mon père offrait de me couper la tête. Vos anarchistes sont des guérisseurs de même force. Ils ignorent donc qu'il y a des malfaiteurs-nés, faisant le mal par plaisir et qu'on ne tient en respect qu'avec le pal et le gibet? Ceux-là vont s'en donner dans la nation sans lois, ni justice, ni police, ni armée! Des rêveries de ce calibre seraient tout au plus réalisables dans un monde où n'existeraient que d'honnêtes gens.

PAUL

Il n'y a que d'honnêtes gens au monde, répondent les anarchistes... L'homme est naturellement bon : c'est l'axiome en qui la société future a mis son espoir.

LE ROI

A présent, tout s'explique... Embusqué sous les huttes et les tentes, tu tâches d'observer si les pauvres hères qui vivent au sein de la nature sont bons. Je m'étonne qu'il t'ait fallu six ans pour constater qu'ils sont voleurs, menteurs, lubriques et repoussants.

PAUL

Mais cela, tout le monde le sait... Les anarchistes ne le nient pas. Ils disent : le sauvage n'est pas l'homme primitif. Ce sont précisément d'anciennes civilisations qui l'ont acheminé vers l'état lamentable où nous le voyons... C'est un dégénéré.

LE ROI

Singulière chose!... Notre religion soutient une doctrine tout à fait pareille. Vos anarchistes sont dans le vrai sur ce point. Se tromperaient-ils, d'ailleurs, comment les réfuter ? Tu auras beau chercher par monts et par vaux, tu ne rencontreras pas l'homme primitif.

PAUL, souriant.

Votre Majesté en est-elle bien sûre ?

LE ROI

On l'a rencontré ?

PAUL

Je pense que oui.

LE ROI

Vraiment rencontré ?... Sur cette terre ?

PAUL

Non pas dessus : dessous.

LE ROI

Comme ces coquillages qu'on met au jour dès qu'on retourne le sol ?

PAUL

Justement. Avec les fossiles dont parle Votre Majesté on a découvert les restes de l'homme qui vivait il y a environ cinquante millions d'années. Eh bien, cet homme des premiers temps menait exactement la vie des sauvages actuels, se nourrissait du produit de sa chasse et tuait son gibier avec des flèches à pointes de pierre, encore plus grossièrement arrangées que ce javelot perdu par la Reine des bois au fond de la fosse où on l'a prise.

TOTILO

Bien ! Mais qu'est-ce qui prouve que ce sauvage fossile soit l'homme primitif ?

PAUL

S'il ne l'est pas, il lui est en tout cas supérieur. Avant l'homme qui travaillait la pierre n'a pu exister qu'un homme infiniment peu distinct de la brute, car, pas plus que l'aurochs auprès duquel il vivait, il n'a laissé trace de son industrie. Aussi je tiens le sauvage pour un homme primitif, plutôt amélioré, et je fréquente les huttes, non pas pour voir si une problématique bonté s'y cache — à mes yeux, la question est résolue — mais pour analyser avec un soin extrême ce qui détermine le progrès.

Voici enfin l'épisode final du second acte, celui qui montrait Marie dérangée dans ses amours avec le singe et motivait la bruyante intervention des almées du Moulin-Rouge :

. . . .

On entend du côté du jardin un cri perçant, suivi de rumeurs et d'appels de femmes.

LE ROI

Hein !... Quoi ?... Est-ce qu'on égorge quelqu'un ?

TOTILO

Déjà les femmes qui se battent !... (A Kigérik.) Prince, vous achevez à peine de cueillir les fleurs, gare aux épines !... (Le bruit redouble. Ce sont, à présent, de longs ululements de femmes qui semblent narguer quelqu'un.)

KIGÉRIK, se levant et allant au fond regarder dans le jardin.

Ah ça, qu'est-ce qu'elles ont ?

LE ROI, curieux.

Eh bien ?

KIGÉRIK

Vos femmes, les miennes et toutes les esclaves font cercle autour du kiosque. La fille sauvage est debout sur la porte, l'air stupide et se laisse invectiver... (Tressaillant.) Mais il y a quelqu'un derrière elle !... Moïkasémi avait bien deviné !... Mon père, vous vous figuriez que vos femmes étaient en sûreté... Venez voir à quoi servent les patrouilles qui circulent le long des murs et des remparts, les fossés, les grilles, les herses garnies de piquants... Venez voir !...

LE ROI, le rejoignant, les traits contractés par la fureur.

Cours avec ton fusil... Les femmes pourraient le laisser échapper... (Kigérik d'un bond est au râtelier d'armes, y prend un fusil et se précipite au dehors. Le roi lui crie au passage :) Blesse-le seulement !... Réserve-le pour la torture !... (Le roi reste posté à l'entrée du jardin suivant des yeux Kigérik devenu invisible pour le spectateur. Quelques secondes se passent, et le roi se met à rire de bon cœur.) Ah, délicieux !... (Un coup de feu retentit et le roi cessant de rire, ajoute d'un ton mi-triste, mi-railleur :) Le fou !... Il a tué mon singe !...

TOTILO, moqueur, à Paul.

Elle est, non pas une corruption, mais un germe ! (Paul sourit sans répondre.)

LE ROI, criant à Kigérik.

Non !... Pas elle !... Tu as le temps !... Je l'ai à peine vue !... (Nouveau concert d'imprécations et de huées, au milieu desquelles se distinguent des cris de rage qui tout à coup cessent.)

PAUL

Elle se tait... Est-ce qu'on l'a étranglée ?

LE ROI, souriant.

Il n'y avait pas moyen de l'approcher... Très adroitement les femmes lui ont jeté sur la tête un drap immense et l'ont roulée dedans. Maintenant, on l'emporte comme un paquet de linge sale.

KIGÉRIK, revenant.

J'ai dit aux esclaves de l'enfermer dans la cage de votre orang-outang, vous pourrez l'y contempler à l'aise. Quand vous l'aurez assez vue, on l'attachera sur la grande termitière qui est en dehors de la clôture du jardin. Nous ferons élever une estrade sur le mur, de manière que nos femmes aient le spectacle de ses grimaces pendant que les fourmis la grignoteront jusqu'à la moelle. Ce sera d'un bon exemple.

PAUL

Pauvre créature !... Vous la teniez séquestrée depuis quatre jours : elle n'était pas habituée à un célibat aussi prolongé. Pardonnez-lui !

LE ROI

Bien parlé !... Une histoire comme celle-là doit se terminer par le rire. Unissons cette fille à notre ami Paul...

Ce sera un couple vraiment remarquable. Appareiller l'extrême civilisation avec la plus noire sauvagerie, cela ne se voit pas tous les jours.

PAUL

Sire, je vous prends au mot... Vous m'avez autorisé à partir demain... J'emmènerai cette créature...

KIGÉRIK

Oui, pour lui rendre la liberté en traversant la montagne.

LE ROI, à Paul qui l'écoute avec un visible ennui.

Ton escorte aura ordre de la massacrer si tu la mets en liberté. (Riant.) Quel air désappointé !... Si tu ne veux pas d'elle, dis-le... Les fourmis s'en chargeront.

PAUL, faisant contre fortune bon cœur.

Vous me l'avez donnée, je la garde.

TOTILO, montrant Paul.

Il a voyagé six ans pour apprendre si le sauvage va vers la mort ou vers la vie... Eh bien, Votre Majesté lui offre un cadeau qui vaut tout le voyage... un œuf à faire couver... Éclatera-t-il sous la poule avec une horrible puanteur ?... En sortira-t-il un poulet?

LE ROI, souriant.

Hélas, nous ne le saurons jamais!...

. . . .

Nous sommes au troisième acte. A peine débarqué en France, Paul, ne sachant comment se débarrasser de la turbulente sauvagesse, l'a confiée à sa sœur, en religion Mère Amélie, supérieure d'un

couvent où l'on s'occupe d'éducations difficiles, réclamant une patience à toute épreuve. Au bout de deux ans, Paul vient se rendre compte des progrès obtenus. Ils sont merveilleux. Marie s'est assagie grâce aux sentiments de piété que l'on a réussi à lui inspirer. Pourtant, laissée seule avec Paul, elle est prise d'un accès de frénésie sexuelle et se précipite sur lui. Il a fort à faire pour se délivrer de ses obsessions, lorsque trois coups sont frappés à une porte, derrière Marie. La porte est celle de la chapelle, les trois coups constituent un signal convenu entre Mère Amélie et une autre religieuse. Ignorant ce détail, Marie croit à une admonestation céleste. Subitement rappelée à la raison et bouleversée par une contrition sans bornes, elle se précipite vers l'autel pour demander pardon à Dieu. L'apparence d'un miracle l'a sauvée.

Le quatrième acte se passe à Paris, dans le cabinet de travail de Paul. Sa sœur, Mère Amélie, sortie de son couvent pour lui amener Marie, lui explique les motifs de sa détermination. La jeune femme, persuadée qu'elle a été honorée d'une attention particulière de la Providence, s'est lancée dans la haute dévotion et veut se consacrer à Dieu. Cela contrarie le projet de Paul et de Mère Amélie qui la destinent à épouser Kigérik et prétendent, grâce à ce mariage, placer le royaume des Amaras sous le protectorat de la France. Pour étouffer la vocation religieuse de Marie, le meilleur moyen n'est-il pas de la confier à Paul ? Ce dernier approuve et se fait fort de la ramener au monde, non pas en quelques mois, mais en quelques instants. En effet,

laissé seul avec elle, il engage la conversation en ces termes :

De notre dernière entrevue j'ai gardé un beau souvenir ; celui d'une jeune femme prosternée devant Dieu et tenant terrassée sous elle la brute que nous avons à vaincre... Rappelle-toi cela, et ne tremble pas... Donne-moi la main... Tu es la bienvenue chez moi. (Marie se penche humblement et lui baise longuement la main.) Allons, allons, du calme !... Es-tu rassurée, maintenant ?

MARIE, avec élan.

Oui.

PAUL

Alors, laisse-moi te parler en ami. On vient de me raconter qu'il te prend fantaisie d'être religieuse. Cela n'a pas le sens commun.

MARIE, avec résolution

Je me ferai carmélite.

PAUL, souriant.

Bien. J'ai toujours bonne idée des gens qui règlent d'avance l'emploi de leur temps... Mais quelle raison as-tu de penser que pour correspondre aux desseins de la Providence, c'est précisément carmélite que tu dois être ?

MARIE

Dieu a frappé à une porte que mes yeux s'obstinaient à ne pas voir et aussitôt je me suis sentie délivrée du démon. Je me suis traînée jusqu'au pied de l'autel, et j'y étais à peine qu'une idée m'est venue : me faire carmélite. Je n'avais entendu ce nom-là qu'une fois, pendant un sermon. J'avais cherché à me le rappeler... pas moyen !... et voilà qu'au milieu de mes battements de cœur, de mes

larmes, de ma honte, il apparaît dans ma tête en feu... Plusieurs fois je répète : je me ferai carmélite... et c'est alors comme une rosée fraîche qui me tombe sur le front... plus de larmes, plus de honte !... J'ai envie de chanter... c'est la joie du paradis, et cela n'a plus cessé depuis... Vous voyez bien... Est-ce que je puis hésiter ?... (Un silence.)

PAUL

Ma petite, le miracle a simplement consisté en ceci : Sœur Monique était en adoration devant le saint Sacrement. L'heure de sa classe ayant sonné, elle a frappé à la porte pour avertir Mère Amélie de venir la remplacer. Ce signal avait été convenu entre elles deux en ma présence.

MARIE, réfléchissant.

Vous êtes allé ouvrir la porte de la chapelle et il n'y avait personne. Or, pendant l'adoration perpétuelle, toujours il doit y avoir quelqu'un devant le saint Sacrement. Sœur Monique venait de partir se croyant remplacée. Sûrement vous dites vrai.

PAUL

Je t'en donne ma parole d'honneur. (Marie, les yeux étincelants de colère, dégrafe son corsage et met à nu son cou sur lequel on aperçoit une croix et des médailles suspendues à une chainette d'or. D'une brusque saccade, elle casse la chainette, jette à terre médailles et croix qu'elle piétine avec rage.)

MARIE

Menteuses !... Menteuses !... J'écrase !...

PAUL, se précipite et la repousse.

Marie !... (Il ramasse les objets brisés. Marie cherche à les reprendre avec des cris de fureur.)

MARIE

Ma croix !... Je veux !...

PAUL

Non, tu ne l'auras pas!... Est-ce permis!... Te voilà reculée de trois ans!... (Vaincue, Marie s'appuie le front sur le dossier d'un fauteuil et sanglote. Après l'avoir considérée un instant, Paul dit :) Que t'ont fait ces pauvres objets? Que t'a fait la religion que tu poursuis en eux? Est-ce elle qui a faussement crié au miracle? C'est moi! et je m'empresse de tout avouer pour que tu n'ailles pas, sans vocation, languir au fond d'un cloître. Enfin, je suis le coupable! S'il te faut une victime, frappe là-dessus... (En souriant, il présente son épaule.)

MARIE, avec un sourire triste.

Je me conduisais comme une bête, vous m'avez chassée avec un épouvantail, comme les bêtes!... (Elle s'aperçoit que son cou est nu et agrafe son vêtement.)

PAUL

Je l'ai envoyée rejoindre la noblesse de ton âme partie en avant-garde et qui t'attendait au fond de la chapelle...

. . . .

Il est interrompu par l'arrivée de Totilo, lequel est ravi de retrouver Paul, et manifeste une joyeuse surprise en apprenant que la charmante personne qu'on lui présente n'est autre que la sauvagesse à la capture de laquelle il a autrefois assisté. Il vient précisément de la part de Kigérik s'informer de ce qu'elle est devenue, et voici ce qu'il explique :

Kigérik, maître absolu, jamais contrarié dans son vouloir... Toi seule l'as contrarié : une heure avant l'accident du singe il avait donné ordre de lui amener la fille sauvage... Même ordre marche encore.

Bref, Kigérik jette le mouchoir à Marie par-des-

sus les mers, ce qui est d'une jolie force. Les pâles civilisés se contentent de jeter leur bonnet par-dessus les moulins.

Paul répond que Marie se rendra à l'appel de Kigérik, à condition que ce dernier s'engage à la traiter en reine et lui garantisse une autorité dont elle se servira pour convertir ses sujets au christianisme et les civiliser en même temps. Cela permet à Paul de montrer par l'exemple de Marie, comment s'y prend la religion pour transformer une âme. Développant sa pensée, il décrit le travail de Sisyphe auquel depuis le commencement des siècles se livre l'humanité, travail qui consiste à gravir la pente escarpée du progrès grâce à un idéal divin, qu'infailliblement la raison finit par désavouer et c'est alors la décadence... La pénible ascension est à recommencer avec une foi nouvelle. Totilo reste insensible à ce genre d'arguments, mais Paul prononce le nom de Ménélik et décrit en ces termes ce qui se passe dans son royaume :

Voilà un peuple barbare soumis depuis des siècles à une culture chrétienne ; le jour où les civilisés ont pu le visiter facilement, il s'est mis à étonner l'univers par ses prouesses et la rapidité de ses progrès.

Totilo répond :

Ce que tu dis de Ménélik est une meilleure preuve que tes longs discours... Dès mon retour à Enderta, je vais, avec acharnement, apprendre à Kigérik que la fille sauvage est la perle de l'Europe... Quoiqu'il désire beaucoup, il désirera encore davantage !...

Et les deux amis se quittent sur l'engagement

que prend Totilo de préparer l'adhésion de Kigérik au programme ambitieux de Paul. L'acte se termine par cette courte scène entre Paul et Marie :

Lorsque Paul revient après avoir reconduit Totilo, il trouve l'appartement vide.

PAUL, regardant autour de lui, étonné.

Partie ! (Trois coups secs retentissent à la porte par laquelle est sortie Marie.) Hein !... Quoi ?... (Il va ouvrir. Marie est devant lui.)

MARIE

Un miracle !

PAUL, mécontent.

Voyons, Marie, quelle plaisanterie !

MARIE

Un miracle ! Je vous présente une femme, dévote il y a une heure, qui ne croit plus en Dieu ! (Riant aux éclats.) C'est le cas de le dire : « Pour rien au monde je n'écrirais une ligne qui diminuerait la foi dans une âme simple [1]. »

PAUL

Marie, ton attitude me déplaît souverainement... Il y a des adieux qu'on ne dit pas en riant.

MARIE

Mais si on va vers quelque chose de meilleur ?

PAUL

Tu n'es pas en état de comprendre ni comment ni pourquoi c'est meilleur.

MARIE

Pensez-vous que Kigérik me fera venir ?

1. Elle cite là une parole de Paul.

PAUL

Je n'en serais pas surpris.

MARIE, faisant la moue.

Cela m'ennuierait bien !

PAUL

Qu'est-ce que t'a fait Kigérik ? Tout à l'heure tu le trouvais beau !

MARIE, qui depuis tout à l'heure a entendu disserter Paul.

A présent il me paraît bête !

Lorsque le rideau se lève sur le cinquième acte on trouve Paul dans le bois de sapins qui encadre le théâtre de Wagner à Bayreuth. Il cause avec un ami en attendant Marie qui assiste à une représentation de la Tétralogie. Elle vient le rejoindre pendant l'entr'acte suivant, et lorsqu'ils sont seuls il déclare qu'une dépêche de Totilo annonce la mort d'Abéliao, l'avènement de Kigérik et la résolution du nouveau roi d'épouser Marie à laquelle il promet toutes les satisfactions que réclame sa dignité. Marie, mise en demeure de partir immédiatement pour le pays des Amaras, sent son cœur se déchirer. Elle aime Paul. Dans un énergique raccourci de toute son existence, la fille « qui ne sait pas son âge » énumère ce qu'elle doit à son maître chéri. Était-ce pour l'envoyer loin de lui finir chez des sauvages qu'il a doté son âme de toutes les délicatesses, paré son esprit de toutes les grâces ?... Paul lui répond qu'il faut savoir se sacrifier et espère lui avoir appris à se vaincre soi-même. Il expose alors

sa méthode d'éducation à l'aide d'une parabole qui n'est autre que l'histoire de la petite Marthe et du coucou. L'anecdote n'entraîne pas la conviction de Marie, mais incapable de lutter contre celui qu'elle adore, elle se résout à obéir. Elle partira donc pour Enderta.

Au sixième acte nous sommes ramenés à l'endroit où s'est déroulé le premier acte. Kigérik et Totilo ont convoqué le vieux chasseur qui avait capturé Marie afin qu'il remette à neuf la fosse désormais célèbre. Marie a manifesté l'intention de visiter ce lieu où s'est joué le drame le plus important de son existence. Elle va venir. Pendant que le bûcheron fait son possible pour qu'elle retrouve le décor d'autrefois, nous apprenons, par la conversation de Kigérik et de son ministre, les détails du retour de Marie à Enderta, la façon dont elle s'est emparée du pouvoir, la tyrannie qu'elle exerce sur ses sujets, y compris Kigérik, dont elle flatte les passions les plus basses pour mieux le gouverner. La vie dissolue qu'elle mène la préserve de toute jalousie. Pourvu que son insatiable ambition soit satisfaite, peu importe le reste. Mais gare à quiconque l'approche avec d'autres sentiments que ceux d'une rampante servilité ! Dès son apparition nous pouvons apprécier l'état d'anarchie morale qui est le sien. Elle traîne devant Kigérik une jeune fille éplorée qu'elle a ramassée en traversant le faubourg, et en fait don à son mari comme elle offrirait un chien de chasse ou une jument de prix. Kigérik, ravi de la bonne aubaine et pressé d'en profiter, s'en va, laissant Totilo avec la reine qui

fait part au vieillard du seul événement qui soit encore capable de l'émouvoir : Paul vient de mourir, massacré pendant une expédition. Elle ajoute :

— Ce n'est pas la Fille sauvage que je suis venue chercher à cette place, c'est lui !

Elle dit aussi :

— Je l'ai aimé comme on aime là-bas, de toute mon âme !

Mais bien vite sa nature despotique reprend le dessus. Elle aperçoit aux environs de la fosse les traces des sauvages, ses anciens frères, et reconnaît à une statuette de la Vierge Marie, grossièrement sculptée, qu'ils ont été convertis au catholicisme et ont fait de la clairière un lieu de pèlerinage. Cela suffit pour allumer son courroux. Elle ne peut admettre que dans son royaume il y ait des gens qui se prosternent devant une autorité supérieure à la sienne. Au même instant on amène un missionnaire qu'on vient de surprendre traversant la forêt. C'est lui qui évangélise les sauvages. En causant avec ce prêtre la reine constate que la conscience du vieillard ne relève que de Dieu et que son pouvoir, à elle, expire au seuil de cette âme. C'est ce que, dans son orgueilleux égoïsme, elle ne tolérera pas. Elle fait massacrer le prêtre par les soldats de sa suite.

Voilà l'œuvre que j'offrais au public de 1902. Voyons comment elle se comporta devant lui.

II

SA CARRIÈRE

La carrière théâtrale de *la Fille sauvage* n'a pas été brillante : une quinzaine de représentations et pas de reprises. Cependant la répétition générale et la première ne soulevèrent pas d'orages. Les spectateurs, déroutés, ne réagissaient pas. Les deux premiers actes, malgré la magnificence des décors et l'ingéniosité de la mise en scène, produisirent peu d'effet. La présence des cent kilos et des almées, qui devait transporter le public en pleine forêt vierge, le ramenaient, par le plus court chemin, au Moulin-Rouge, endroit défavorable aux spéculations philosophiques. Mais cette imperfection de mise en scène n'était rien à côté de mes propres erreurs. Dieu sait si je pouvais les ignorer ! Le lendemain de la première, la presse me les signalait sur tous les tons. J'ai retrouvé quelques articles. On me permettra de citer celui du *Temps*. Sarcey n'était pas mon ami. Il m'accusait d'entraîner le théâtre dans une voie dangereuse; mais il connaissait trop les difficultés du métier pour ne pas apprécier l'audace de mes entreprises. Chaque fois que j'ai

triomphé, il a frappé sur moi comme un Turc; chaque fois qu'il m'a vu en péril, il m'a tendu une main secourable. L'auteur de *la Fille sauvage* se trouvait en mauvaise posture, et voici en quels termes Sarcey venait à mon secours, sans toutefois manquer au devoir de me blâmer :

Est-il possible de faire tenir toute l'histoire morale de l'humanité dans les limites d'une pièce de théâtre, même étendue à six actes ? M. François de Curel l'a cru. Avec *la Fille sauvage* qu'il nous donnait cette semaine au Théâtre Antoine, il prétendait tenir cette gageure effrayante. Il l'a perdue, avec beaucoup de talent, mais bien perdue.

Ce qu'il eût fallu avant tout dans un tableau de ce genre, c'eût été la simplicité et la clarté, des traits larges et simples, un raccourci vigoureux dominé par une idée nette. Au lieu de cela, beaucoup de complication et d'obscurité, une touche menue, du délayage, et, comme thèse, un arlequin de systèmes philosophiques et scientifiques.

Puis, l'action est tout le temps symbolique ; il n'y a pas un détail concret dans la pièce qui ne tende à expliquer une idée abstraite. Or, s'il est déjà malaisé de traduire une théorie partielle sous la forme dramatique, en revêtir une explication générale de la civilisation est un véritable défi aux ressources du théâtre.

Enfin, ce discours sur l'histoire universelle est écrit dans une langue plus oratoire que scénique, chargée de tirades et de phrases trop écrites, de longues conférences semées de traits brillants qui détonnent et ne passent pas la rampe.

En voulez-vous un exemple ?

Le raisonneur de la pièce, porte-paroles de l'auteur, expose un programme d'éducation, et dit :

« Nous commencerons par un beau voyage à travers

l'Europe. En parcourant l'Italie, berceau de nos croyances et de nos arts, devant les chefs-d'œuvre de Rome chrétienne épanouis sur les augustes vestiges de Rome païenne. Marie comprendra que si les nations périssent, les grandes acquisitions de leurs génies restent les matériaux éternels des sociétés futures. L'Allemagne industrielle et guerrière lui fera goûter l'esprit d'ordre, la solidité mentale, le progrès par la calme persévérance. En abordant l'Angleterre, elle admirera sans l'envier l'implacable commerçante qui consentirait à engloutir sous les mers l'Europe intelligente, pour que reviennent plus vite ses navires chargés d'or. Et, au retour, elle sera prête à chérir la France, dont je ne lui montrerai pas la phtisie glorieuse cachée sous un fard brillant. »

Un professeur ou un député de grand talent emploierait ce style dans une leçon de Sorbonne ou un discours sur le budget des Affaires étrangères, il ravirait son auditoire. Vous n'imaginez pas notre étonnement, lorsque nous avons entendu les morceaux de ce genre s'égrener dès les premières scènes.

Ils étaient dits par Antoine qui ne nous a pas habitués à entendre sortir de sa bouche ces perles et ces fleurs.

La Fille sauvage a donc été écoutée avec le respect que mérite et obtiendra toujours une œuvre de M. de Curel, mais l'erreur nous a paru complète. Elle ne diminue pas du tout l'auteur de *l'Envers d'une sainte* et du *Repas du lion;* elle atteste la plus haute pensée et la plus noble idée de l'art; elle dénote même, en plusieurs scènes, l'instinct général et la maîtrise supérieure du dramaturge. Mais pour être une pièce de théâtre, c'est-à-dire une œuvre qui s'impose à l'intérêt d'une salle et lui donne pendant quelques heures l'illusion de la vie — d'une vie concentrée et intense, mais possible — vraiment non ! Cette succession de conférences peut se rattacher dignement aux *Dialogues* de Platon ou de Renan, mais elle convient

moins à la scène qu'au cabinet, et à l'audition qu'à la lecture [1].

. . . .

Et la toile tombe (sur le dernier acte).

Je ne comprends plus. Il paraît que M. de Curel a voulu montrer, par l'angoisse et la détresse morale de Marie, comme par sa cruauté finale, l'état de doute et d'anarchie où se trouve à cette heure l'humanité, qui a perdu la foi, ne compte plus sur la raison et s'agite en des accès de fureur stérile. Il se peut, mais je n'avais pas vu cela et nombre d'autres n'avaient pas été plus heureux que moi.

Ainsi *la Fille sauvage*, pièce symbolique, atteint si peu son but qui est de faire comprendre une théorie par une action, que ses meilleures parties sont celles où le symbole disparaît, les moins bonnes, celles où il s'accuse et que, finalement, le sens symbolique échappe tout à fait. C'est donc une erreur, mais qui ne compromet pas plus la pièce symbolique, genre supérieur, que le talent de M. de Curel, écrivain de premier ordre. Ce puissant esprit et ce vigoureux dramaturge s'est trompé, uniquement pour avoir voulu faire tenir une théorie trop vaste dans un sujet trop étroit, un sujet qui offrait le double inconvénient d'être à la fois serré et diffus. On l'a plaisanté en lui disant que son explorateur et sa négresse, dans leur course à travers le monde, auraient fourni plutôt une pièce à spectacle et à musique. C'est possible ! Mais il y a plus de pensée et d'art dans vingt lignes de ce drame, qui ne tient pas la scène, que dans tous les tableaux d'un *Tour du monde en quatre-vingts jours* joué des centaines de fois.

Cet article résume admirablement les reproches qui pleuvaient sur ma tête. Il fait mieux que les résumer, il a le mérite de les exprimer, ce dont

1. Suit l'analyse de la pièce.

étaient bien incapables bon nombre de ceux qui pondaient le matin un jugement sans appel sur l'œuvre de la veille avec la caquetante précipitation de la poule qui dépose l'œuf du jour dans le tablier de la fermière. Heureux de trouver dans leur incompréhension un prétexte à ne pas discuter, ils m'écrasaient sous des formules dédaigneuses et définitives. Plus malins étaient ceux qui, par un mot spirituel, se dispensaient d'avoir une opinion. Sur le boulevard on me louait ironiquement d'être le fondateur d'une nouvelle école : le singeolisme. C'était drôle et j'étais le premier à en rire. Cependant quelques esprits plus avertis avaient, à l'exemple de Sarcey, découvert le symbole et prenaient la peine de s'en occuper. Il faut bien l'avouer, je n'y gagnais pas grand'chose. Les croyants me taxaient d'athéisme pour avoir constaté qu'à la longue toute religion se heurte à une incrédulité générale. Cependant j'avais dit dans une interview :

« Ce que j'ai voulu faire dans *la Fille sauvage*, « c'est une synthèse de l'humanité, synthèse au « point de vue historique et philosophique.

« Je prends mon héroïne à l'état sauvage, je la « conduis, dans les âges de foi, au milieu de la pé- « riode mystique, lui faisant ressentir l'effet bien- « faisant et civilisateur de la religion. Elle traverse « la période de rationalisme qui, dans les sociétés, « suit les âges de foi.

« Et je la montre enfin, aboutissant à l'anarchie « morale, ce qui ne l'empêche pas d'avoir beaucoup « de puissance intellectuelle et matérielle, phéno- « mène qu'on peut observer un peu partout de nos

« jours. Ma fille sauvage réussira-t-elle à franchir
« ce point difficile, à échapper à cette anarchie
« morale ?

« C'est une question à laquelle je ne saurais ré-
« pondre.

« J'indique simplement une situation et je m'ar-
« rête là où l'histoire s'arrête en réalité. »

Il est difficile de trouver dans les lignes qui précèdent une déclaration d'athéisme.

Si les croyants n'étaient pas satisfaits, le parti opposé m'en voulait également. Il ne me pardonnait pas d'avoir vu dans la question religieuse le grand problème de l'humanité. On m'opposait les arguments les plus inattendus, lorsqu'on affirmait, par exemple, que les civilisations grecque et romaine n'avaient pas d'idéal religieux, ce qui est une énormité au point de vue historique, et une hérésie philosophique. Si le christianisme a pu jeter en quelques années de profondes racines en Grèce et en Italie, c'est qu'il s'implantait dans un sol enrichi par des siècles de culture religieuse. Une foi nouvelle, de si haute portée morale, n'éclate pas comme un météore illuminant les consciences d'une clarté soudaine ; elle est un progrès et non un accident. Platon s'élevait à la conception sublime d'un Dieu unique parce que ses ancêtres s'étaient prosternés devant des dieux multiples. Et le seul fait que je viens d'écrire la phrase précédente montre à quel point j'étais loin de vouloir prouver qu'il faut, suivant la formule consacrée, une religion pour le peuple, alors que l'élite n'en a que faire. L'élite, précisément parce qu'elle se laisse guider par la

raison, éprouve le besoin d'agir en connaissance de cause, et lutte contre une détresse morale intense lorsque, en dépit de toute logique matérialiste, elle est poussée à se sacrifier.

Voilà ce que j'aurais pu répondre, mais je m'en gardais bien. Mes pièces ne soutiennent pas de thèses. Elles notent le retentissement de certaines idées dans la conscience humaine. C'est par la clarté d'une psychologie minutieusement exacte et non par des plaidoiries qu'elles doivent se défendre. Or, *la Fille sauvage*, remplie d'obscurités, était mal armée pour lutter contre les résistances du public et c'est pourquoi elle ne tarda pas à quitter l'affiche. Cependant, à des signes infaillibles, je pouvais reconnaître qu'elle avait produit une impression profonde. Jamais aucune de mes pièces ne m'a valu une telle avalanche de lettres enthousiastes. Après quelques semaines, alors qu'on avait eu le temps de se familiariser avec l'étrangeté du sujet, la critique elle-même se faisait moins acerbe, parfois presque bienveillante. Puis les années passèrent, les articles où l'on parlait de moi se mirent à citer au premier rang de mes drames, entre *le Repas du lion* et *la Nouvelle Idole* cette pauvre *Fille* autrefois tant vilipendée. J'apprenais qu'à l'étranger les professeurs de littérature en parlaient à leurs élèves sans se voiler la face; certains signalaient en elle mon meilleur ouvrage.

La guerre éclate et une pluie de sang s'abat sur l'Europe. En quelques mois, l'honneur, la liberté, le respect du droit, la défense du faible, toute pitié, toute justice, sont balayés par la tourmente. Sous

mille formes l'esclavage antique est rétabli. Sarcey, s'il était encore de ce monde, comprendrait enfin en quoi consiste l'anarchie morale. A défaut du vieil oncle, d'autres, en voyant la civilisation s'engloutir dans une boue sanglante se souviennent de *la Fille sauvage* et lui accordent au moins d'avoir su lire dans l'avenir. Du coup, la pièce rebondit dans l'estime de mes contemporains. Elle est souvent citée. On la loue d'avoir été prophétique. L'idée me vient alors qu'il y a peut-être tout de même en elle un peu de ce qui fait durer les œuvres littéraires, puisqu'elle a survécu aux injures, aux dédains et à l'abandon. Pourquoi ne pas essayer de dégager d'une gangue informe ce qui la préserve de l'oubli ? Ces réflexions m'ont décidé à consacrer l'été de 1916 à *la Fille sauvage*, en prenant comme brouillon la pièce écrite en 1901.

Mes erreurs m'avaient été signalées avec tant de complaisance qu'il m'était impossible de les ignorer. Dès la répétition générale, le public s'était empressé de souligner une des plus importantes, en saluant d'un énorme « Ah ! ! ! » d'ironique satisfaction les premiers mots prononcés par Marie à la fin du troisième acte. Ce Ah ! signifiait : « Cher auteur, se vanter de faire tenir en trois heures de spectacle la vie entière de l'humanité, et ne lui permettre de s'exprimer qu'au bout d'une heure et demie, c'est se moquer du monde ! » Comme il avait raison, le public, à cela près que je ne me moquais pas ! La première chose à faire était donc d'amputer le second acte. L'extrême facilité avec laquelle je l'ai remplacé par quelques lignes ajoutées à la fin du

premier acte, prouve à quel point il était inutile. Mont but, en l'écrivant, avait été de mettre en opposition avec la mentalité des primitifs, celle des barbares qui déjà nous séduisent par la vivacité et la poésie de leurs sentiments. Je ne m'apercevais pas que ma tâche consistait précisément à faire éclater en Marie les progrès que je m'attardais à étaler chez les sujets d'Abéliao. De cet acte je n'ai conservé, pour le reporter au premier acte, que le commencement de la conversation entre le roi et Paul qui explique le but de ses explorations. Dans ma version nouvelle, Paul n'est plus qu'un naturaliste récoltant des fossiles. Il ne poursuit plus l'entreprise chimérique de découvrir pourquoi les sauvages marquent le pas sur la route du progrès, mais il s'efforce d'ajouter à sa collection des échantillons capables d'établir de manière indiscutable que l'homme a eu pour ancêtres d'humbles animaux. Je ramène ainsi la vie de l'humanité dans le champ de l'histoire naturelle, sa place légitime.

Je me suis ensuite efforcé de rendre sans cesse présente à l'esprit du public la pensée que Marie et l'humanité ne font qu'un. Si cela n'éclate pas à tous les regards, l'assistance n'apercevra dans ma pièce que l'éducation d'une malpropre moricaude et se demandera à quoi bon montrer Paul avec Marie alors que Robinson et son fidèle Vendredi semblaient avoir épuisé le sujet. Si, au contraire, je persuade aux spectateurs que Marie parle et agit en leur nom, je n'ai plus à craindre l'indifférence, mais alors surgissent d'autres dangers que l'on me permettra de signaler.

Et d'abord celui-ci : Dès qu'on est parvenu à lui faire accepter un symbole, le public ne veut plus en démordre. Il exige que les paroles les plus insignifiantes, les gestes les plus instinctifs, trahissent des intentions profondes. Le personnage représentatif prend-il un rhume ou simplement une pastille de menthe dans une bonbonnière, rhume et pastille doivent avoir un sens ésotérique. Les femmes surtout, que la réserve imposée à leur sexe prédispose à la dissimulation, attribuent à l'écrivain les intentions les plus singulières, et pendant qu'elles aperçoivent ce qu'il n'a jamais rêvé, sont aveugles devant les plus éclatantes évocations. Un personnage a beau être symbolique, il faut cependant, pour qu'il vive, lui accorder une certaine autonomie, et s'il lui arrive d'éternuer, qu'on le dispense de dire pourquoi. Il est bon d'ajouter que si sa psychologie est d'une vérité intense, ses actes les moins calculés prendront une signification juste sans que l'auteur se soit inquiété de la leur donner.

Un autre danger s'est manifesté dès la répétition générale de *la Fille sauvage* et il se traduisait par l'attitude offensée du public. Rien n'était plus curieux à observer que les regards de sincère condoléance qui s'échangeaient entre spectateurs parfaitement étrangers les uns aux autres. Ces mines signifiaient que le symbole finissant tout de même par transparaître, le public civilisé éprouvait en présence de la sauvagesse le sentiment de honte que le parvenu n'arrive pas à réprimer quand il rencontre un parent pauvre. Qu'une danseuse, lançant son pied à la hauteur de ses yeux, s'épanouisse

dans un bouillonnement soyeux de jupes, l'orchestre charmé applaudira. Mais qu'aux élégantes habillées rue de la Paix, apparaisse la grand'mère nue et crottée... Fi, l'horreur ! Les jeux d'Adam et d'Ève au milieu d'un parc luxuriant prêtaient aux origines de notre espèce un air aristocratique fort seyant. Le serpent, bête héraldique, ne gâtait rien. Mais la fosse commune dont le piégeur retirait hier un ours, aujourd'hui la sordide aïeule, quelle affreuse vision !... Et allez donc expliquer à une humanité parvenue que partir de très bas pour s'élever à de sublimes destinées est infiniment glorieux ! J'aurai beau faire, voilà un péril auquel ma pièce n'échappera jamais. Gaffeuse elle a été, elle restera gaffeuse !...

Pendant que l'on représentait *la Fille sauvage*, j'avais fait à mon œuvre différentes objections que je vais résumer.

Lorsque Marie apprend que les trois coups frappés à la porte, l'ont été par sœur Monique et qu'elle a été surprise par un faux miracle, elle cesse, en un instant, de croire en Dieu et, prise d'un accès de fureur impie, elle arrache de son cou sa croix et ses médailles, les jette à terre, et les piétine en criant : « J'écrase !... » La scène ainsi menée ne traduit la réalité que d'une façon tout à fait sommaire. Rien n'est plus difficile que de détacher l'humanité de ses croyances et mille désillusions analogues à celle de Marie ébranleront à peine une foi bien enracinée. Quand Voltaire, auquel j'ai emprunté son mot, s'écrie : « Écrasons l'infâme ! » il est le porte-voix des incrédules de plusieurs siècles

et sa parole résume des invectives indéfiniment contenues. J'ai essayé de rendre sensible l'évolution antireligieuse de Marie et de lui fournir des motifs de ne plus croire moins puérils qu'une simple désillusion. Marie aura, elle aussi, son accès de révolte contre « le divin mirage », mais ce sera pour donner libre cours à des colères rentrées depuis des années.

Avant d'aborder une dernière et plus grave objection, je veux dire pourquoi, dans ma version définitive, aucun acte ne se passe plus à Bayreuth. Si mes personnages ont déserté cette ville, ce n'est pas pour des raisons sentimentales, mais parce que j'ai jugé que l'Université de Paris offrirait à Marie des occupations plus fécondes en conséquences, que celle d'aller au delà du Rhin se pâmer devant la Tétralogie. J'ai d'ailleurs été fort aise que la logique de mon sujet m'ait mis à même d'accomplir un acte de justice en retirant à l'Allemagne le brevet de suprême civilisation que j'avais l'air de lui donner en y envoyant Marie compléter son éducation artistique.

Cela posé, revenons à ma dernière objection. Au cours de l'acte qui se passe à Bayreuth, Paul, obéissant aux impulsions d'un patriotisme que ne possède pas la jeune étrangère, ordonne à celle-ci de retourner au pays des Amaras. Mise en demeure de s'éloigner de l'homme qu'elle aime et de renoncer aux jouissances de la vie civilisée, Marie souffre cruellement. Elle se résigne cependant à partir et accepte un avenir de douleur. Pourquoi ? On ne sait. Paul, qui ne croit pas en Dieu, ne lui apporte

aucune raison de se sacrifier. On ne se dévoue guère pour plaire à quelqu'un, surtout lorsqu'on aime ce quelqu'un et qu'il vous expédie à l'autre bout du monde. L'abnégation de Marie paraît invraisemblable et reste inexpliquée. Elle se sépare donc de Paul, ce qui signifie qu'à un moment donné, l'humanité moyenne, distancée par son élite, ne se laisse plus diriger par elle. Quelles sont les causes de ce divorce ? La seule volonté de Paul qui personnifie l'élite alors que Marie représente l'humanité moyenne. Eh bien, non ! Paul n'a pas pu vouloir cela. Certes, l'élite aura toujours une tendance à fuir le contact de l'humanité inférieure, ma pièce le montre assez lorsque la Fille sauvage s'efforce d'imposer à Paul sa grossière tendresse. Mais si l'élite évite la promiscuité, elle recherche au contraire l'autorité. La vérité, c'est qu'il y a conflit entre l'égoïsme de l'élite et celui de la foule. Cette dernière se soumettra aussi longtemps que l'élite lui semblera déléguée par la Providence. C'est ce qui a lieu aux âges de foi. Plus tard les foules ironiques assisteront au spectacle des penseurs donnant de la tête, comme des oiseaux affolés, contre les barreaux de la cage aux idées, cage, hélas ! bien étroite, et dans laquelle le plus imperceptible coup d'aile envoie le prisonnier du déisme à l'athéisme, du matérialisme au spiritualisme. Or, le peuple n'admet que la certitude et à ses yeux la souplesse d'un esprit en masque l'indigence. C'est donc à l'heure précise où la moyenne, sevrée du divin, aurait le plus besoin de trouver ici-bas des maîtres respectés, qu'elle dépouille les héros de leur pres-

tige et ne voit plus en eux que d'adroits artisans spécialistes. Au dilettantisme intellectuel des grands, correspond l'anarchie morale des petits.

Telles sont les constatations qui, dans *la Fille sauvage*, auraient dû ressortir du divorce de Paul et de Marie. Mais j'avais pris le parti, oh ! sans la moindre intention d'escamotage ! de tuer Paul avant le dernier acte. De toutes les causes de divorce, la mort est la meilleure, car elle coupe court à toute discussion. Inutile d'ajouter que Paul aura désormais la vie sauve et qu'on saura pourquoi Marie échappe à son influence.

Des réflexions que je viens d'exposer est sortie une pièce nouvelle. Je ne me dissimule pas que si on la jouait devant Sarcey, il ne la mettrait guère au-dessus de l'ancienne, car il ne goûterait qu'à demi les méticuleuses préparations psychologiques et il blâmerait la lenteur avec laquelle l'humanité, éclairée par son élite, se débarrasse de sa foi. Il dirait aussi que les conclusions, trop pessimistes, font que le spectateur emporte du théâtre une impression fâcheuse. Il observerait, pour me consoler sans doute, que les trop vastes sujets, étant inépuisables, ménagent aux écrivains les pires déceptions. Bref, il me logerait encore, et je serais bien sot de lui en vouloir ! à la même enseigne que Platon et Renan. Il me semble pourtant qu'une pièce conçue en pleine bataille contre les sangliers, et au milieu de halliers tout grouillants de bêtes noires, si elle ne peut prétendre à l'auguste sérénité et à la transparente profondeur des dialogues de Platon et de Renan, doit avoir des qualités que ne recher-

chent pas les grands génies de la métaphysique. J'espère donc que, sans différer notablement du dialogue philosophique, mon œuvre est cependant plus imprégnée de réalité, plus secouée de passions, et qu'elle est en état d'affronter la scène.

Roussel, mon garde timbré, avait coutume d'exprimer son admiration pour mon talent de chasseur, dédaigneux de la plume, mais redoutable aux gros mammifères, par cette phrase originale : — « Monsieur de Curel n'a pas son pareil pour le poil ! » Eh bien, si dans la poitrine de ma sauvagesse ont palpité, ne fût-ce qu'un instant, le flux et le reflux du mouvant esprit de l'humanité, j'aurai, grâce à la capture d'un gibier, très rare au bois de Vigy, quelque peu mérité le compliment du vieux fou.

François de Curel.

Clermont-Ferrand, 12 juin 1918.

LA FILLE SAUVAGE

Pièce en cinq actes, représentée à Paris, au Théâtre Antoine,
le 17 février 1902.

PERSONNAGES

PAUL MONCEL, 30 ans.
JEAN CERVIER, 35 ans.
TOTILO
ABELIAO, roi des Amaras.
KIGÉRIK, son fils.
Père MAXIMIN.
AGLOO
TOUMODI } Compagnons de Kigérik.
BOUSSORO.
UN BUCHERON.
HENRI.
MARIE.
Mère AMÉLIE, 48 ans.
UNE SOEUR TOURIÈRE.
SOEUR MONIQUE.
OLENGA, 18 ans.

FEMMES CAPTIVES — SOLDATS ET GARDES DU ROI
UN DOMESTIQUE.

LA FILLE SAUVAGE

ACTE PREMIER

Petit plateau herbeux suspendu au flanc d'une haute montagne couverte de forêts, au milieu desquelles il forme clairière. — A droite, pente gazonnée, au bas de laquelle, sous un gros arbre, jaillit une source dont les eaux vont se perdre au fond, dans la forêt. Comme le sol plonge rapidement vers une vallée, la lisière du bois ne montre que le sommet des arbres. L'autre bord de la vallée est occupé par une chaîne de pics vertigineux dont les neiges et les glaces bornent tout l'horizon. A gauche, la lisière de la forêt remonte jusqu'au premier plan où elle se termine par d'épais buissons. Végétation tropicale.

SCÈNE PREMIÈRE

KIGÉRIK, TOTILO, AGLOO, TOUMODI

Kigérik, fils du roi des Amaras, Totilo, son précepteur, deux camarades, Agloo et Toumodi, arrivent par la gauche, au second plan. — Teints basanés, traits réguliers, hautes et belles statures. — Ils sont vêtus de draperies blanches et s'appuient sur de longues cannes plus ou moins ornées. — Une escorte de guerriers armés, les uns de fusils démodés, les autres de lances, ferme la marche.

KIGÉRIK, s'arrêtant près de la source.

Halte !

TOTILO

En effet, prince, je crois que nous ferons bien

d'attendre ici. La chaleur est étouffante, et nous ne pouvons pas marcher indéfiniment à la rencontre de l'armée.

KIGÉRIK, s'agenouillant au bord de la source.

J'ai soif ! (Il se penche pour tremper ses lèvres dans l'eau qui sort de terre à gros bouillons. Son précepteur l'arrête.)

TOTILO

Attendez !... (A Toumodi.) Toi, Toumodi, coupe un roseau pour que Son Altesse aspire l'eau à travers sa tige : on boit moins vite et on ne risque pas de se faire mal. (Toumodi coupe le roseau, l'ébranche, façonne les deux extrémités et le présente à Kigérik qui, aussitôt, s'en sert pour aspirer l'eau à longs traits.)

KIGÉRIK, poussant un long soupir de béatitude.

Ah !... ces eaux de montagnes !... C'est une fraîcheur qui vous parcourt !... (Il se remet à boire. Quand il a fini :) Tiens, Totilo. (Il lui tend le roseau.)

TOTILO

Que Votre Altesse m'excuse, j'en ai grande envie, mais j'attendrai que j'aie moins chaud.

AGLOO, prenant le roseau des mains du prince et riant.

Alors, à moi, pendant qu'il en reste. (Il aspire l'eau.)

TOUMODI

Que de cérémonies dont on peut se passer ! (Il se met à quatre pattes et s'abreuve. Les soldats en font autant sur le parcours du ruisseau.)

KIGÉRIK

La caravane est ravitaillée... Marchons-nous ?

TOTILO, désolé de reprendre une marche fatigante.

Ne vaudrait-il pas mieux se reposer ici jusqu'à ce que le soleil ait un peu baissé, et puis, si l'armée ne paraît pas, rentrer tranquillement au palais, quitte à revenir demain ?

KIGÉRIK

Pourquoi l'armée ne paraîtrait-elle pas ? L'avant-garde est arrivée hier, et l'ordre formel de mon père est qu'aujourd'hui j'aille à sa rencontre pour me joindre à lui et rentrer à ses côtés au premier rang de l'armée triomphante.

TOTILO

Triomphante, oui, mais c'est tout de même encore une armée en campagne. Elle risque d'avoir du retard. Un parti ennemi a pu se reformer. Sa Majesté n'a peut-être pas tout prévu... Que sait-on ?

KIGÉRIK

Ah ! tu as de la chance que Sa Majesté ne t'entende pas ! Quel vilain quart d'heure tu passerais !... Les ennemis sont écrasés, leur ville brûlée, leur pays conquis. L'armée est là, tout près, sous ces arbres, j'en suis sûr !... Quand le roi promet d'arriver à tel endroit, à telle heure, il arrive...

TOTILO, se laissant tomber sur le gazon.

Eh bien, je l'avoue, je suis fourbu !... Vautrons-

nous dans l'herbe et attendons. Le roi ne peut manquer de passer par ici.

AGLOO

Et ce ne sera pas de sitôt. Si quinze mille hommes étaient en train de piétiner les sentiers de la forêt, pensez donc quel bourdonnement là-dessous!... Quinze mille hommes, c'est autre chose qu'un essaim d'abeilles, et pourtant un essaim s'entend de loin! Quand ils approcheront, la montagne tremblera...

KIGÉRIK

C'est ma foi vrai! Repos!... (Il s'étend sur l'herbe.) Nous prendrons une attitude plus militaire quand le vacarme des vainqueurs envahira la forêt comme une trombe. (Aux soldats, élevant la voix.) Hé, là-bas, vous autres, faites comme nous, soufflez! (Les chefs s'étendent sur l'herbe au bord de la source, les soldats se retirent à l'ombre des arbres.)

TOUMODI, au bout d'un instant.

Le bruit de cette source endort.

KIGÉRIK, s'étirant.

Si c'est pour nous apprendre cela que tu nous réveilles... (Un silence. On s'assoupit.)

De droite, de gauche, de partout, des soldats se précipitent hors de la forêt, la lance haute. — En un clin d'œil, ils cernent le prince et son escorte. Les assaillants s'efforcent de prendre des airs terribles, mais, au fond, s'amusent beaucoup des mines ahuries des dormeurs et du bon tour qu'on leur joue.

SCÈNE II

LES MÊMES, BOUSSORO, TOTILO, LE ROI

TOUMODI, réveillé en sursaut, reconnaissant Boussoro, l'officier qui conduit la surprise.

Comment, c'est toi, camarade ?

BOUSSORO, l'empoignant.

Prisonnier !

TOUMODI

Quelle plaisanterie ?... C'est stupide ! (Pendant que s'échangent ces brèves réparties, le roi, bel homme drapé dans un manteau rouge, qui assiste à l'assaut en spectateur souriant, va s'adosser à l'arbre qui ombrage la source, et c'est devant lui qu'on traîne les captifs. Il les accueille les bras croisés, l'air ironique.)

LE ROI, à Kigérik.

Eh bien, mon ami, tu n'es pas difficile à surprendre ! Mes compliments sur la manière dont tu diriges tes hommes. Et tu voulais venir à la guerre ! Commander un corps d'armée !... Être le premier de mes généraux !... Allons, mon général, venez embrasser votre père... (Kigérik s'exécute de mauvaise grâce et embrasse gauchement le roi.) Quant à ces piètres soldats qui dorment au lieu de veiller sur leur prince, qu'on les traite comme de véritables prisonniers.

BOUSSORO

Votre Majesté songe-t-elle à ce que nous en faisions là-bas, des prisonniers ?

LE ROI, *simplement.*

De la pâtée pour les chiens.

KIGÉRIK

Mon père, c'est moi qui ai donné à ces hommes l'ordre formel de se reposer...

LE ROI, *à Boussoro.*

Qu'on m'obéisse ! (*Boussoro emmène les prisonniers à l'exception de Agloo et Toumodi qui restent comme amis du prince. A Kigérik.*) Je suis certain qu'à l'avenir, lorsque tu feras la sieste en campagne, il sera très dangereux de venir troubler ton repos. (*On entend sortir de la forêt quelques cris vite étouffés.*) Et les soldats morts pour perfectionner l'éducation de leur prince, auront mieux servi la patrie que s'ils étaient tombés sur le champ de bataille. Qu'est-ce que tu marmottes entre tes dents, Totilo ?

TOTILO

Que Votre Majesté est peut-être encore plus sublime quand elle gouverne, que lorsqu'elle combat.

LE ROI

Tu as de la chance, vieux courtisan, de ne pas être chargé de l'instruction militaire de mon fils. C'est à tes dépens que je lui enseignerais la prudence. (*Jetant les yeux sur le visage renfrogné de Kigérik.*) Voyons, mon garçon, que signifie une figure pareille ? Ton père a détruit tout un peuple, il revient couvert de gloire, et tu ne trouves rien à lui dire ?

KIGÉRIK

Après avoir humilié tant d'ennemis, mon père aurait pu se dispenser d'humilier son propre fils.

LE ROI, haussant les épaules.

Tu peux te vanter de ne pas savoir supporter la plaisanterie... Qu'est-ce qu'il faut donc pour se réconcilier avec toi ?... (Appelant.) Boussoro !

DEUX OU TROIS SOLDATS, tournés vers la forêt, appellent.

Boussoro ! Boussoro !...

BOUSSORO, accourt en bousculant les soldats.

Sire !

LE ROI

Qu'on relâche les hommes d'escorte de mon fils... Je leur pardonne.

BOUSSORO

On vient de jeter la carcasse du dernier en bas des rochers.

LE ROI, indifférent.

Ah !... Mon petit Kigérik, tu vois, on n'y peut rien. (Un silence.) Tu ne demandes pas ce que je t'ai rapporté ?... Devine !

KIGÉRIK

Des autruches dressées à servir de monture ? On dit que vous en avez trouvé là-bas.

LE ROI

Cherche bien si rien ne te manque !... Ce qu'à ton âge on désire le plus...

KIGÉRIK, joyeux.

Des armes nouvelles ?... Arrivant d'Europe ?

LE ROI, riant.

Des femmes, petit imbécile ! Je t'ai rapporté des femmes !

KIGÉRIK

Mais cela ne me manquait pas au point que vous dites... J'en avais des femmes !...

LE ROI

Oui, nous savons comment !... Il y a deux mois un de mes officiers te surprend au plus épais de son sérail... Le fils de son roi !... Il salue et tourne les talons... le lendemain, il m'envoyait trois têtes de femmes nouées ensemble, comme trois oignons, par leurs tresses. J'ai fait grandement les choses. En échange des têtes, je lui ai offert dix belles esclaves qui m'ont coûté, en moyenne, trois mille piastres chacune. Mais il ne faut pas que de pareilles histoires se renouvellent. A la longue, cela finirait par altérer l'affection que mes sujets portent à la famille royale... A partir d'aujourd'hui rien ne t'excuserait si tu n'avais pas une tenue parfaite, car tu auras cinq femmes, ce qui est un gentil commencement pour un très jeune homme.

TOTILO

A la bonne heure !... Il pourra ne plus songer qu'à ses études.

LE ROI

On va lui montrer tout de suite ses nouvelles compagnes. Va les chercher, Boussoro.

BOUSSORO

L'étranger, que dois-je en faire ?...

LE ROI

L'amener également. (Boussoro s'en va.)

KIGÉRIK

Quel étranger ?

LE ROI

Un Européen, un Français, qui recevait l'hospitalité de mon ennemi le roi Koffy.

KIGÉRIK

Par quel hasard se trouvait-il chez lui ?

LE ROI

Nous allons le lui demander. Je n'ai pas encore eu le temps de l'interroger.

KIGÉRIK

Le roi Koffy, qu'est-il devenu ?

LE ROI

Il s'est fait bravement tuer à la tête de ses troupes, ainsi que son fils.

KIGÉRIK

Le roi Koffy n'avait-il pas une fille qu'on disait très belle ?

LE ROI

On n'exagérait pas. Elle se nommait Sitambili.

KIGÉRIK

Naturellement, vous n'avez pas pu la sauver du pillage ?

LE ROI

La preuve que nous avons pu, c'est que... la voici.

SCÈNE III

LES MÊMES, PAUL, LES CAPTIVES

Il montre une jeune fille qui marche en tête d'un groupe de cinq autres, toutes jolies, le buste à peu près nu, et les jambes serrées dans des pagnes aux couleurs très vives. Elles sont précédées de Boussoro et entourées de soldats. A leur suite, vient le Français dont a parlé le roi. C'est un homme d'une trentaine d'années, robuste.

KIGÉRIK, s'approchant de la première jeune fille

C'est Sitambili ?

LE ROI

Oui, et je te la donne avec quatre autres. (A Boussoro.) Sépare celle qui n'est pas pour le prince. (Boussoro prend par le bras une fillette de quatorze ans et la met à l'écart.) A présent, voici ton lot. Sitambili d'abord, et puis ces quatre-là. Que dis-tu de ce petit troupeau ?

KIGÉRIK, enthousiaste.

Sitambili ! Oh ! Oh ! Voilà une femme !.. (Il passe une revue minutieuse des cinq prisonnières, qui s'y prêtent avec une passivité complète.) Ma foi, toute réflexion faite, peut-être que je lui préfère celle-ci. (Du doigt il désigne une femme aux formes graciles.)

LE ROI

Elle est un peu maigre... Est-ce que tu as des goûts d'Européen, maintenant ?...

KIGÉRIK

Est-elle si maigre ?... (Il fait signe à la femme d'approcher, elle avance, indifférente. Il la prend par un bras et la fait pivoter sous les yeux du roi.) Outre le nécessaire, je crois que le superflu s'y trouve.

LE ROI, condescendant.

Heu ! Heu !... (D'une tape sur la croupe, Kigérik repousse la femme dans le tas.)

TOTILO, couvant les femmes d'un regard plein de concupiscence.

Toujours est-il que je pêcherais bien là-dedans les yeux fermés, sûr de ramener un friand morceau.

LE ROI, riant devant la face congestionnée de Totilo.

Regardez sa façon de tenir les yeux fermés... Allons, Totilo, n'envie pas trop ce jeune homme. Voici le morceau qui t'est destiné... (Il montre la fillette que Boussoro avait mise à part dès l'arrivée des femmes. Elle s'avance d'elle-même, souriante et très à son aise.) Quatorze ans à peine ! J'ai pensé que ta verte vieillesse se ré-

chaufferait agréablement à la tiédeur de cette jeune peau.

TOTILO

Je ne sais comment remercier Votre Majesté...

LE ROI

Elle est fille du grand-prêtre des Boranis. N'est-ce pas, Boussoro ?

BOUSSORO

Oui, sire. On l'a trouvée au fond du temple, derrière l'autel, blottie sous les cadavres des vierges sacrées qui avaient bu du poison pour échapper à la profanation. Celle-ci a préféré courir la chance d'un heureux hasard et bien lui en a pris. Je suis arrivé au moment où des soldats qui dépouillaient de leurs bijoux les vierges mortes, la découvraient. Elle m'a imploré d'un regard à la fois si futé et si doux, que je l'ai prise par la main et emmenée à la barbe des pillards. Comme nous descendions les marches de l'autel, elle a reconnu son père qui s'était ouvert la gorge à l'entrée du sanctuaire.

TOTILO, prenant le menton de la fillette.

Elle ne paraît pas intimidée... Petit trésor !...

BOUSSORO

Le caractère le plus délicieux... Et amusante !... Elle rit tout le temps !...

LE ROI

Allons, assez joué avec les femmes. Boussoro,

qu'on les remette sur leurs montures, et qu'on les expédie tout de suite à la ville. Nous aussi, songeons à partir. L'armée doit avoir à présent beaucoup d'avance.

BOUSSORO

Pardon, sire ! L'armée défile encore au fond de la vallée. Dès que le dernier homme sera passé, mes guetteurs viendront nous avertir.

LE ROI

Inutile d'arriver avant que la concentration soit terminée. Restons ici, loin de la poussière et du bruit. Qu'on garde nos chevaux à l'ombre, et toi, veille à ce que chacun reste à son poste.

BOUSSORO fait passer les femmes qui, en s'en allant, démasquent l'étranger. Boussoro le montre au roi.

Celui-ci... Dois-je l'emmener aussi ?

LE ROI

Qu'il attende avec nous. (Boussoro s'éloigne à la suite des femmes. Le roi fait signe à l'étranger d'approcher ; Kigérik, Totilo se groupent autour de lui : Agloo et Toumodi restent un peu à l'écart.)

SCÈNE IV

KIGÉRIK, TOTILO, LE ROI, PAUL

LE ROI

Totilo, j'ai déjà eu l'occasion de constater que tu

lis le français; montre-nous si tu le parles également bien.

PAUL

Roi, Abéliao, je puis me passer d'interprète. Depuis dix-huit mois, je parcours le pays du roi Koffy, et j'en parle convenablement la langue... la vôtre, à peu de chose près.

LE ROI

Dix-huit mois!... Tu avais donc chez mon voisin des occupations bien intéressantes? Chercher des mines, étudier des tracés de chemin de fer, hein? Les Européens ne songent qu'à gagner de l'argent.

PAUL, souriant.

Votre Majesté va un peu loin. Je sais qu'il y a des missionnaires dans son royaume.

LE ROI, corrigeant.

Il y en a eu. Dernièrement j'en ai débarrassé le pays, et, je dois reconnaître qu'ils ne meurent pas comme des marchands. Serais-tu missionnaire, par hasard?

PAUL

Pas du tout... J'ai simplement voulu citer un exemple de désintéressement chez des Européens.

LE ROI

Le roi Koffy te témoignait beaucoup d'estime, à ce qu'on assure?

PAUL

Il me traitait comme un frère, et partout, dans son royaume, on me respectait à l'égal d'un grand chef.

LE ROI

Si le roi Koffy t'a compris, à coup sûr je te comprendrai aussi, car, l'ayant vaincu, je ne puis pas être moins intelligent que lui. Tu es mon hôte et tu seras considéré partout comme l'ami du roi, jusqu'à ce que je t'aie fait reconduire à la frontière. Comment t'appelles-tu ?

PAUL

Paul Moncel.

LE ROI, s'installant sur l'herbe.

Eh bien, Paul, viens t'asseoir auprès de moi. (Après que Paul s'est assis, il lui prend amicalement la main et le regarde bien en face.) Ta figure me plaît et mon expérience m'a conduit à ne juger les gens que sur la mine, sans m'inquiéter de leurs discours, hélas ! toujours menteurs. Qu'es-tu ?

PAUL, montrant Totilo.

Pour vous en donner idée, je ne vois guère autour de vous que ce vieillard. Il est, par rapport à vos autres sujets, un homme instruit. Je tâche d'en être un dans ma patrie.

LE ROI

Tu viendrais donc ici, comme Totilo, dans sa jeunesse, est allé en France, pour apprendre ?

PAUL

C'est cela même.

LE ROI

Je me demande ce que tu peux étudier dans nos contrées ?

PAUL

L'homme.

LE ROI

Un marchand d'esclaves en dirait autant. Sois plus précis.

PAUL

Mon séjour chez le roi Koffy n'était que la dernière étape d'un voyage de trois ans, au cours duquel j'ai visité les peuplades les plus farouches, les tribus les plus arriérées ; observant les mœurs et les croyances de mes hôtes.

LE ROI

En quoi ces brutes te semblent-elles intéressantes ? Vous nous appelez barbares, mais nous sommes des merveilles d'éducation en comparaison des sauvages.

PAUL

C'est précisément le désir de contempler nos frères à l'état de nature qui m'attirait chez les sauvages. Avec eux je parcourais la grande forêt. Nous suivions les coulées des fauves jusqu'aux cavernes qui, depuis le commencement du monde, servent de repaire aux animaux féroces et à l'homme. Là, je fouillais les monceaux d'ossements que les

carnages des différents maîtres du lieu avaient accumulés sur le sol. Je recueillais ainsi des fragments d'animaux dont les espèces n'existent plus, des pierres taillées en forme d'outils, des débris d'armes... Après avoir achevé ma récolte sur le sol, je le faisais défoncer par mes compagnons, et j'avais le plaisir de voir ces êtres primitifs en extraire des ossements d'hommes qui parcouraient, il y a six ou sept mille ans, la même grande forêt, par les mêmes coulées, portant des arcs pareils à ceux qui servent encore.

LE ROI

Tu as constaté ce que nous savions tous : le sauvage ne change pas plus que le buffle.

PAUL

Sire, cela n'est pas absolument exact... En étudiant, un peu partout, les anciens repaires, on a reconnu que sur toute la surface du globe, les hommes ont commencé par être de rudes sauvages... Les uns ont, par la suite, beaucoup changé; (Souriant.) nous en sommes, vous et moi, la preuve; les autres demeurent comme de sombres témoins du passé... Mais je tâche de remonter encore plus loin qu'eux dans ce passé, en découvrant d'où est sorti le premier homme.

LE ROI, vivement.

De la main des Dieux !... C'est précisément le seul point sur lequel ta religion et la mienne soient d'accord. L'explication ne laisse rien à désirer... Que veux-tu de plus ?

PAUL

Chez nous la majorité croit, en effet, que Dieu a créé l'homme à son image; cependant, certains professent que nous sommes des animaux parvenus à un haut degré de perfection.

LE ROI

Que chantes-tu là? Je ne comprends pas bien.

PAUL

Avec les vieux coquillages et les ossements d'animaux qu'ils retiraient des profondeurs du sol, des centaines de chercheurs aussi acharnés que moi, ont composé de vastes collections dont l'ensemble reflète l'histoire des êtres vivants sur la terre... Nous savons que les plus simples sont apparus les premiers, et qu'ils se sont peu à peu transformés en organismes plus compliqués... La succession des créatures sur notre planète forme une longue chaîne qui, partant du vermisseau le plus rudimentaire, s'est déroulée pendant des milliers d'années, jusqu'à l'homme...

LE ROI

Ainsi, le premier insecte qui a vécu sur la terre me fabriquait déjà lorsqu'il faisait ses petits?

PAUL

Mes compliments, sire, on ne saurait mieux rendre ma pensée...

LE ROI

Pour peu que tes suppositions soient justes, tu

dois rencontrer de très anciens squelettes qui tiennent le milieu entre ceux des hommes de nos jours et ceux des animaux qui les ont engendrés : les singes par exemple...

PAUL

Malheureusement non ! Sous ce rapport j'ai perdu mes peines... Le plus ancien squelette humain est semblable au mien. Ma théorie s'appuie sur des raisons qui la rendent extrêmement probable, mais elle n'a pas encore pu produire l'être intermédiaire que vous réclamez... Je donnerais ma vie pour mettre la main sur un seul de ses os.

LE ROI

Tu as voyagé pendant des années, tu as mille fois risqué ta vie pour découvrir un bout d'ossement et tu reviens sans lui ?

PAUL, riant.

Ma foi oui !...

LE ROI

Et il rit !... Européen, va ! Tu ne mérites pas qu'on discute avec toi !... Paul, si tu étais mon sujet, je te ferais pendre à l'instant, pour oser soutenir que le roi descend d'un vil insecte aussi bien que le dernier de ses soldats... Mais tu es destiné à quitter bientôt mes états, ce qui me permet de sourire de tes folies... Et toi, Totilo, que penses-tu de tout cela ?

TOTILO

A l'exemple de Votre Majesté, je souris avec d'au-

tant plus d'indulgence que des rêveries pareilles n'ont aucune chance de séduire notre peuple qui a sous les yeux des faits indiscutables à leur opposer. Ne savons-nous pas que les gorilles de nos forêts sont des sauvages dégénérés qui, à force de paresse, se sont déshabitués de parler et d'allumer le feu?... Cela est si vrai que les femmes de bûcherons craignent de s'aventurer dans les parages fréquentés par les gorilles mâles dont elles redoutent l'amoureuse ardeur.

PAUL, riant.

Ami Totilo, je voudrais bien savoir à quoi ces femmes reconnaissent qu'elles ont affaire à un neveu et non pas à un oncle?...

LE ROI

Lorsque tu auras dans ta collection de quoi prouver que le gorille est un oncle, reviens nous donner des leçons!... (S'étendant sur l'herbe de toute sa longueur.) Oublions ces enfantillages, et ne songeons plus qu'à nous délasser sur ce frais gazon... Il y a quelque chose de voluptueux dans l'air!... Hein, si nous étions encore au temps où il restait dans ces bois des sauvages!... Comme il serait charmant de voir sortir de ce fourré une de leurs filles, nue, bronzée, marchant avec la précaution souple de l'antilope qui va boire. Je ne bougerais pas, je retiendrais ma respiration pour la laisser venir jusqu'au bord de la source, et alors... Mais à quoi bon se perdre dans ces divagations, puisqu'il n'y a plus de sauvages...

TOUMODI, très affirmatif.

Il y a des sauvages dans nos bois !...

LE ROI

Tu es fou !... Dès les premières années de mon règne j'en ai fait un massacre épouvantable et les survivants ont été refoulés dans la grande forêt, bien loin, de l'autre côté des montagnes.

TOUMODI

Oui, mais le coin où nous sommes a été, pendant les derniers mois, particulièrement solitaire. Votre Majesté, au lieu de chasser, allait de victoire en victoire, et les sauvages en ont profité pour s'établir de nouveau sur ces hauteurs. Ils n'ont pas de village. A peine un campement. On en aperçoit quelquefois les fumées, là-haut, tout près des glaciers.

LE ROI

Bah !... Qu'une petite nuée s'accroche à la cime des sapins, pour les paysans c'est la fumée d'un feu suspect.

TOUMODI

Les paysans ont de bonnes raisons pour ne pas mettre en doute la présence des sauvages. Ces bandits descendent toutes les nuits jusqu'à la plaine et ravagent les récoltes.

AGLOO

Si Votre Majesté veut bien nous confier quelques soldats, nous avons formé le projet, Toumodi et

moi, d'aller cerner la horde dans son repaire et de la détruire jusqu'au dernier.

LE ROI

Détruire les sauvages !... Non certes !... Je me repentais de l'avoir fait, et puisque les voici de retour, je compte les ménager comme un gibier de choix réservé au seul souverain. On dit que la chasse est l'image de la guerre, cela deviendra d'autant plus vrai qu'on y poursuivra des hommes, et ce sera pour Kigérik l'occasion d'achever son apprentissage de soldat tout en s'amusant. (Toumodi, pendant que le roi prononce les derniers mots, se lève pour examiner un point élevé de la montagne.)

TOUMODI

Tenez, il me semble...

KIGÉRIK, allant le rejoindre.

Quoi donc ?

TOUMODI

Je sais à peu près où ils se tiennent... J'avais cru voir un peu de fumée... (Regardant encore.) Oui, c'est une fumée !...

LE ROI, se levant.

Montre-moi !... (Il rejoint Agloo et recule avec lui, pour mieux apercevoir le sommet de la montagne. Kigérik, d'abord resté sur place, les suit. En arrivant près d'eux, il pousse un léger cri, se précipite sur le roi et le ramène violemment à lui.)

KIGÉRIK

Prenez garde !... Un peu plus, et vous tombiez

dans ce trou !... (Au même instant, sort de la forêt un campagnard qui tâche d'arriver au roi, malgré Boussoro qui s'obstine à lui barrer le passage.)

SCÈNE V

LES MÊMES, LE BUCHERON, BOUSSORO

LE BUCHERON, criant au roi.

Hé !... Là-bas !... Seigneur !... Méfiez-vous ! Venez par ici !...

BOUSSORO, s'accrochant à l'homme.

Ce bûcheron veut à toute force approcher de Votre Majesté, sous prétexte qu'elle est en danger de tomber dans une fosse qu'il a creusée pour prendre des ours.

LE ROI

Lâche ce brave homme... (Au bûcheron qui le rejoint.) Dis donc, mon gaillard, tu arrives un peu tard. Sans le prince Kigérik, je faisais la culbute au fond de ton piège.

LE BUCHERON, montrant Boussoro.

A qui la faute ?... Cet obstiné ne voulait rien entendre... (Il se précipite vers la fosse, plus intéressé par une capture probable que par la personne du roi.) Hé mais !... Il y a quelque chose dans ma fosse !

KIGÉRIK

A quoi le vois-tu ?

LE BUCHERON

Au trou, pardi !... La fosse est masquée avec des branchages et de la mousse... Du moment qu'il y a un trou, c'est qu'une bête a enfoncé la couverture.

KIGÉRIK

Et tu crois qu'elle est prise ?

LE BUCHERON, se penchant pour voir.

Tiens, c'te bêtise !...

KIGÉRIK, le repoussant pour se pencher sur le trou.

Je ne vois rien.

LE BUCHERON, écartant Kigérik.

Permettez que je découvre complètement la fosse. (Il achève de déblayer l'ouverture pendant qu'on fait cercle autour du piège.)

LE ROI, montrant du doigt.

Hé, voyez !... Quel singulier animal !...

LE BUCHERON, interrompant sa besogne pour jeter un coup d'œil.

Un ours !... (Lui montrant le poing.) Ah ! coquin ! Ah ! gredin ! En a-t-il des yeux qui brillent !... (Arrachant les derniers branchages qui couvraient la fosse et poussant un cri de surprise.) Un sauvage !... Oui, oui, oui !... C'en est un !... Bon, fourre-toi le nez sous tes peaux ! Tu

payeras tout de même mes bananes et cher encore !...

LE ROI

Comment le tirer de là ?

LE BUCHERON

Patience !... J'ai ce qu'il faut... (Il entre dans le fourré, derrière la fosse, et en revient traînant une petite échelle.) Attention ! Pendant que je poserai l'échelle, tenez-le en respect avec vos lances, sans cela, en deux bonds, il sera sur moi, le vilain singe ! et nous glissera entre les mains.

KIGÉRIK, prenant la lance de Boussoro

Donne et descends avec lui.

TOUMODI, prenant à un soldat sa lance.

Toi aussi, donne et descends. (Kigérik et Toumodi se mettent à genoux, chacun d'un côté de l'excavation, et tiennent les lances en arrêt, sur un même point. Le bûcheron, Boussoro et le soldat disparaissent le long de l'échelle. On entend aussitôt des éclats de voix et le bruit d'une lutte.)

VOIX DU BUCHERON

Tiens bon la jambe !... La tiens-tu ?

VOIX DE BOUSSORO

Oui.

VOIX DU BUCHERON

Aïe ! Il me tord le bras !... Hé, là-haut, piquez-lui l'échine !... (Kigérik plonge sa lance dans la fosse.)

VOIX DE BOUSSORO

Brigand !... Il m'a mordu !...

VOIX DU BUCHERON

Hé, c'est une femme !...

KIGÉRIK, toujours à genoux, parlant vers la fosse.

Une femme !... Vraiment ?

BOUSSORO, sortant de la fosse en riant.

Ah ! sans le moindre doute !... Ils sont en train de la ficeler comme un sac de riz, et puis nous n'aurons qu'à la hisser dehors. (Se penchant sur la fosse.) Est-ce fini ?... Bon !... Jetez-moi le bout de la corde !... Je la tiens !... A présent, venez... (Le bûcheron et le soldat sortent du trou, s'emparent de la corde et sur le commandement de : Hop ! que prononce Boussoro, se mettent à soulever péniblement la charge.)

PAUL, un peu à l'écart, à Totilo.

Notre livre sacré, la Bible, raconte que Dieu, voulant créer les animaux, a ordonné à la terre de les produire... Ne te semble-t-il pas, en voyant extraire des profondeurs du sol cet échantillon grossier de notre espèce, que nous assistons à la naissance de l'humanité ?

TOTILO

Mes regards ne voient pas si loin !... (Pendant que parlait Paul on a vu émerger de la fosse deux mains liées ensemble, puis les bras violemment tendus, et enfin le corps entier de la fille, absolument nu. Il est brutalement amené sur le gazon, au milieu du groupe des assistants, qui se mettent à examiner la captive, accroupie, les bras liés ramenés entre les jambes, la figure touchant presque les genoux.)

KIGÉRIK

Attends, va, tu montreras bien ton museau! (Il lui larde les côtes avec sa lance, elle est aussitôt debout, pendant que Kigérik ajoute en riant :) Ah ! ah, elle est chatouilleuse, la belle !...

SOTILO, au roi.

Votre Majesté, qui réclamait une fille sauvage, est servie !

LE ROI

Ah ! créature de misère !... Et si dégoûtante !... Pouah, quelle odeur !... (Un soldat sortant de la forêt, vient parler au roi.)

LE SOLDAT

Mon chef prévient Votre Majesté qu'elle peut se mettre en route. L'armée est passée tout entière.

LE ROI, riant.

Allons, il faut prendre congé de la reine des bois.

BOUSSORO, montrant la sauvagesse.

Qu'en ferons-nous ? (Désignant le bûcheron.) Puis-je la laisser à ce brave homme ?

LE BUCHERON, au roi.

Oh ! oui, puissant Seigneur, permettez que je la garde pour la promener de village en village. Je ne manque jamais de le faire avec les ours que je capture. Les habitants donnent tous quelque chose : des fruits, des œufs, quelquefois même la poule..

On gagne ainsi de bonnes journées jusqu'à ce que l'animal crève.

LE ROI

Je te la donnerais volontiers, mais je viens de déclarer, que les sauvages constituent un gibier royal réservé à moi et aux miens... C'est un principe absolu que je violerais d'une façon déplorable si je te permettais d'emmener ta prise. (A Boussoro.) Qu'on la pende immédiatement à cet arbre.

PAUL

Roi, fais m'en cadeau... Tu ne violeras aucun principe, puisqu'en qualité d'hôte, j'appartiens à ta maison et tu m'obligeras.

LE ROI

Accordé !... Quelle singulière fantaisie !... Est-ce que tu comptes l'emmener en Europe ?

PAUL

Certainement, si cela doit lui sauver la vie.

LE ROI

L'aventure m'amuse ! Elle et toi vous formerez un couple remarquable. Appareiller l'extrême civilisation avec la plus noire sauvagerie, cela ne se voit pas tous les jours.

KIGÉRIK

En attendant ton départ nous l'enfermerons avec

mon orang-outang apprivoisé, si vicieux et si malpropre.

PAUL, riant.

Voilà, Prince, une attention délicate!... Ils ne s'embêteront pas ensemble!...

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Le parloir d'un couvent. — A gauche du spectateur, fortement en évidence, porte conduisant à la chapelle de la communauté. — Au fond, porte donnant accès à l'intérieur du couvent ; à droite, porte d'entrée. — Le long des murs, les chaises, correctement alignées, se mirent dans un parquet luisant de cire. — Aspect général froid et sévère. — Aux murs tableaux d'honneur et grandes photographies, représentant des groupes de fillettes entourant une religieuse, leur maitresse. — Au-dessus de la porte de la chapelle, crucifix de bois noir. — Portraits des trois derniers papes. — Au plafond est suspendu un lustre composé de mousse et de fleurs artificielles. De ce lustre, se détachent des guirlandes de mousse, fleurs et tulle, qui vont, en décrivant des courbes, se rattacher aux angles du plafond.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL, JEAN, LA SŒUR TOURIÈRE

La sœur tourière introduit Paul et son compagnon, très bel homme, au visage complètement rasé et vêtu avec le dernier chic.

LA SŒUR TOURIÈRE, qui regarde les visiteurs avec méfiance.

Qui dois-je annoncer à la mère supérieure ?

PAUL

Son frère accompagné d'un ami.

LA TOURIÈRE, devenant très affable.

A présent, je vous reconnais... C'est vous qui avez amené, il y a deux ans, notre sauvageonne.

PAUL

Joli cadeau, hein, ma sœur !

LA TOURIÈRE, riant.

Vous pouvez dire ! (S'éloignant.) Je vais prévenir la révérende mère. (Elle sort.)

SCÈNE II

PAUL, JEAN

JEAN

Je me reproche vraiment mon indiscrétion. Vous restez des années sans voir votre sœur et je viens me fourrer entre vous, pendant les courts instants que vous passerez avec elle.

PAUL

Soyez sans crainte, vous ne troublerez pas nos épanchements. C'est précisément lorsqu'on se voit rarement qu'on n'a rien à se dire. Ma sœur prie pour ma conversion : c'est ce qui la rattache le plus étroitement à moi.

JEAN

Je puis donc me livrer sans remords au plaisir

d'affronter votre terrible prisonnière. Car on court des dangers avec elle !... Vous m'avez raconté que, sur le navire qui vous a ramenés en Europe, elle poursuivait les matelots et trouvait le moyen de se faire aimer de gré ou de force...

PAUL

Oui, la diablesse !... Elle n'admettait pas la froideur !...

JEAN, souriant.

La froideur d'un matelot en pleine mer !...

PAUL

N'est que jeu innocent auprès des furies amoureuses de ma sauvageonne... Vers l'âge de douze ans ces filles de la nature deviennent d'âpres chercheuses de mâles...

JEAN

Parbleu, avec Adam, c'est Ève qui a commencé !

PAUL

Oui, la plus ancienne des sauvagesses a ouvert la danse et ses héritières ont emboîté le pas. Leurs instincts sont toujours en éveil sans qu'aucune pudeur les contienne, et quand on les soumet à un célibat un peu prolongé...

JEAN

Même sans l'excuse du célibat, j'ai connu pas mal de petites femmes très civilisées qui savaient joliment se faire servir !...

PAUL

En effet, votre métier d'acteur a dû vous mettre aux prises avec quelques tempéraments indiscrets...

JEAN, riant.

Plutôt !... Cet article abonde parmi mes charmantes camarades !... Je suppose que la femelle agressive appartient exclusivement à l'espèce humaine... Les femelles d'animaux ont toujours l'air de fuir l'approche du mâle...

PAUL

Ne vous y fiez pas !... Chez les animaux, le mâle, averti par son flair que l'heure des amours est proche, n'attend pas qu'elle soit sonnée pour solliciter sa belle, qui, relancée trop tôt, se sauve... Mais à la minute prévue par la nature la fugitive s'arrête... Alors elle est un peu là, je vous assure... (Entre Amélie.) Tsit ! Ma sœur !

SCÈNE III

PAUL, JEAN, AMÉLIE

Mère Amélie est une religieuse d'environ quarante-cinq ans. Elle va vers Paul et l'embrasse.

AMÉLIE

Quelle surprise !... Lorsqu'on m'a prévenue que mon frère m'appelait je suis restée saisie. (Elle examine Jean d'un air interrogateur.)

PAUL

Je te présente mon ami Jean Cervier, l'acteur le plus illustre de France.

AMÉLIE

Je ne suis pas au courant du théâtre, mais il est toujours beau d'être le premier dans son art, et je vous félicite, Monsieur.

PAUL

Sa profession l'oblige à exprimer des passions violentes ou à dessiner des caractères étranges et il est sans cesse en quête de types à observer... Je lui ai promis qu'il rencontrerait parmi tes pensionnaires des cas intéressants et il m'a suivi...

JEAN

Votre frère m'a surtout parlé d'une sauvagesse qu'il vous a confiée.

AMÉLIE

Je vous présenterai une jeune fille baptisée sous le nom de Marie. Elle est très pieuse, très sage, et, à part la teinte un peu foncée de sa peau, rien ne la distingue de nos autres élèves.

PAUL

Te rappelles-tu à quel point j'en étais excédé lorsque je l'ai amenée ?...

AMÉLIE

Oui, tu avais débarqué le matin même à Bor-

deaux. On m'appelle au parloir. J'entre, prête à me jeter dans tes bras. Mais ton geste me montre. accroupie dans un coin, une fille à figure bestiale. — Voilà une sauvagesse !... Que je regrette de l'avoir obtenue de ceux qui allaient la pendre !... Je t'en supplie, prends-la pour en faire une chrétienne !... Ah ! l'enjôleur, il connaissait bien le défaut de la cuirasse !...

PAUL, riant.

C'est vrai !... Pour sauver une âme, tu vendrais la tienne au diable !...

AMÉLIE, souriant.

Tu exagères !... Enfin ! j'ai consenti sans hésiter, et le soir même je m'en repentais presque. Nous sommes des éducatrices et non pas des dompteuses.

JEAN, riant.

Vous vous trouviez donc aux prises avec un animal féroce ?...

AMÉLIE

A peu près... Une fillette s'étant un jour moquée d'elle, a reçu un caillou en pleine figure.

PAUL

Ah ! ah ! La brute avait de l'orgueil !

AMÉLIE

Oui, mais de la pire espèce... Son amour-propre n'était sensible qu'à l'injure, tandis qu'aujourd'hui un compliment la ferait sauter dans le feu.

PAUL, souriant.

Le vilain orgueil a pris bonne tournure.

AMÉLIE

Avec cela, d'une paresse incorrigible. Nous nous trouvions devant une intelligence fermée et une volonté rebelle au plus petit effort.

PAUL

Ne disais-tu pas qu'elle est devenue douce, obéissante ?...

AMÉLIE

Et propre... On peut respirer à côté d'elle sans avoir le cœur soulevé de dégoût. Nos sœurs sont douées d'une patience à toute épreuve. Leur spécialité est l'éducation des sourds-muets... Elles trouvent moyen d'entrer en communication avec les esprits les moins accessibles... J'ai confié à leurs soins un singe mal-appris. Tu verras ce qu'elles en ont fait.

PAUL

La laissez-vous maintenant fréquenter librement les autres élèves ?

AMÉLIE

Oui. De ce côté le danger est passé ! Elle n'ignore, hélas, pas le mal, mais elle a l'horreur du péché ! Pauvre fille, je ne me dissimule pas combien sa conversion est fragile. Souvent je l'observe, et je vois des bouffées d'orage lui monter au front... Enfin ! les plus grands saints ont leurs tentations !...

PAUL, riant.

Tu te plains qu'elle ait des tentations, mais c'est justement de cela que je la félicite. Qui dit tentation suppose une résistance, et vraiment si elle est dressée à lutter contre ses impulsions, vous avez accompli un fier miracle !...

AMÉLIE

Pas nous, la religion !... Nous lui avons appris à être pieuse... Du moment qu'elle priait, Dieu se chargeait du reste... Mais à quoi bon t'expliquer cela ?... Tu es un esprit fort, et tu sourirais.

PAUL

Pas du tout !... J'ai souvent pensé qu'il y a eu pour l'humanité deux grands jours. L'un où elle a conquis le feu : le jour de Prométhée !... L'autre, celui où, pour la première fois, un homme, au lieu de se précipiter avec l'avidité d'un loup sur sa nourriture, s'est recueilli et a prélevé la part la plus succulente pour l'offrir en sacrifice à sa grossière idole... Ce jour-là, grâce à la prière, il avait vaincu l'instinct.

AMÉLIE, avec un soupir.

Que ton idée serait belle si elle était complète !

PAUL

Que lui manque-t-il donc ?

AMÉLIE

D'attribuer à Dieu l'honneur du succès. Suivant

toi la prière est une aberration géniale qui exalte jusqu'à l'héroïsme l'énergie humaine : à mes yeux elle est une supplication qui se trouve exaucée... Que nos points de vue sont différents !...

PAUL

Différents, mais point ennemis. Nous descendons toi et moi des mêmes parents chrétiens. J'ai été élevé à tes côtés dans la foi de nos pères... Il m'est impossible d'entrer dans une église sans être profondément ému ; bien plus, j'en suis certain, que les dévots agenouillés autour de moi.

AMÉLIE

N'es-tu pas tenté de prier avec eux ?

PAUL

Je prierais si je m'étais borné, comme toi, à cultiver l'esprit que m'a légué ma race ; mais depuis qu'un âpre désir d'apprendre m'a entraîné hors du cercle de mes hérédités, je suis incapable de m'agenouiller devant ce que je ne connais pas. Cela ne m'empêche pas d'admirer les prodigieux effets de la prière. Elle est une source de vitalité spirituelle intense à laquelle je me réjouis de voir que notre protégée s'abreuve. Je suis pourtant un peu inquiet de ce que, dans l'énumération de ses qualités, tu as omis celle que je place en première ligne. Marie est-elle intelligente ?

AMÉLIE

Remarquablement.

PAUL

Voilà qui me fait joliment plaisir !

AMÉLIE

Qu'y a-t-il de si réjouissant dans cette nouvelle ? Trop d'intelligence est un don plutôt dangereux pour une ouvrière.

PAUL

Marie sera tout autre chose qu'ouvrière. Ceci bien entre nous, n'est-ce pas ?... Je veux faire d'elle une reine !

JEAN, éclatant de rire.

A la prochaine mi-carême ?

PAUL

Rien n'est plus sérieux. Vous savez qu'elle a été capturée sur les terres d'Abéliao, dont le royaume est séparé de la mer par une de nos colonies ; d'où il résulte que son commerce avec le monde entier doit traverser notre territoire avant d'atteindre un port. La France désire vivre en paix avec ce voisin, dont l'armée est redoutable, et, pendant mon séjour dans son pays, j'avais reçu mission de gagner l'amitié de quelques-uns des principaux chefs. C'est à quoi je me suis appliqué, et j'ai surtout acquis le concours de Totilo, vieux courtisan rusé, parlant bien notre langue, point trop ennemi de notre civilisation, ayant les pouvoirs d'un premier ministre, et qui s'est gentiment laissé graisser la patte. Parmi les moyens que nous avons résolu d'employer pour

fortifier auprès d'Abéliao le prestige de la France, se trouve le mariage de Kigérik, héritier de la couronne, avec une Française. Pour le moment Kigérik dépense avec de jolies captives l'excès de ses ardeurs juvéniles, mais il sera bientôt temps de lui choisir une épouse, et je me suis réservé ce soin. Tout d'abord j'ai songé à une femme de notre race, et puis j'ai réfléchi à la triste figure que ferait parmi les esclaves du sérail la jolie aventurière que je pourrais expédier là-bas. La fièvre des pays chauds, les humiliations et l'ennui ne tarderaient pas à l'emporter... Alors je pense à Marie... Elle est dispensée de l'acclimatation physique, et moralement je la crois de complexion robuste, car elle a passé par tout ce qu'on peut imaginer.

JEAN, riant.

Évidemment ce n'est pas une sensitive !... Et ce rebut de l'humanité deviendra reine ! Mon cher, quelle idée superbe !...

AMÉLIE

Quelle trahison !... Pendant qu'ici nous nous donnions un mal inouï pour conduire à Dieu cette enfant, tu la destinais aux infamies du sérail... En m'associant à ta prétendue bonne œuvre, je commettais une mauvaise action.

PAUL, froidement.

Examinons si l'action est aussi mauvaise que tu l'imagines... Les Amaras sont au nombre de cinq millions... Il y a quinze ans, le catholicisme com-

mençait à s'implanter chez eux, mais, inquiété par ses rapides progrès, le roi a fait exécuter les missionnaires... Crois-tu qu'il soit sans intérêt pour la religion que la reine des Amaras soit catholique ? Tu craignais de perdre une âme, je t'en apporte cinq millions !

AMÉLIE

Je me rappelle à présent !... *Les Annales de la Propagation de la foi* ont raconté le martyre des missionnaires... Leur sang n'aurait donc pas coulé en vain !

PAUL

Les Amaras, devenus catholiques, se croiront à demi Français dès qu'ils vivront sous le sceptre d'une Française. En favorisant mon projet, tu sers à la fois ta religion et ta patrie !

AMÉLIE

Les deux choses pour lesquelles je donnerais ma vie !... Mais la peinture que tu m'as faite de la cour d'Abéliao me donne de grands doutes sur l'influence qu'y peut exercer une femme. Je ne vois pas cette malheureuse, enfermée pour l'agrément du roi, jouant un rôle politique.

PAUL

Tu penses bien que je ne me mets pas en campagne pour enrichir d'une unité le troupeau des concubines de Kigérik... Il me faut une reine véritable, gouvernant le roi et, par lui, le pays. Mais ce n'est pas en parlementant qu'on obtiendra pour

Marie une situation d'épouse privilégiée. Son avenir dépendra surtout de son adresse à se faire valoir. Voilà pourquoi j'attache un si grand prix à ce qu'elle soit intelligente. Elle l'est? Nous vaincrons!... Songe à ce qu'aura d'impressionnant, de neuf et de précieux pour un barbare l'amour d'une Parisienne!... Décidément es-tu avec moi? Il y a de glorieux précédents! Souviens-toi d'Esther!...

AMÉLIE

J'y pense tout le temps!... Pendant que tu parlais je ruminais ces vers :

Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas?

Que faut-il faire pour t'aider?...

PAUL

Où en est l'instruction de Marie?

AMÉLIE

Elle parle français assez correctement, récite sur le bout du doigt son catéchisme, et commence à calculer... De la couture, de la coupe, du jardinage, un peu de cuisine...

PAUL

Inutile d'insister sur le chapitre du ménage... Dessin, musique, beaucoup de littérature... tout ce qui développe l'esprit, pousse à l'ambition, donne envie et pouvoir de séduire...

AMÉLIE, souriant.

Tu sais, les couvents ne sont pas précisément

fondés pour équiper des séductrices. Enfin, en s'appliquant... (Quatre jeunes filles, l'une chargée d'une échelle pliante, les autres portant des guirlandes de mousse piquée de fleurs, apparaissent au seuil de la porte qui communique avec l'intérieur du couvent. Elles s'attendaient à trouver le parloir vide et font mine de s'en aller avec des gestes d'excuse et de belles révérences. Amélie les retient en souriant.)

AMÉLIE

Mes enfants, restez donc !... Vous ne dérangez pas, au contraire !... Achevez votre besogne !... (Les jeunes filles, intimidées et se bousculant pour arriver plus vite, vont à la porte de gauche, y établissent l'échelle, puis déroulent les guirlandes et se préparent à les accrocher.)

PAUL

Pourquoi décore-t-on particulièrement cette porte ?

AMÉLIE

Elle ouvre dans la chapelle. Ce soir une procession, après en être sortie par une autre porte, et avoir fait le tour de l'établissement, y rentrera par celle-ci.

PAUL

En l'honneur de quel saint tout ce branle-bas ?

AMÉLIE

Nous avons l'adoration perpétuelle. (Pendant cette conversation, une des jeunes filles, tenant un bout de guirlande, monte jusqu'à mi-hauteur de l'échelle. Là, prise de vertige, elle s'accroupit sur un échelon et n'ose plus bouger. Une autre jeune fille s'élance, arrache la guirlande des mains de la poltronne et se servant d'elle comme d'un marchepied, atteint légèrement l'échelon le plus élevé. Elle fixe la guirlande, par son milieu, au-dessus de la porte, et en jette les deux bouts à ses compagnes qui les arrangent pour encadrer l'entrée. Paul s'est amusé de ce manège et à mi-voix en soulignait les épisodes.)

PAUL, voyant la jeune fille prise de frayeur.

Eh bien quoi! En voilà une rossarde!... A 80 centimètres du sol, avoir le vertige!... A la bonne heure, celle-ci est une gaillarde!... Regarde donc... elle enjambe la première avec une désinvolture!... Du reste, dès son entrée, je l'avais distinguée... Belle fille! figure énergique!...

AMÉLIE

C'est Marie!... (Les jeunes filles, leur ouvrage terminé, s'en vont.)

PAUL

La fille sauvage!

AMÉLIE

Elle-même!

PAUL

Oh! la bonne surprise...

JEAN

Pas négresse du tout!... Je me la représentais si différente!...

PAUL

Le teint s'est éclairci, les traits sont réguliers. Ce qui la change surtout, c'est l'intelligence que respire son visage... Je voudrais bien causer avec elle.

AMÉLIE

C'est facile!... Permets seulement que j'entre deux minutes dans la chapelle. Pendant trois jours le saint Sacrement y reste continuellement exposé et il faut que, jour et nuit, l'une de nous soit en

adoration devant lui. Mon heure de garde est arrivée, mais je vais prier sœur Monique, qui veille en ce moment, de me suppléer jusqu'à ce que je t'aie présenté Marie.

PAUL

A ton aise. (Au même instant sœur Monique sort de la chapelle et se trouve devant Mère Amélie qui se disposait à y entrer.)

SCÈNE IV

PAUL, JEAN, AMÉLIE, MONIQUE

MONIQUE

Ma mère, vous êtes occupée... Si vous le désirez, je puis prolonger mon adoration...

AMÉLIE

Oh ! mille fois merci, sœur Monique, vous me rendez service... (Montrant Paul.) C'est mon frère !... Combien de temps me donnez-vous ?...

MONIQUE

Un quart d'heure... Ensuite j'ai ma classe...

AMÉLIE

Le moment venu, ayez la bonté de me prévenir.

MONIQUE

Pour ne pas vous déranger, en quittant la cha-

pelle je frapperai à cette porte et je partirai par la sacristie.

AMÉLIE

Entendu ! je vous remplacerai immédiatement. (Sœur Monique rentre dans la chapelle.)

SCÈNE V

PAUL, JEAN, AMÉLIE

PAUL

Pour commencer laisse-moi seul avec Marie... Devant toi elle est comme un animal privé sous l'œil du dresseur... Je veux l'observer en liberté.

AMÉLIE, montrant Jean.

Dans ce cas, Monsieur fera bien de m'accompagner, car sa présence troublerait Marie beaucoup plus que la mienne. Nous profiterons du quart d'heure qui m'est accordé pour examiner quelques cas intéressants.

JEAN

Ce sont surtout les muets qui m'attirent... Comme eux je ne puis pas toujours dire ce que je voudrais exprimer, puisque les phrases d'un auteur me sont imposées. Je suis, sur la scène, un muet par rapport à mes propres sentiments.

AMÉLIE, riant.

C'est très juste !... Allons visiter les muets. (A Paul.)

Si, par hasard, sœur Monique frappait à la porte avant mon retour, envoie Marie à la chapelle jusqu'à ce que je la relève de son poste.

PAUL

Je n'y manquerai pas.

AMÉLIE

Évite les plaisanteries, les familiarités, garde un visage grave. Il n'y a pas longtemps, le médecin de la communauté, un homme d'aspect vénérable, auscultait Marie souffrante d'un gros rhume. La sœur infirmière venait d'être appelée hors de la salle... Eh bien... Comment expliquer cela ?... Marie a forcé le docteur à battre en retraite.

PAUL

N'aie pas peur. Je serai très prudent.

AMÉLIE, à Jean.

Venez-vous, Monsieur ? (Au moment de sortir, à Paul.) Elle n'est pas loin, je l'envoie à l'instant. (Elle sort avec Jean.)

SCÈNE VI

PAUL, MARIE

Quelques secondes après, Marie rentre, la tête basse, le regard en dessous. Elle reste debout sur le seuil de la porte. Paul, sans aller à elle, l'interroge gravement.

PAUL

Marie, me reconnais-tu ?

MARIE, dans un souffle à peine perceptible.

Oui.

PAUL

Est-ce bien sûr ?... Où m'as-tu vu ?

MARIE, à voix très basse.

Sur le bateau.

PAUL

Et pour la première fois, où m'as-tu vu ?... (Marie fait un geste vague et ne répond pas.) As-tu oublié, ou as-tu peur de répondre ?... (Un regard qu'elle lui jette à la dérobée semble confirmer cette dernière supposition. Alors Paul va à elle, et la met en face de lui, tout en parlant avec une cordiale brusquerie.) Mais, mon Dieu, je suis donc bien effrayant ?... Allons, levons la tête, et puis un bon regard bien franc, là, dans mes yeux !... Est-on rassuré à la fin des fins ?... (Elle répond par un sourire gai et il reprend son sérieux.) Marie, je suis content d'apprendre que tu fais de grands progrès. Il paraît que tu parles déjà très bien le français, mais j'ai peur que tu n'aies perdu ta langue.

MARIE, montrant le bout de sa langue dans un jaillissement de rire enfantin.

Langue pas perdue !... Voilà !... (Comme les personnes timides que l'on a réussi à mettre en confiance, elle devient subitement très hardie. Sa voix est rauque et mal assurée, voix non encore assouplie par les gammes d'inflexions variées que met en jeu la conversation des civilisés.) Parler gêne pas... Plus difficile comprendre...

PAUL

Qu'est-ce qui te donne le plus de peine à comprendre ?

MARIE

Aumônier quand il fait sermon.

PAUL

Il parle trop vite ?

MARIE

Oui, oui, trop vite... Parle, parle !... Brou ! brou !... (Elle éclate de rire, et, suivant son habitude, appuie par de grands gestes l'indigence de l'expression.) Casse la tête à Marie !...

PAUL

Naturellement les sermons t'ennuient ?

MARIE

Non, pas ennui... Marie assise comme ça... (Elle s'asseoit devant Paul, le cou tendu, dévorant des yeux un prédicateur imaginaire.) Aumônier, lui : Brou !... Brou !... Brou !... (Gestes en moulinet pour indiquer que le prédicateur dévide un interminable ruban verbal.) Marie écoute... Parole de Dieu pas faite pour comprendre...

PAUL

Connais-tu d'autres prêtres ?...

MARIE, les yeux brillants.

Oui, oui, y a père dominicain.

PAUL

Ah ! Et qu'est-ce qu'il vient faire, le père dominicain ?

MARIE

Prêche retraite. (Les yeux au ciel en extase.) Parole de Dieu, si belle ! si belle !...

PAUL, souriant.

Plus belle que dans la bouche de l'aumônier ?...

MARIE

Oh oui !... Aumônier vieux, vieux, toujours malade... Dominicain jeune, avec grande robe blanche, comme Jésus-Christ... (Geste de longue allure, pour accompagner l'ampleur de la robe.)

PAUL

Tu t'es confessée à lui ?

MARIE, faisant la moue.

Non ; aumônier toujours...

PAUL

Marie, je vois que tu es pieuse.

MARIE

Oui, beaucoup pieuse... Tout le temps prier...

PAUL

Pour qui pries-tu ?

MARIE

Pour parents, là-bas, qui connaissent pas bon Dieu... pour pauvres pécheurs, pour celui-là qui va mourir, pour les âmes du purgatoire...

PAUL, gravement comme à lui-même.

Très bien, ton horizon s'élargit joliment !... Dis-moi, est-ce qu'il n'y a pas certaines personnes pour lesquelles tu pries plus volontiers ?

MARIE

Si... Y a bienfaiteur à Marie.

PAUL

Qui est-ce ton bienfaiteur ?

MARIE

Frère à Mère Amélie.

PAUL

Quelle idée !

MARIE s'incline rapidement sur la main de Paul et la baise. En se redressant elle dit :

A sauvé la vie !... (Puis elle reste surprise et troublée.)

PAUL, réprimant une légère émotion.

Allons, tu es une bonne fille !

MARIE, avec une conviction profonde.

Oh, très bonne, Marie, très bonne !... Fait jamais péché...

PAUL, incrédule.

Jamais !... Quelle histoire !...

MARIE

Quand Marie pas sage, celui-là fait péché qui a été mangé !

PAUL

Qu'est-ce que tu veux dire ?

MARIE, indiquant du geste des perspectives lointaines.

Là-bas Marie a mangé païens, ennemis de Dieu... Celui-là fait péché.

PAUL

J'y suis !... Manger du lion rend courageux, manger du païen rend impie.

MARIE

Oui, oui. Viande de païen mauvaise pour l'âme.

PAUL

Ainsi tu en as mangé beaucoup, de cette viande-là ?

MARIE

Oh beaucoup !... Hommes se battre, et le soir faire cuire tous ceux-là qui tués.

PAUL

N'y pense plus ! Le baptême a chassé de ton âme toutes les vilaines gens que tu y faisais entrer en dînant. Rien ne t'empêche d'être sage. Allons, Marie, je vois que tu es parfaitement heureuse dans cette sainte maison.

MARIE, avec une grande mélancolie.

Marie pas heureuse.

PAUL, d'un ton d'amicale gronderie.

Qu'est-ce que j'entends ?...

MARIE, plaintivement.

Non, pas heureuse !...

PAUL

Tu l'étais davantage là-bas, dans les montagnes ? (Elle fait signe que oui.) Pourtant tu avais froid, tu ne mangeais pas toujours à ta faim... Qu'est-ce que tu regrettes ?... (Immobile, elle regarde fixement le vide.) Quels yeux !... Te voilà toute changée !... As-tu mal ? (Il lui passe affectueusement la main sur le front.) Mais oui, elle a le front brûlant !... Donne-moi tes mains !... (Il les presse et les réchauffe longuement dans les siennes.) Elles sont glacées ! (Marie, les yeux remplis de sombre angoisse, la poitrine gonflée, les coudes en arrière, approche sa figure tout contre celle de Paul, sans d'ailleurs chercher à l'embrasser. Avec douceur Paul tâche de la maintenir à distance.) Es-tu folle ?... (Elle revient avec un acharnement silencieux appliquer sa personne contre celle de Paul qui la repousse avec violence.) Marie !... C'est très mal !... Mère Amélie le saura !... Tout le couvent !... Quelle honte !... (S'exaspérant.) Sur le navire je t'ai fait donner des coups de corde; on te triquera encore s'il le faut ! (Marie, luttant avec Paul, a reculé jusque devant la chapelle; là, pendant un instant où le combat se poursuit en silence, retentissent trois coups également espacés, frappés de l'extérieur sur la porte de la chapelle. Marie s'arrête comme foudroyée, se retourne, regarde cette porte et tombe prosternée le front sur le parquet. Paul à lui-même.) Sœur Monique !... (Un silence. Paul écoute ce qui se passe dans la chapelle.) Elle doit être partie ! (Il ouvre toute grande la porte de la chapelle.) Regarde, Marie, il n'y avait personne que Dieu qui te voyait !... Va lui demander pardon !... (Rampante et les yeux fixés sur l'autel, Marie se traine dans la chapelle.

Paul tandis qu'elle s'éloigne.) Ah ! pauvre humanité qui ne monte qu'en rampant ! (Quelques secondes après, entrent Jean et Mère Amélie, à laquelle Paul montre Marie qu'on devine prosternée devant l'autel.) Sœur Monique est partie. J'ai envoyé Marie prendre sa place, comme tu me l'avais recommandé.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

A la campagne, chez Paul Moncel. Salon-bibliothèque situé au rez-de-chaussée. Les murs sont garnis de rayons surchargés de livres. Ameublement simple et confortable. Par une vaste baie donnant accès au jardin, on aperçoit devant la maison une prairie qui s'étend jusqu'à la lisière d'une forêt. Fenêtres ouvertes. Paisible soirée de printemps. Clair de lune.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL, JEAN

Paul est en train de lire. On entend le bruit d'une automobile. Il se lève et s'empresse à la rencontre de Jean.

PAUL

Bonsoir, cher ami... Bon voyage?

JEAN

Excellent... J'ai joué en matinée... Sauté dans le train de six heures au moment où il démarrait... Votre chauffeur, souriant et ponctuel, m'attendait à l'arrivée... Me voici!...

PAUL

Vous ne voulez rien prendre?...

JEAN

Merci !... Dîné en wagon-restaurant.. A présent que je vous vois, il ne manque plus à mon bonheur que la fille sauvage... Vous m'avez invité à être témoin de ses débuts dans la société ! Où est-elle ?... Au lit, peut-être, car il est tard.

PAUL

Elle vagabonde.

JEAN, riant.

Déjà !...

PAUL

Vous voulez dire : encore !... J'avais à travailler... N'ayant personne à qui parler, elle s'est évadée dans le parc... Mais je l'ai prévenue de votre visite, et, si elle a entendu le bruit de l'auto, elle va rentrer en courant.

JEAN

Elle est donc bien pressée de renouveler connaissance avec moi ?

PAUL, souriant.

Très pressée...

JEAN

Pour m'avoir entrevu il y a trois ans ?...

PAUL

Elle s'est rafraîchi la mémoire... Vous saurez comment. Laissez-moi vous expliquer d'abord pourquoi elle est ici. C'est la supérieure du couvent qui me l'a rendue... Marie devenait trop pieuse !...

JEAN, riant.

Mère Amélie s'en plaint ?

PAUL

Eh oui ! Tout arrive !... Vous avez constaté avec quel enthousiasme mon excellente sœur accueillait l'idée de faire épouser Marie par Kigérik. Or, bien loin de se révéler capable de séduire un roi barbare, Marie est entraînée vers la vocation religieuse. Cela consterne Mère Amélie qui se voyait déjà, offrant à Dieu les âmes de cinq millions d'infidèles, convertis par l'influence de Marie... Aussi m'a-t-elle supplié de reprendre dans mon intérieur profane sa trop mystique élève qui passera une année d'épreuve sous ma direction. Si, au bout de ce temps, elle s'entête à devenir nonne, on la laissera libre.

JEAN

Voilà une vocation bien surprenante chez une fille qui a pour les hommes un penchant aussi décidé.

PAUL

C'est, au contraire, sa rage de poursuivre les hommes qui l'a livrée à Dieu. Lorsqu'elle a été prise, en mon honneur, d'un accès de frénésie sensuelle, je me suis tiré d'affaire en lui faisant croire que trois coups frappés par une religieuse étaient une admonestation divine... Ce miracle a produit en elle une commotion terrible. J'ai su qu'après notre départ elle avait passé toute la nuit prosternée devant l'autel; depuis ce grand jour, sa dévotion

n'a cessé de s'exalter, au point qu'à côté d'elle, les saintes personnes qui peuplent le couvent rougissent de leur tiédeur.

JEAN

Je suis surpris que pour balayer cette vocation gênante, Mère Amélie n'avoue pas à Marie la fausseté du miracle.

PAUL

Ma sœur, à laquelle j'ai jugé dangereux de raconter l'histoire, ne sait rien du miracle. Quant à moi, j'ai peur, en détrompant Marie, d'affaiblir sa foi, ce qui nuirait à mon projet de placer Kigérik et son royaume sous la domination d'une pieuse reine, gouvernée elle-même par des missionnaires dont l'influence sera profitable à la France.

JEAN

Cette petite illuminée dans votre ménage vous fera mener une existence de curé !

PAUL

Ma foi, si cela continue... Nous sommes ici depuis hier au soir : ce matin, pendant que nous prenions le café, Marie a entendu sonner la messe. Elle a voulu y assister...

JEAN

Vous l'y avez accompagnée ?... L'illustre Moncel, celui de nos savants qui met le plus de singes parmi nos ancêtres, allant à la messe !... C'est drôle !...

PAUL

Ce n'est drôle que pour vous. Les gens de la paroisse me voient souvent le dimanche à l'église du village... En ce moment je trouve un intérêt très vif à guetter chacune des impressions de Marie. Je l'ai vue prier. Ce n'est pas avec ferveur qu'elle s'adresse à Dieu, c'est avec furie... Elle prend par la violence le Tout-Puissant.

JEAN, *riant.*

Comme un vulgaire Paul Moncel !

PAUL

Au sortir de l'église, j'ai proposé une promenade et nous sommes entrés dans la forêt. Depuis des années, Marie vivait enfermée dans un couvent, et tout à coup elle a retrouvé la sensation des grands espaces. Elle en est restée d'abord tout étourdie : une petite fille qui, après une longue séparation, revoit sa maman, et se débat entre le rire et les pleurs. Et, en effet, Marie était rendue à la nature, sa mère !... Puis la détente !... Le poulain échappé foulant d'une course folle l'herbe des prairies. Elle allait, venait, sautait, dansait, puis son allégresse s'est changée en délire, quand nous avons rencontré des animaux... La forêt, par ici, est très giboyeuse... Autour de nous les lapins déboulaient sous les fougères ; au loin dans les coupes, de gros ballons blancs, derrières de chevreuils effarouchés, précipitaient leurs bonds vers l'épaisseur des taillis; devant ce grouillement de bêtes, les instincts car-

nassiers ressuscitaient... Marie tremblait de passion contenue... A l'heure du déjeuner je l'ai ramenée ici, grisée par la lumière, le parfum des fleurs, les chants des oiseaux, et la vie intense qui émanait des animaux et des plantes.

JEAN

Dieu était loin de sa pensée !...

PAUL

Croyez-vous ?... Dieu est si vaste que, s'en éloigner, c'est souvent le rejoindre.

JEAN

Au moins vous avouerez que la nature occupe ce soir la première place dans le cœur de Marie ?

PAUL

Rien n'est moins certain, comme vous allez voir... Nous avons dîné de bonne heure, et, au dessert, Marie, qui avait pris ses renseignements, m'a rappelé que nous sommes dans l'octave de la Fête-Dieu. Pendant huit jours, lorsque le crépuscule ramène les paysans au logis, le curé les réunit pour une bénédiction du Saint-Sacrement. Marie désirait assister à l'office et, de nouveau, je l'ai suivie. Dans notre pauvre église il faisait presque nuit ; les deux chantres, placés à l'entrée du chœur, beuglaient avec des contorsions ridicules. Pourtant je me sentais attendri... Les êtres simples qui m'entouraient criaient vers Dieu avec un tel accent de sincérité,

que dans l'ombre de la nef j'entrevoyais une Présence auguste.

JEAN, riant.

Ah ! le poète !...

PAUL

Non, le paysan !... Moi aussi, je laboure un champ très aride, et suis touché lorsqu'un peu d'idéal vient rafraîchir mon âme. Après le Salut, au lieu de regagner directement la maison, nous avons fait un détour à travers la campagne. Le sentier que nous suivions se faufilait entre de hauts seigles dont les barbes nous piquaient la figure, tandis que sous leur couvert les cailles amoureuses martelaient d'ardents appels... Les étoiles s'allumaient une à une... La terre, au contact des souffles tièdes qu'envoyait le ciel, frissonnait d'aise. En marchant je fredonnais le psaume que nous venions d'entendre :

Laudate Dominum de cœlis,

psaume qui renferme une originale exhortation aux montagnes, vallées, collines, aux hommes et aux anges, aux animaux, y compris les cétacés qui habitent les abîmes des mers, à louer le Seigneur.

De toute la plaine s'élevait comme une clameur contenue accompagnant ma voix... Marie s'est retournée et j'ai lu dans son regard qu'elle aussi percevait le cantique des blés et des futaies. En approchant de mon parc, nous avons longé un pré où pâturait le troupeau du fermier, et nous sommes restés un instant à considérer les jeux d'une vache avec un jeune taureau. Pour commencer, la vache,

par petits coups amicaux, cognait de son front l'adversaire, lequel accueillait mollement ses avances et faisait mine de s'éloigner ; mais alors la vache lui barrait le passage et, où qu'il se tournât, mettait sa croupe en travers... Le taureau, trop enfant pour apprécier, reculait... Quant à sa compagne, elle ne jouait plus... Peu à peu, elle se transformait en vache enragée... Ses coups de corne devenaient rudes : « Tiens, voilà pour toi que je prenais pour un taureau, et qui n'es décidément qu'un veau !... » Marie démêlait aussi bien que moi le sens de ce petit drame qui nous en rappelait un autre. Elle n'a plus levé les yeux sur moi, et nous sommes rentrés silencieux à la maison.

JEAN

Hé ! Hé ! ce mélange de haute piété et de joie de vivre, rend la jeune personne assez inquiétante...

PAUL

Raison de plus pour que j'aie grand soin de ménager sa foi. Il serait imprudent de la priver de ce soutien.

JEAN

Au point de vue moral vous avez sans doute raison. Mais la dévotion n'est-elle pas ennemie de la culture intellectuelle que vous prétendiez lui donner ?

PAUL

Pas du tout ! La dévotion enrichit les âmes par l'infinie variété des nuances dont elle colore les

sentiments. (Souriant.) Pensez donc, la conversation avec Dieu !

JEAN, riant.

Oui, quand on réfléchit... Rien que la conversation des coquettes aiguise les esprits les plus obtus...

PAUL

Marie a une intelligence très éveillée, curieuse de tout et on n'a rien épargné pour la développer... Vous constaterez que sa piété ne la condamne pas à être sotte.

JEAN

A merveille... Cependant, pour tourner la tête à Kigérik, j'imagine que les plus remarquables dons spirituels ne sont rien, s'ils ne s'appuient pas sur des agréments physiques dignes de les encadrer; et, dame, j'ai un préjugé contre la beauté des dévotes.

PAUL, riant.

Pour avoir trop cultivé celle du diable!... Eh bien, Marie va vous prouver que la piété d'un ange et la beauté du diable sont très capables de loger à la même enseigne.

JEAN

De mieux en mieux!... Seulement, on a beau être jolie, si on est fagotée comme quatre sous...

PAUL

Rassurez-vous. Je suis allé retirer Marie du couvent et, au retour, j'ai fait escale avec elle à Paris, où j'ai dépensé un argent fou pour sa toilette.

JEAN

Sans me consulter, moi, un spécialiste !

PAUL

J'ai confié Marie à une de mes nièces, la baronne de l'Éperon, qui s'habille à ravir et a nippé Marie avec un chic discret auquel vous rendrez hommage.

JEAN

Je devine, à présent, comment Marie, qui devait m'avoir parfaitement oublié, s'est rafraîchi la mémoire. Pendant votre séjour à Paris vous l'avez menée au théâtre ?

PAUL

C'est cela même... Elle vous a vu dans *On ne badine pas avec l'amour* et *Roméo et Juliette*. Devant les chefs-d'œuvre, elle est encore trop novice pour attribuer à l'auteur et à l'acteur la part de mérite qui revient à chacun... Les grandes ombres de Shakespeare et de Musset ne lui sont pas apparues. Elle ne voyait, n'entendait que Perdican et Roméo. Vous êtes Perdican !... Vous êtes Roméo !...

JEAN

C'est déjà un joli progrès chez une jeune anthropophage qui ne jugeait un homme que sur sa vigueur de mâle ou les quartiers de venaison qu'on pouvait en tirer.

PAUL

Aussi ai-je grand soin de cultiver ses enthousiasmes !... Je me suis décidé à vous écrire au

sortir d'une représentation où vous aviez magistralement exprimé les sublimes tourments de l'humanité. Je voyais Marie transfigurée, les regards illuminés par le rêve... N'oubliez pas que j'ai à lutter contre sa vocation... Elle se sent attirée vers Dieu... Il faut que je lui fasse entendre l'appel du monde... mais je veux un appel qui la conduise vers les sommets... Elle est infiniment sensible à la beauté... La musique, les tableaux, les statues la font vibrer...

JEAN

Ah ! vous comptez sur moi pour qu'elle vibre !... Je suis l'œuvre d'art vivante, le chef-d'œuvre humain qui la détournera des perfections divines... C'est flatteur !...

PAUL, riant.

Soyez flatté tant qu'il vous plaira !... Bien entendu, je n'ai pas raconté à Marie que, l'année dernière, vous avez consacré le mois de vacances que vous avez passé ici, à séduire ma fille de basse-cour. Cette aventure, qui m'a été révélée après votre départ, pour votre prestige, mieux vaut la taire. Ne touchons pas à Roméo !

JEAN

Enfin, que voulez-vous de moi ?

PAUL

Que vous soyez simplement vous-même... Mais, sapristi, où est-elle donc passée ?... Elle doit s'être perdue dans les bois !... (S'approchant de la fenêtre.) Eh

non !... Elle est assise sur le banc, devant la maison, à deux pas de nous, et nous contemple...

JEAN

Vous la prétendiez si pressée de me retrouver... Il n'y paraît guère...

PAUL

Si elle vous admirait moins, elle approcherait peut-être plus vite... Apprivoisez-la, c'est votre affaire !... Je vais dans ma chambre où un article qu'on attend à la *Revue des Deux Mondes* va me prendre plusieurs heures... Lorsque vous aurez sommeil, envoyez Marie se coucher, et, avant de monter à votre chambre habituelle, venez me dire bonsoir... (Il sort.)

SCÈNE II

JEAN, MARIE

JEAN, ouvrant aussitôt la porte et s'adressant à Marie, assise devant lui dans le jardin.

Arrive donc, Marie !... (Elle obéit avec une certaine hésitation.) Un peu plus vite que ça, voyons !... (Elle marque plus d'empressement, et lorsqu'elle est à portée, il la saisit par un bras, l'attire dans le salon, la place en pleine lumière, et se régale de sa vue.) Mâtin, la belle demoiselle !... Il ne sera pas dit que je ne l'aurai pas embrassée !... (Avec une évidente bonne volonté, elle tend la joue. Il l'embrasse.) A la bonne heure !... Voilà que nous sommes amis !...

MARIE, souriant.

A Paris des demoiselles plus jolies que moi sont aussi vos amies... J'ai vu !...

JEAN

Vu ?... Ah oui, au théâtre !... Celles qui jouaient avec moi...

MARIE

Comme elle vous aime, Juliette !... et cette Camille, donc, sans en avoir autant l'air !...

JEAN

N'est-ce pas ? Les plus charmantes filles de France m'adorent, et le monde, si envieux d'ordinaire, applaudit à ma chance.

MARIE

C'était si beau !...

JEAN

Et puis cela devait te rappeler plus d'une scène de ton ancienne vie.

MARIE

Non, rien.

JEAN

Tu as rôdé dans la forêt avec les jeunes mâles de ta tribu, et pendant la grosse chaleur du jour, tu gîtais avec eux sous de frais ombrages... A quoi passiez-vous le temps, hein ?... Ah ! ma petite !... Quelle femme a été plus souvent que toi prise et reprise ?... Quelle femme connaît mieux l'amour ?...

MARIE, tristement.

Je ne connais pas l'amour !...

JEAN, éclatant de rire.

Vierge, alors ?

MARIE

Mon rein a plié sous le mâle aussi souvent que celui d'une panthère en folie, mais j'ai seulement appris que l'amour existe en écoutant Juliette et Camille causer avec vous.

JEAN, riant.

Ah ! la bonne blague !... Moi, le civilisé, je donne au mot amour un sens matériel, alors que toi, la panthère, tu le prends au spirituel...

MARIE

Je le prends comme vos amies préférées...

JEAN

Pas la peine, en ce cas, de rien changer à tes habitudes... Les princesses les plus exquises, les dames aux airs dédaigneux, font l'amour parmi les dentelles, comme tu le faisais sous les halliers, au voisinage des ours... C'est, vois-tu, qu'elles gardent au fond d'elles-mêmes une fille tout aussi sauvage que tu as jamais pu l'être et ce ne sont ni les oripeaux dont elles s'affublent, ni les propos suaves qu'elles tiennent, qui empêchent l'ardente fille d'accueillir l'homme avec des ronrons de bête, le rein heureux de craquer sous son poids. Dans ton couvent, on te prêchait qu'il fallait anéantir l'im-

monde femelle ; peut-être, jusqu'à ce matin, espérais-tu y être parvenue... Mais à peine avais-tu repris contact avec la nature que tu l'as sentie présente... Il y a un instant, sur ce banc, à quoi rêvais-tu ?... Était-ce à l'amour des poètes ?... Non, ma petite !... C'était à la ruée des bêtes dans les ténèbres des fourrés... Tu étais la fille sauvage !...

MARIE

Il y a du vrai... la fille sauvage est moins loin dans cette campagne qu'au couvent... Ne parlez plus d'elle ni de la vie qu'elle menait...

JEAN

Elle reviendrait ?...

MARIE

Si elle revient, Dieu la chassera comme il a déjà fait...

JEAN

Dieu n'a rien fait !... Le miracle ?... Une gaminerie !... Sœur Monique était en adoration devant le saint Sacrement. L'heure de sa classe ayant sonné, elle a frappé à la porte pour avertir mère Amélie de venir la remplacer... Ce signal avait été convenu en ma présence... Par hasard, il a été donné juste à point.

MARIE

Et on m'a laissé croire...

JEAN

Tout ce que tu as voulu... Ces histoires-là sont

très commodes pour calmer les enfants... Mais tu n'es plus une enfant!... Tu n'es pas davantage une créature à part... un phénomène... Tu es, comme nous tous, composée d'une personne artificielle, éprise d'idéal, et d'un être primitif, consumé d'ardeurs violentes... A la première, j'offrirai demain un superbe bouquet de fleurs de rhétorique... L'autre va m'appartenir à l'instant. Jette-toi sur moi, Marie, comme autrefois sur Paul... Tu seras mieux reçue!...

MARIE, indécise et troublée montrant la porte par laquelle est sorti Paul.

Il est là, Paul, dans sa chambre...

JEAN

Oui, c'est trop près... Filons dans le parc... Allons, Marie! (Il la prend par le bras et cherche à l'entraîner au dehors.) Comment, des manières!... Toi!... Petite amie, voyons, je t'en supplie!... Est-ce que je ne suis pas un homme à ton idée?... Si! Si! Si!... Tes yeux disent oui... Et cette poitrine qui malgré toi vient contre la mienne!... Eh! bien, quoi?... Encore des façons!... Qu'attends-tu, sotte?... (Affectant de rire.) Les trois coups sur la porte?... (Elle bondit à la porte sur laquelle elle assène trois vigoureux coups de poing. Aussitôt Paul apparaît.)

SCÈNE III

JEAN, MARIE, PAUL

MARIE, se retournant vers Jean, ironique et triomphante.

Ils ont frappé, les trois coups!...

PAUL

Et pas du même côté de la porte !... Aujourd'hui, c'est à l'intérieur !... Mes compliments, Marie... (A Jean.) Et vous, cher ami, merci !... En vous ménageant une rencontre avec elle, je me proposais un but. Il est atteint et je puis dire, à présent, qu'il consistait à éprouver la fermeté de son caractère.

JEAN, avec un rire forcé.

Puisque vous voilà rassuré, je puis aller me coucher, n'est-ce pas ?... Ne vous dérangez pas... Je connais le chemin... Bonsoir, vieux !... Bonsoir, Marie !... Que cette nuit t'apporte de beaux rêves !... (Il sort.)

SCÈNE IV

MARIE, PAUL

MARIE, se précipitant vers Paul les mains jointes.

Ah ! plus jamais, jamais, ne me laissez seule avec lui !...

PAUL, souriant.

Je n'étais pas loin !...

MARIE

La sauvage est revenue !... Lui, l'excitait tant qu'il pouvait... Il suppliait... Un moment j'ai voulu !...

PAUL

Tu as eu peur d'un nouvel avertissement de Dieu ?

MARIE

Pas Dieu !... Sœur Monique !...

PAUL

Parfait ! Avant d'attaquer il avait supprimé ta meilleure défense !... Pourtant tu n'as pas succombé... Tu dois ton salut à tes propres forces. Il n'y a rien de plus beau !... Sois fière !...

MARIE

Je croyais la sauvage détruite. Avec elle je ne serai peut-être pas toujours la maîtresse...

PAUL

La Providence t'aidera !

MARIE, *ironique.*

Comme le jour du miracle !...

PAUL

Pourquoi pas ?... N'est-il pas merveilleux que sœur Monique ait donné son signal à la seconde même où il te corrigeait.

MARIE

C'est vrai !

PAUL

Dieu est intervenu, tout l'indique... Mais, sans doute, il entrait dans ses vues de ne pas enchaîner ta liberté... Certaines grâces sont tellement éclatantes qu'après en avoir été favorisé on est, pour ainsi dire, obligé de se consacrer à Dieu... Ici, ce

n'est pas le cas... Tu as été secourue avec une discrétion telle, que ton projet de prendre le voile paraît un excès de zèle...

MARIE

Je n'ai plus envie d'être religieuse...

PAUL

On te fournira d'autres moyens de servir la religion. Je rêve pour toi d'une destinée glorieuse qui te rendrait véritablement l'associée de la Providence... Si je me suis occupé de toi jusqu'à présent, c'est même dans l'unique but de te préparer à cette mission. Je ne pensais qu'à elle, je ne voyais qu'elle... Mais, ce soir, tout change !... C'est toi, ta personne qui m'intéresse..., tu es, pour un naturaliste, un rare sujet d'étude et je considère comme une chance d'assister à ton évolution...

MARIE

Qu'ai-je donc de si remarquable ?...

PAUL

Tu es la plus frappante image de l'humanité qui se puisse concevoir... Tout individu, pendant le cours de son existence, reproduit, avec des coupures et des raccourcis, celle de son espèce... Toi, tu n'omets aucun détail, tu parcours toutes les étapes... L'itinéraire est complet !...

MARIE

Pourquoi plus complet que le vôtre ?...

PAUL

Avant de te civiliser tu as passé par l'état sauvage : moi pas...

MARIE

Cela fait une différence ?

PAUL

Énorme... Chez nous, à peine un bébé se tient-il sur ses jambes, qu'il abrège la route suivie par ses ancêtres et révèle, dès les premiers mots qu'il prononce, l'âme défrichée de nos races. L'hérédité, l'exemple des parents, les soins intensifs qu'on lui prodigue, greffent sur son printemps les fruits d'automne de notre culture. Le riche assortiment de préjugés, d'hypocrisies et de vertus dont il hérite, couvre de son vernis les profondes empreintes de l'animalité... Les grands commandements de la nature ne déclenchent plus ses instincts... Rappelle tes souvenirs... Lorsque tu es arrivée en France et que tu t'es trouvée en face de jeunes filles vraiment pures, quels phénomènes elles ont dû te paraître !... La pureté !... Tu n'avais pas connu cela pour ton propre compte, ma pauvre enfant !...

MARIE

Non ! C'est au couvent que je l'ai pour la première fois rencontrée. Mes camarades et les religieuses étaient l'innocence même !... Quand de sales souvenirs me venaient en présence de ces saintes ignorantes, je détournais la tête comme un animal pris au piège lorsqu'un homme lui parle...

PAUL

Oui, tu étais la brute captive devant l'être supérieur, mais avec assez d'énergie, d'intelligence et d'orgueil pour espérer devenir son égale. Et aussitôt tu as entrepris d'élever, sur les marais fangeux de ta nature, un splendide édifice moral... C'est exactement ce qu'a tenté l'humanité à son aurore... Elle émanait de la brute et voulait monter... Pour échapper à la meute vorace dont les crocs la retenaient en bas, elle s'est accrochée à des mains qui l'attiraient en haut : mains divines... L'histoire des peuples qui ont fondé la dignité humaine n'est qu'un long colloque avec les dieux... Nous lirons ensemble les très vieux livres qui sont comme nos titres de noblesse : la Bible... Homère... Chaque ligne évoquera la gloire des Immortels... Tu entendras le mendiant, sur le seuil de la maison où il demande asile, saluer le Dieu protecteur du foyer, avant de s'incliner devant l'hôte... Tu verras l'exilé, couvert de haillons, s'asseoir à la table des rois avec les honneurs dus au protégé du Tout-Puissant. Les dieux sont partout, gouvernent tout. Dans ces textes vénérables, tu reconnaîtras une peinture fidèle de ta propre piété, et, lorsque nous assisterons à une manifestation naïve de la foi des anciens, tu songeras à la fille sauvage subitement calmée par les trois coups...

MARIE

L'humanité a donc surpris sœur Monique derrière la porte ?...

PAUL

Souvent. En cela, comme en tout, tu n'as fait que la suivre.

MARIE

Les sœurs se plaignent que la foi diminue dans le monde, je comprends pourquoi.

PAUL

Ta conclusion est un peu simpliste. Ce n'est qu'après des siècles d'études et de réflexions que les peuples s'affranchissent du joug céleste... Mais toujours arrive un moment où l'humanité croit découvrir qu'elle a été dupe, et se révolte.

MARIE

L'heure de la délivrance a sonné !

PAUL

Non : l'heure de la décadence !... Lorsqu'un explorateur parcourt les régions désolées où ont fleuri les civilisations de l'antiquité, les seuls objets qui évoquent à ses yeux les splendeurs évanouies, sont des temples croulants, dont les ruines attestent qu'une société grandie à l'ombre des églises ne leur survit pas. Les dieux exilés se vengent en emportant la vitalité du peuple qui les chasse ; et, comme les peuples finissent toujours par se brouiller avec leurs dieux, il en résulte que l'humanité, aussi bien que la mer, n'obéit aux attractions d'en haut qu'avec de perpétuelles alternatives de flux et de reflux. La Mythologie raconte le supplice d'un

nommé Sisyphe, condamné à hisser un quartier de roche jusqu'au sommet d'une montagne. Chaque fois qu'il touchait au but, son fardeau lui échappait et retournait en bondissant à l'abîme. Alors l'infortuné recommençait l'odieuse ascension. Les sociétés s'évertuent à pousser vers le ciel une charge vacillante composée d'idéal et de foi. Arrive l'heure fatale où la foi dégringole, et l'humanité, éternelle pénitente à la façon de Sisyphe, retourne la chercher au plus profond de ses instincts.

MARIE

Ainsi les dieux abandonnés se sont toujours vengés ?

PAUL

Oui, toujours.

MARIE

Même les dieux des païens ?... Même les plus grossières idoles ?...

PAUL

Oui, même elles...

MARIE

Est-il possible qu'un morceau de bois se venge ?

PAUL, souriant.

Tu attribues à mes expressions un sens trop littéral... Je n'ai pas voulu parler d'une punition venue de l'extérieur... Suppose que certains dieux soient l'idéal humain personnifié... L'humanité, en les adorant, ne ferait que rendre hommage à ses

meilleurs penchants, et ce précieux moyen de se diriger elle-même sous un faux nom, lui échapperait dès l'instant où elle perdrait la foi, d'où l'anarchie morale et la déliquescence.

MARIE

Comment se fait-il que mon idéal m'apparaisse sous la forme d'un Dieu ?

PAUL

N'as-tu jamais été égarée sous un soleit brûlant, au milieu des sables arides ?... Dans ûn demi-délire causé par la soif, tu apercevais tout à coup une nappe d'eau que tu saluais par des cris de joie... Elle n'existait pas !... Tu la voyais pourtant... Ton idéal de fraîcheur enchantait tes regards hallucinés.

MARIE

Comme se dresse devant moi l'être parfait qui renferme les vertus dont mon âme a soif ?...

PAUL

Justement !... Tu découvres en lui des beautés qui viennent de toi.

MARIE

Ainsi l'homme se regarde dans un miroir qui embellit, et il voit Dieu.

PAUL

C'est la définition d'un faux Dieu... Ne me fais

pas dire que tous les dieux sont faux... La vérité se cache parfois sous les séductions du mirage, lorsque la nappe d'eau qui trompe les regards du voyageur est le reflet aérien d'un étang qui frissonne bien au delà des lointains horizons. Étang inaccessible, mais qui existe.

MARIE

Il existe !... Mère Amélie m'avait prévenue que vous n'êtes pas religieux, et voilà que vous parlez comme si vous admettiez l'existence de Dieu !...

PAUL

Je parle avec respect de la plus vénérable des hypothèses.

MARIE

Une hypothèse ?

PAUL

Ce mot te déroute ?... Si tu assistais à une de nos séances de la Société de Biologie, tu comprendrais comment nous nous y prenons, nous autres savants, pour éclaircir les grands problèmes, celui de l'hérédité, par exemple. Pourquoi, lorsque se forme un nouveau petit être, ses molécules se rangent-elles de façon à reproduire exactement le corps des parents ?... Diablesse de question à laquelle chacun répond en inventant tout un système d'organes distributeurs dont il démontre le fonctionnement avec infiniment de sérieux, bien que le microscope n'en révèle pas le moindre vestige. Cela s'appelle faire une hypothèse. Pendant nos discussions nous nous battons à coups d'hypothèses et certains en-

ragés donneraient leur sang pour défendre celle qu'ils préconisent... Saisis-tu combien, en tout cela, nous sommes pareils aux mystiques, et, à bien des égards, leurs élèves? Ils ont été les premiers à s'emparer du droit, dont nous faisons un si copieux usage, d'imaginer des hypothèses. Dieu et l'immortalité de l'âme, en même temps que les conceptions les plus grandioses de l'esprit humain, ne sont que d'illustres hypothèses.

MARIE

Ainsi la religion n'apporte pas de preuves?

PAUL

Non, elle devine, ce qui n'implique pas qu'elle soit dans l'erreur... Le sentiment nous fournit continuellement des conclusions tout aussi justes que l'argumentation la plus serrée... Voilà moi... J'ai la certitude d'avoir fait ce soir de grands progrès dans ton affection...

MARIE, *avec élan.*

Ah oui! C'est la vérité pure!...

PAUL

Je n'en doutais pas et pourtant je serais bien en peine d'en apporter la preuve... Je vois ton cœur des mêmes yeux que le chrétien voit Dieu.

MARIE

Alors Mère Amélie, lorsqu'elle décrit Dieu comme une vieille connaissance, en donne une peinture exacte?...

PAUL

Garde-toi d'une conclusion pareille! Nos esprits sont enfermés dans le cercle de nos sensations, et ne travaillent que sur du connu... Aucun œil humain n'ayant contemplé Dieu, nous ne concevrons jamais Dieu, et le doigt du prêtre qui se tend vers lui, te montre un homme!...

MARIE

Vous voyez bien que tous les dieux sont faux!... Qu'ils soient hallucination, mirage, hypothèse, inspiration révélatrice, ils sont mensonge!... Que de grandes idées on gagne en causant avec vous!... Je nage en pleine lumière!... Ma foi s'en va!... Il n'y a pas de Dieu!...

PAUL

Pauvre Marie, tu paieras cher cette soirée!... Dieu n'est peut-être qu'un mot, mais un mot qui remplit l'âme!...

MARIE

Est-ce qu'on meurt d'un mot qui manque?

PAUL

On meurt de se sentir déchue!... Sais-tu, Marie, que tu es l'arrière-petite-fille d'un atome de gelée rétractile qui a été la bête primitive, et qui, de transformations en transformations, a fini par engendrer l'homme?... Tu n'es donc qu'un animal du plus récent modèle. Lorsque je dis qu'il faut dompter la brute qui est au fond de ton être, je n'emploie pas

une métaphore... La brute y est ; je te la montre, ou plutôt, je te les montre !... Grâce à l'hérédité, il n'est pas une cellule de ton individu qui n'abrite un ancêtre à écailles, à plumes ou à fourrure... Les nobles contours de nos personnes enveloppent un troupeau qui s'agite, aime et gronde... N'est-il pas vrai que ce matin, dans la forêt, tu as tressailli de joie à la vue du gibier. C'étaient les bêtes parquées en toi qui exultaient au voisinage des bêtes éparses... Mesure, à présent, la profondeur de ta chute. Ce matin tu nommais le Tout-Puissant : notre Père qui êtes aux cieux, et tu avais une âme immortelle ; dans l'orgueil de ta demi-divinité, tu te croyais invincible, ce qui équivaut presque à l'être ; ce soir on te donne à garder une agglomération de bestialités : entreprise presque désespérée !...

MARIE

Elle ne m'effraie pas !... J'ai, pour me tirer d'affaire, un moyen bien simple.

PAUL

Lequel ?

MARIE

En ce moment l'humanité s'éloigne de Dieu et n'a pas l'air de s'en porter plus mal...

PAUL

Je crois, en effet, qu'elle sortira victorieuse de l'épreuve.

MARIE

Eh bien, je n'ai qu'à faire en petit ce qu'elle fait

en grand ! Voilà mon moyen !... Dites-moi ce qui sauvera l'humanité.

PAUL

La raison !

MARIE

Comment ! Cette même raison qui m'apprend à nier Dieu ?... Drôle de remède qui tue et qui guérit !...

PAUL

La raison ne serait pas la raison si, après avoir jugé les autres, elle était incapable de se juger soi-même... Elle s'aperçoit qu'en assassinant la religion, elle massacre un idéal indispensable à beaucoup d'âmes. Aussi les plus sages d'entre nous ont-ils résolu de laisser la religion régner en paix sur les fidèles jusqu'à ce qu'elle meure de sa belle mort et soit remplacée par la raison, respectueuse héritière de son esprit. Nous ferons aux générations futures des âmes dévotes et l'objet de leur culte sera l'humanité elle-même... Les dieux des Paradis n'ont été que l'héroïsme humain projeté sur l'écran des nuées ; n'est-il pas temps qu'on l'adore à sa vraie place, sur le sol que nous foulons ?... Nous rendre dignes d'être les parcelles du grand corps immortel et divin que constituera l'humanité nouvelle, voilà pour l'avenir le fondement de notre loi morale. Tu m'as prouvé tantôt qu'une femme, au moment où le secours d'en-haut lui était refusé, pouvait triompher, grâce au sentiment de sa propre dignité...

MARIE

Moi ?... J'ai tout bonnement crié au secours.

PAUL

Une société en détresse ne fait pas autre chose : elle crie au secours... Autrefois son appel faisait apparaître les dieux ; à l'avenir c'est la raison qui viendra, et précisément sous la forme où tu l'as vue venir.

MARIE

Celle d'un homme ?

PAUL

Eh bien oui, puisqu'il faut absolument à la société une aide surhumaine, ce seront désormais les grands hommes qui la lui fourniront. L'humanité possède en eux les saints d'une religion positive qui la sauvera...

MARIE, dans une explosion de joie.

Et moi, pour être sauvée comme elle, je n'ai qu'à chercher un grand homme.

PAUL, ironique.

Tu en avais trouvé un ce soir. Tâche que le prochain soit mieux choisi !

MARIE

Après la leçon que m'a donnée Jean, je ne prendrai plus un habile homme pour un grand homme ! (Un silence.) Savez-vous que Mère Amélie disait que

si vous pouviez prier vous seriez un saint... Soyez mon grand homme, voulez-vous ?...

PAUL

De tout mon cœur, chère petite humanité !...

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

Chez Paul Moncel, à Paris. Son cabinet de travail.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL, AMÉLIE

Paul est en train d'écrire. Entre Amélie. Paul bondit en la voyant.

PAUL

Toi !...

AMÉLIE

J'ai reçu ta lettre. Un quart d'heure après, j'étais partie !...

PAUL

Oui, je sais, vos bagages sont vite prêts... Pourquoi ne m'avoir pas envoyé une dépêche indiquant l'heure de ton arrivée ?... Je serais allé te prendre à la gare.

AMÉLIE

C'est précisément une corvée que j'ai voulu t'épargner... Et puis tu aurais insisté pour me loger ici...

PAUL

Comment, tu ne peux pas descendre chez moi, ton frère ?

AMÉLIE

Évidemment je ne serais pas excommuniée pour cela et ton hospitalité ne me ferait pas peur si tu m'appelais à ta campagne. Mais, à Paris, nous avons rue de Sèvres notre maison-mère et j'y ai déposé mon sac en passant... Toute ma journée t'appartient. Tu m'as écris que l'avenir de Marie allait se décider et qu'elle aurait besoin de moi ?

PAUL

Oui. Mon projet de faire de Marie une reine est en bonne voie. Abeliao, le roi des Amaras, est mort il y a quelques semaines et son fils Kigérik lui a succédé sur le trône. Il est séduit par l'idée d'épouser une Européenne.

AMÉLIE

Est-ce ton ami Totilo, ce vieux diplomate à demi civilisé, qui s'est chargé de le convaincre ?

PAUL

Lui-même. Notre gouvernement, par mon entremise, le subventionne généreusement, et il s'est montré si persuasif que le jeune roi, plein d'enthousiasme et très pressé d'entreprendre sa cure d'amour français, l'a expédié par le premier navire en partance avec mission de lui ramener une épouse qui le classe parmi les souverains éclairés. J'ai

appris le départ de Totilo en recevant hier matin la dépêche qui m'annonçait son arrivée à Marseille.

AMÉLIE

Il est en France !...

PAUL

A Paris. Je l'attends cet après-midi.

AMÉLIE, curieusement.

Est-ce que je pourrai le voir ?

PAUL

Il faut que tu le voies. Tu remettras Marie entre ses mains.

AMÉLIE

Il vient chercher Marie !... Les choses en sont là !... Kigérik fait venir de si loin une femme qu'il n'a jamais vue ?

PAUL

Si Marie ne lui convient pas, l'incident sera vite réglé... Dans son heureux pays, on ignore ce que c'est qu'une femme gênante.

AMÉLIE

Marie consent à partir ?...

PAUL

Elle ne se doute pas qu'il est question de l'envoyer là-bas... Je croyais avoir des mois pour la préparer, mais la mort d'Abeliao a précipité les évé-

nements et l'arrivée inopinée de son ministre me place dans une situation particulièrement difficile.

AMÉLIE

Il y a quelque chose ?... Dis-moi quoi ?...

PAUL

Imagine-toi !... Est-ce que cette toquée ne s'avise pas de m'aimer !...

AMÉLIE, d'nn ton d'amer reproche.

Ah ! Paul, moi qui me faisais de ton caractère une idée si haute !...

PAUL, souriant.

Que voilà bien les saintes gens !... Je dis qu'elle m'aime et aussitôt tu nous délivres, à elle un certificat de fille perdue, et à moi un brevet de séducteur. Rassure-toi... Après avoir éprouvé une vive admiration pour son professeur, l'élève a fini par le chérir de toute son âme... On ne peut pas se figurer d'inclination plus pure que celle de Marie. Je pense même qu'elle ne découvrira la profondeur de son attachement qu'au moment où j'annoncerai qu'il faut me dire un grand adieu. C'est alors que je redoute une scène pénible.

AMÉLIE

L'idée qui lui viendra naturellement à l'esprit et qu'elle s'efforcera de faire adopter par le tien, c'est qu'au lieu de la donner pour femme à Kigérik, tu pourrais bien la réclamer pour toi-même.

PAUL

Comment veux-tu qu'elle espère conquérir l'homme qui travaille à l'envoyer au bout du monde ? Elle va subir le choc d'une grande déception et j'ai peur de la trouver hostile à tout ce que je proposerai. Voilà pourquoi j'ai réclamé ta présence... Marie te vénère... Elle est disposée à suivre tes conseils...

AMÉLIE

Après tes explications sur le sort que Kigérik réserve aux femmes qui ont cessé de plaire, je ne conseillerai certes pas à Marie de braver de pareils risques. Je lui dirai de considérer d'une part les dangers qui la menacent, d'autre part le bien qu'elle peut faire. Elle décidera, ou plutôt le Saint-Esprit décidera.

PAUL

Ce serait admirable si Marie était restée pieuse, mais elle a perdu la foi !

AMÉLIE

Comment !... Elle ne va plus à la messe, ne fait plus ses Pâques ?...

PAUL

Non.

AMÉLIE

Marie libre penseuse !... Ah quel affreux malheur !... Et quelle responsabilité pour toi ! Vraiment tu es bien coupable !...

PAUL

Je n'ai rien à me reprocher... J'attachais une grande importance à sauvegarder le sentiment religieux de Marie... Je poussais le respect de sa foi jusqu'à l'accompagner moi-même aux offices.

AMÉLIE

Tu cultivais sa piété parce qu'elle faisait ton jeu... Tu n'as jamais su apprécier dans la religion que sa puissance éducatrice !

PAUL

N'est-ce pas la placer très haut ?

AMÉLIE

La religion n'a qu'un but : sauver des âmes !... Le reste n'est que hors-d'œuvre... Tu as rabaissé le miracle de notre rédemption jusqu'au niveau d'une simple entreprise humaine. Après cela étonne-toi que Marie s'en écarte avec mépris...

PAUL

J'ai reconnu trop tard qu'une personne habituée à m'entendre tout expliquer, devait fatalement en arriver à soumettre les dogmes les plus sacrés à la critique de sa raison.

AMÉLIE

Pauvre Marie !... Nous avions eu tant de peine à laver les souillures de son passé !... Voilà notre œuvre détruite !...

PAUL

Détrompe-toi, les bienfaits de la foi survivent à la foi.

AMÉLIE

Pas longtemps !... La raison, au point de vue moral, est un guide aveugle.

PAUL

Les croyants le disent, mais il y a de nombreux exemples du contraire et Marie en est un. Sous l'empire de la raison elle conserve la belle âme que vous lui aviez faite. C'est le travail qui la sauve. Je lui ai donné le goût des sciences naturelles et, depuis trois ans, elle mène à mes côtés une existence studieuse, ne manquant pas un cours à la Sorbonne ou au Collège de France. Ce matin elle est partie, ses cahiers sous le bras, et nous allons la voir arriver très occupée de la leçon qu'elle aura entendue.

AMÉLIE, ironique.

Le moment sera bien choisi pour lui conseiller de s'enfermer dans un sérail et d'y lutter de séductions avec des moricaudes.

PAUL

Malgré cela, j'espère encore la décider à partir.

AMÉLIE

Ce qu'elle aime, ce qui fait le charme de sa vie, reste ici. Elle n'a plus de religion pour la pousser

au sacrifice. Quelle compensation lui offriras-tu pour qu'elle renonce à tout ?

PAUL

L'ambition satisfaite. On mène les gens très loin avec ce hochet-là. Moi-même, le plus désintéressé des savants, j'ai quelquefois besoin de songer à la gloire qui m'attend, aux honneurs qui me récompenseront. Eh bien, j'engage Marie dans une aventure dangereuse, il est vrai, mais qui peut la conduire jusqu'au complet asservissement de Kigérik et faire d'elle une très puissante reine.

AMÉLIE

En déchirant son cœur !.... Après la scène qui se prépare, Marie ne pourra plus vivre ici. Ce soir je l'emmènerai dans notre couvent et nous l'y garderons jusqu'à l'heure du départ.

PAUL

Ma conversation avec elle perdra beaucoup de son caractère tragique si je parviens à éviter qu'elle m'avoue la nature de ses sentiments pour moi. Ce sera difficile ! Depuis quelques jours, elle ne cherche que prétextes pour me mettre sur la voie. Aussi vais-je m'empresser d'aborder la question du mariage avec Kigérik, avant qu'elle n'ait le temps de m'entraîner sur le chemin où je n'ai pas envie de la suivre... (Écoutant.) Je crois que la voici !... (Un silence.) Oui. Elle accroche ses effets dans le vestibule. (Ouvrant une porte.) Passe dans le salon. Je t'appellerai

quand on aura besoin de toi. (Amélie se retire dans la pièce voisine. Marie entre. Elle est en costume très simple d'étudiante et porte sous le bras une serviette bourrée de papiers.)

SCÈNE II

PAUL, MARIE

PAUL

Ah ! c'est toi, Marie !... Tu viens de la Sorbonne ?

MARIE

Non. Du Muséum. Il y avait cours de Baudry.

PAUL

Intéressant ?

MARIE

Très.

PAUL

Tu es rentrée par le chemin des écoliers. Il est tard !... Je t'attendais...

MARIE

En sortant du cours, j'ai flâné dans le Jardin des Plantes. J'éprouve toujours un plaisir singulier à me retrouver au milieu des bêtes. Vous m'avez autrefois donné de ce penchant une explication charmante : le troupeau concentré dans mon individu s'égaie à la vue du troupeau dispersé au dehors... Aujourd'hui la rencontre a été plus cordiale encore que d'habitude.

PAUL, inquiet.

Veux-tu permettre... Le temps passe et...

MARIE

Patience, mon récit mène à quelque chose... Je me suis donc promenée dans le beau jardin. En passant le long des grilles derrière lesquelles grondaient des monstres, je me disais : « Du temps des Gaulois, il y avait, à l'endroit où je suis, une immense forêt où l'on risquait d'être dévoré par des fauves pareils à ceux qui dardent sur moi ces regards féroces. A présent on les frôle sans craindre une égratignure. Le progrès a converti le sanglant repaire en pittoresque basse-cour... J'ai été semblable à la forêt dangereuse, me voilà pacifiée comme ce parc où les miaulements fous et les mugissements ne font plus peur parce que, ô merveille ! les animaux y font l'amour en cage !... »

PAUL, de plus en plus inquiet.

J'ai reçu de grandes nouvelles. Il faut que nous causions de ton avenir.

MARIE

Justement !... Laissez-moi finir !... L'amour en cage !... Toute la sagesse de la vie tient en ce peu de mots... O mon bon maître, lorsque vous me représentiez l'animal tapi dans le bas-fond de mon être comme le grand ennemi, n'avez-vous pas exagéré ?... Sont-elles mes ennemies, les bêtes ancestrales qui ont tissé ma chair des fibres de leur chair, et com-

posé ma grandeur de leurs humbles offrandes?... Sans doute il a fallu mettre un frein à leur fougue, mais est-il désirable de les anéantir?... Certes, la fille sauvage turbulente comme une poignée de singes, n'était pas un modèle; une momie n'en est pas un non plus. Mon rêve, c'est de laisser chacun de mes instincts concourir à ma félicité en exécutant son petit manège de bête... Mon éducation l'a placé derrière une grille. Il ne peut pas nuire et il fait plaisir...

PAUL

Inutile d'aller plus loin. J'ai très bien compris.

MARIE

Que je vous aime! Oui, vous deviez vous en douter, mais ce que vous ne devinerez jamais, c'est l'admiration sans bornes que vous m'inspirez. Vous avez l'âme la plus vaste que je connaisse : affranchie de toute croyance religieuse, unissant, malgré cela, les aspirations passionnées du mystique aux âpres curiosités du savant, elle est un champ de bataille où l'esprit de recherche et le sentiment du divin se livrent de perpétuels assauts... Mon âme, qui ne perçoit que le réel, n'est pas renouvelée comme la vôtre par la féconde rivalité de deux esprits. Vous êtes la vie ardente et lumineuse qui alimente la mienne. Je me donne à vous!...

PAUL

Marie, autrefois je t'ai prévenue que je travaillais à te préparer un brillant avenir... Je vais te

dire lequel... Tu sais que depuis la mort d'Abéliao, Kigérik est roi des Amaras. J'ai toujours gardé d'excellents rapports avec ce prince, ainsi qu'avec son ministre Totilo, et j'ai employé mon influence à ton profit. Kigérik, sincèrement résolu à civiliser son peuple, désire s'adjoindre une collaboratrice en épousant une femme très cultivée. Je t'ai désignée. Tu conviens. La grande nouvelle que j'avais à t'annoncer, c'est que Totilo est à Paris. J'attends sa visite.

MARIE

Il vient me chercher pour m'emmener là-bas ?

PAUL

Oui, Marie.

MARIE

Il exécute un vieux projet... N'y changerez-vous rien sachant que je vous aime ?... Me conseillez-vous de partir ?

PAUL

Je regretterai beaucoup ma fidèle élève... Mais ta présence aux côtés de Kigérik favorisera des intérêts qui me sont plus chers que tout !

MARIE

Quels intérêts ?

PAUL

Ceux de la France... Pour tes futurs sujets, tu seras la Française... Ton orgueil exigera que le roi, ton mari, fasse passer notre nation avant toutes les autres.

MARIE

Ainsi, en travaillant à mon éducation vous n'avez eu qu'un but : forger un instrument de conquête ?...

PAUL

Si mon pays gagne à ce que tu sois une grande reine, tu feras de ton côté une assez bonne affaire...

MARIE

Je ne sais pas mon âge... De ma sauvage enfance me reste un souvenir confus... Je me vois, toute petite, trottant sur les talons d'une femme qui est ma mère... Quand nous nous reposons, elle m'abrite sous elle contre le froid et les rafales, à moins qu'un homme ne l'appelle... Alors, subitement hargneuse, elle me repousse, et, tapie à l'écart, j'assiste à ce qui a lieu. Insensiblement je m'habitue à me passer d'elle. Un jour, à l'époque où ma gorge commence à poindre, une querelle furieuse met en émoi tout le campement. Un homme couvert de sang m'empoigne par les cheveux, m'entraîne hors du camp et me renverse sur la roche. Depuis, je change souvent de maître au hasard des batailles. Esclave et bête de somme, je parcours les environs à la recherche d'un butin. Au retour d'une de ces expéditions, je tombe dans le piège d'où vous m'avez tirée. Voilà l'histoire d'une fille sauvage... non !... de tous les sauvages de ma tribu. On dirait que tous, mâles et femelles, nous nous partageons une âme unique, très indigente... Dans mes souvenirs de ce temps-là, rien que des faits matériels. Ma vie

intérieure n'a pas de passé ! Dans cette vie, tout à coup, on introduit une religion qui attribue aux moindres actes une valeur morale et me donne une volonté. Je ne flotte plus au gré des impulsions. J'acquiers la pudeur. Corps et âme, je suis enfin en possession de moi-même. Un peu plus tard s'ouvre mon intelligence. Moment sublime que je vous dois. J'ai la même impression que si, du haut d'une montagne, vous me révéliez subitement l'univers. Un enfant qui vient au monde n'a pas conscience de naître, c'est-à-dire d'entrer en communication avec tout ce qui existe. Cela se fait insensiblement, pendant des années. Moi, auprès de vous, je suis vraiment née vers l'âge de vingt ans, avec la conscience de naître !... Aussi quelle inondation de beauté s'est engouffrée d'un seul coup dans mon esprit, comme un grand flot lumineux !... Songez que même la nature, au milieu de laquelle j'ai passé mon enfance, je ne l'avais jamais vue ! Les paysages sont nouveaux pour moi !... Ce qui est également nouveau, c'est que j'ai un cœur !... Autrefois je me sentais attirée... Dispensez-moi de dire par quoi... A présent j'aime !... Mon maître, lorsque vous pensiez travailler à l'éducation d'une reine, vous formiez une amante !

PAUL

Je ne vois pas comment.

MARIE

Pendant les années où j'ai vécu abîmée en Dieu, j'appartenais tout entière à l'amour. J'étais l'épouse

chérie du Christ. La Vierge Marie était ma mère adorée. Un ange gardien, la nuit, veillait à mon chevet, le jour guidait mes pas, comme un grand frère. Mes actions venaient du cœur et recevaient l'accueil d'un divin cœur. Puis j'ai découvert qu'il n'y a pas de Dieu, mais aussitôt vous avez proposé à ma tendresse les grands hommes. Pour me les faire aimer, vous m'avez introduite dans l'intimité de leurs œuvres. J'ai pleuré d'admiration devant les merveilles où palpite la sublime détresse humaine. Mais toujours, partout, musique, tableaux, drames, romans, m'ont représenté l'amour, ont exalté sa noblesse et son mystère, m'ont appris qu'il est seul capable d'arracher nos âmes à la mortelle solitude. Et vous osez prétendre qu'une éducation qui, du commencement à la fin, m'a environnée d'une atmosphère embrasée d'amour, ne préparait pas une amante ?

PAUL

Marie, tu n'as pas saisi le secret de ma méthode. Laisse-moi te le révéler. J'ai été parrain d'une fillette, appelée Marthe. Quand elle avait trois ans, on me l'a un jour confiée pour une promenade et j'ai entrepris de la faire grimper jusqu'au sommet d'une colline boisée, assez haute. Ce n'était pas une mince besogne : Trois ans !... Nous n'étions pas à mi-côte qu'elle geignait déjà, demandait à rentrer, devenait insupportable : j'étais au bout de mes talents de bonne d'enfant. Soudain un coucou se met à chanter sur le sommet. Aussitôt la figure de Marthe s'éclaire : — Écoute le petit coucou !... Et

moi je réponds : — Il est là-haut, le petit coucou !... Maintenant elle trépigne d'impatience. Sa menotte s'accroche à ma main pour me tirer vers la hauteur... Chaque fois que l'oiseau chante, sa figure s'épanouit. — Nous allons voir le petit coucou !... Et moi, comme un écho : — Oui, oui, voir le petit coucou !... Les larmes me viennent aux yeux à observer ce visage candide qui, levé vers moi, resplendit d'une confiance vieille comme l'humanité ! Il me semble que j'emprunte la voix de je ne sais quel destin cruel pour ajouter une fois de plus : — Oui, oui, là-haut le petit coucou ! Tout de même, grâce à cela, Marthe s'est joyeusement hissée jusqu'au sommet !

MARIE

Au moins, en arrivant, a-t-elle aperçu le petit coucou ?

PAUL

Est-ce qu'on le voit jamais ? Il s'était envolé. On l'entendait bien bas dans la montagne.

MARIE

Cet oiseau qui appelle en bas au moment où se dérobe l'oiseau qui chantait sur les crêtes, n'est-ce pas une voix de perdition qui attire vers l'abîme l'orgueilleux qu'un idéal trop élevé a séduit ?

PAUL

Sans doute il n'y a pas qu'un oiseau dans la montagne et ceux qui ont poursuivi les voix inspirées jusque sur le cristal des glaciers, ont souvent de la

peine à rester sourds aux invites perfides qui les attirent au fond des gouffres. Mais ce danger-là, je ne le crains pas pour toi, Marie... Pendant des années, je n'ai cessé de te faire écouter le petit coucou... Dieu, la Vierge, les anges, les héros, les chefs-d'œuvre, c'était lui, dont le chant mystérieux t'entraînait sur la pente escarpée au sommet de laquelle l'âme revêt toute sa beauté et ne s'en dépouille plus!...

MARIE

Réservez les compliments à Marthe... Que va me chanter le petit coucou pour m'envoyer chez Kigérik?

PAUL

L'intérêt prodigieux que t'offrira l'existence, si tu deviens une réformatrice de génie. Introduis chez les pauvres gens qui seront tes sujets plus de bonheur et de justice, et tu verras combien la déception que tu éprouves en ce moment te paraîtra mesquine.

MARIE

Les pauvres gens dont le sort vous attendrit étaient prêts à me pendre au premier arbre venu lorsqu'ils m'ont prise. Je serais vraiment naïve si je sacrifiais mon bonheur à leur prospérité!

PAUL

Qui parle de sacrifice?... Il s'agit d'étonner l'univers par la splendeur de ton règne. Lorsque tu feras monter ce peuple à demi sauvage au

rang des nations civilisées, tu auras pour toi les sympathies du monde entier.

MARIE

Elles iront au roi, mon mari. J'aurai travaillé pour lui.

PAUL

Non, pour toi. Ton mariage va faire sensation. On fonde sur toi de grandes espérances... Hier, pendant un entretien que j'ai eu avec le Président du Conseil, il m'a longuement questionné sur ton caractère. Ta future carrière l'intéresse vivement, et il était préoccupé de savoir si tu étais armée pour en vaincre les difficultés. Je l'ai parfaitement rassuré à cet égard. Il disait qu'au bout de deux ou trois ans, tu ferais bien de décider Kigérik à visiter avec toi Paris. Vous seriez les hôtes de la France! Je te vois, descendant l'avenue des Champs-Élysées aux côtés du Président de la République, environnée des cuirassiers de l'escorte et acclamée par la foule.

MARIE, ironique.

Bien chanté, coucou!... Après Dieu, les héros, les chefs-d'œuvre, la gloire était tout indiquée... Mais tu perds ton temps à t'égosiller... Les voix qui jettent au vent des cimes des appels magiques, ne me feront plus marcher... Ce qui veut dire, mon maître, qu'à l'avenir, au lieu de vous écouter, je vous imiterai. Vous qui autrefois critiquiez de si haut l'égoïsme de Jean, vous êtes égoïste d'une autre façon, mais autant que lui. Vous m'avez

nourrie, habillée, instruite, moralisée, pour faire de moi l'amorce d'un piège tendu à Kigérik et à son peuple. Vous savourez d'avance les félicitations que vous recevrez, vous rêvez aux honneurs dont on vous comblera, le jour où vous présenterez aux Parisiens, comme un trophée de votre diplomatie, votre ancienne pupille suivie de Kigérik. Jean poursuivait la volupté, vous ambitionnez un triomphe d'orgueil. Aux yeux de celle qui paye dans les deux cas, l'un vaut l'autre !...

PAUL

Le chagrin te rend injuste.

MARIE

Mais je suis loin de vous blâmer !... L'égoïsme est dans la logique de nos origines... L'animal est égoïste... Toutes les influences ancestrales auxquelles nous sommes soumis, nous conseillent l'égoïsme. Vous qui pensez que je suis un troupeau concentré, dites-moi si les animaux qui composent le troupeau connaissent les devoirs... Vivre le plus grassement possible et défendre sa peau c'est toute leur morale... Pourquoi, moi qui les résume, en aurais-je une plus compliquée ?... Mon idée vous déplaît ?... Attendez, je vais vous réconcilier avec elle en vous apprenant que l'égoïsme va précisément m'amener à suivre votre plan... Je réfléchis qu'une reine peut se faire au soleil une plus large place que n'importe quelle autre femme et conduire sa personnalité au maximum de développe-

ment. Je me moque de rendre heureux mes futurs sujets, je ne songe qu'à mes aises...

PAUL

Tu te crois philosophe et tu n'es qu'une révoltée, ma pauvre enfant...

MARIE

Oh! pas de consolations... Est-ce que je me plains ?... Autrefois, ceux qui se mêlaient de donner une orientation nouvelle à mon existence me traînaient par les cheveux sur un lit de cailloux... A ce régime j'ai gagné de l'endurance... Mon parti est pris... J'épouserai Kigérik... (Entre Amélie.)

SCÈNE III

PAUL, AMÉLIE, MARIE

AMÉLIE, à Paul.

Ton ami, le grand comédien, celui qui t'accompagnait au couvent, te demande...

PAUL

Jean Cervier ?

AMÉLIE

Il parle à ton valet de chambre dans le vestibule... j'ai reconnu sa voix...

PAUL

Je vais le recevoir...

MARIE

Qu'il ne parte pas sans que je lui aie dit adieu.

PAUL

Je te l'amènerai tout à l'heure. (Il sort.)

SCÈNE IV

MARIE, AMÉLIE

AMÉLIE, allant à Marie et lui prenant les mains.

Trois ans sans nous voir !... Au moins m'avez-vous conservé un peu d'attachement ?

MARIE, très émue, se jetant dans ses bras.

Je n'ai confiance qu'en vous !...

AMÉLIE

C'est donc décidé ?... Vous allez être reine !

MARIE

Là-bas, on n'est pas reine parce qu'on est une des femmes du roi... Je serai ce que mon adresse et ma chance feront de moi.

AMÉLIE

Ainsi mon frère ne vous a pas dissimulé que l'entreprise est périlleuse...

MARIE

Je le sais mieux que lui... Après ma capture, en attendant notre départ pour l'Europe, j'ai été enfermée dans le sérail assez longtemps pour apprendre que les femmes y sont traitées comme les juments d'un haras.

AMÉLIE

N'y retournez pas, ma chère petite!... Quelles que soient les puissantes raisons qu'on ait de désirer que Kigérik subisse votre influence, ma tendresse pour vous l'emporte sur toute autre considération. Je ne supporte pas l'idée que vous renoncerez à votre studieuse existence pour aller vous fondre dans un lamentable ramassis d'esclaves.

MARIE

Cela, non! Je dominerai ou je périrai... Si je triomphe, ce sera au prix de dangers et d'humiliations sans nombre, mais plutôt que de rester ici, j'endurerai n'importe quelle ignominie... J'aime votre frère et je me croyais chérie de lui. Je viens de découvrir qu'il ne s'est occupé de moi que par intérêt...

AMÉLIE

Lorsqu'on demande le bonheur aux hommes, on doit s'attendre à de tristes surprises. Encore les

préoccupations auxquelles mon frère vous sacrifie sont-elles d'un ordre supérieur...

MARIE

En causant avec moi, il lui est un jour arrivé de me dire qu'après m'avoir élevée en vue de certains grands projets, il ne songeait plus qu'à suivre avec passion le développement de ma personnalité.

AMÉLIE

C'est le savant qui parlait...

MARIE

J'ai cru qu'il s'adressait à mon cœur, il instituait une expérience... Son intérêt, toujours !...

AMÉLIE

Seul Jésus a aimé l'humanité pour elle-même, et l'étrange beauté de son action a trahi sa céleste origine. C'est vers lui qu'il faut vous tourner pour être consolée.

MARIE

Ah ! non !... Pas de bras tendus vers le ciel... Jésus ne m'écoute pas !... Je ne crois plus en Dieu !

AMÉLIE

Je vous plains de toute mon âme !... (Regardant Marie avec attention.) Tiens !...

MARIE

Quoi ?...

AMÉLIE, souriant.

Permettez !... (Elle glisse un doigt sous le col de Marie et ramène une chaînette d'or à laquelle pend une croix avec des médailles.) Une croix !... Votre médaille de première communion !...

MARIE, avec un sourire contraint.

Oui... C'est absurde !... Je suis habituée à les avoir avec moi !... Si je les ôtais cela me porterait malheur !...

AMÉLIE

C'est un grand bonheur que vous les conserviez... Priez-vous encore quelquefois ?...

MARIE

Oui... Le soir...

AMÉLIE

La Sainte Vierge, n'est-ce pas ?

MARIE

Ah ! vous devinez tout !... En m'endormant je récite un *Ave Maria*...

AMÉLIE

Oui, la dernière invocation des égarés est pour Elle !... (Entrent Paul et Jean.)

SCÈNE V

AMÉLIE, MARIE, PAUL, JEAN

PAUL, *à Amélie, lui présentant Jean.*

Tu reconnais notre Jean national ?

AMÉLIE, *serrant la main de Jean.*

Je crois bien !... D'autant mieux que depuis sa visite, j'ai souvent rencontré sa photographie dans les journaux.

JEAN, *riant.*

Ils font de mon image un véritable abus... (*Allant à Marie.*) Bonjour, Marie !... Je viens d'apprendre la nouvelle !... Nous allons donc vous perdre... Je dis, nous, par solidarité, car, personnellement, je ne serai pas plus mal partagé.

MARIE, *riant.*

C'est vrai ! depuis notre rencontre à la campagne, nous n'abusons pas des conversations... L'un joue... L'autre étudie... Deux chemins qui ne se croisent pas.

JEAN

En jouant, je vous apercevais quelquefois dans la salle... Mince consolation !... Hier, pendant que j'étais en scène, mes regards vous cherchaient peut-être, lorsqu'ils sont tombés sur un étrange bonhomme, à figure basanée, très fine, et costumé

moitié à l'africaine, moitié à l'européenne. C'est Totilo, me suis-je dit !...

PAUL

Sans être grand devin, car, dans le temps, je vous avais montré son portrait.

MARIE

Était-ce réellement lui ?

JEAN

Tout ce qu'il y a de plus lui !... Le Préfet de police en venant me serrer la main pendant un entr'acte, m'a félicité de ce que j'avais fait rire aux éclats ce barbare. Naturellement j'ai supposé que la présence de Totilo se rapportait à un projet dont vous m'aviez parlé, et la curiosité d'en savoir davantage m'amène ici.

MARIE

Vous saurez tout. Restez avec nous... Après avoir vu comment arrive une fille sauvage, offrez-vous le plaisir de voir comment elle part. (Entre Henri, le valet de chambre.)

SCÈNE VI

AMÉLIE, MARIE, PAUL, JEAN, HENRI

HENRI

Un homme des îles demande monsieur...

PAUL, à Amélie et Jean.

C'est sa façon de désigner les amis de couleur qui viennent me rendre leurs devoirs... (A Henri.) Vieux, n'est-ce pas, avec des lunettes ?

HENRI

Des lunettes en or, parfaitement, Monsieur, et un nom qui finit par un o.

PAUL

Dépêche-toi de le faire entrer... (Henri sort et aussitôt introduit Totilo.)

SCÈNE VII

AMÉLIE, MARIE, PAUL, JEAN, TOTILO

Entre Totilo. Il est vêtu d'un veston de flanelle lilas, ses jambes sont enveloppées d'un pagne qui descend jusqu'aux chevilles. Bas blancs, souliers à boucles. Les cheveux sont dissimulés sous un foulard de soie blanche noué sur la nuque. Gros parapluie à la main.

TOTILO, dans les bras de Paul, l'embrassant avec effusion.

Bien content de te voir !... Dans Paris, des milliers et des milliers de figures !... Mais seulement devant la figure de Paul je peux dire : Celle-là s'est promenée dans Enderta, ma ville !... (Il embrasse encore Paul.)

PAUL

Je conserve un excellent souvenir de ton pays et de ses habitants... Tu as fait bon voyage ?...

TOTILO

Long mais bon...

PAUL, présentant Amélie.

Je te présente ma sœur...

TOTILO, comme s'il demandait une chose improbable.

Fille de ta mère aussi ?

PAUL, riant.

Oui, figure-toi. Le sérail de mon père ne renfermait qu'une seule femme.

TOLILO, gravement.

Bonjour madame... Je vois, vous êtes une femme consacrée à Dieu... Nous avons eu de pareilles à Enderta...

AMÉLIE, avec empressement.

Que sont-elles devenues ?...

TOTILO

Têtes coupées... Ordre du roi...

AMÉLIE

S'il plaît à votre roi de couper ce genre de têtes, qu'il se réjouisse. Bientôt il en reverra des religieuses !...

TOTILO, riant.

Je crois ! Religieuses, mouches bénites !... On chasse, on tue, et les voilà plein la chambre !... (Remarquant Marie, il l'examine comme un objet curieux, puis se tour

nant vers Paul.) Tu jurais toi pas marié jamais... travail... étude... Changé d'idée, hein, Paul?... Très gentille!... Bonne affaire!...

PAUL

Totilo, cette jeune femme ne m'appartient pas... C'est la future épouse de ton roi...

TOTILO

J'ai cru que tu avais choisi pour toi-même... Très bon signe!... Le roi sera content!...

MARIE

Il a combien de femmes en ce moment, le roi?

TOTILO

Douze!

MARIE, ironique.

Seulement!...

TOTILO

Il a eu plus!... L'année dernière il a donné trois femmes à ses officiers.

AMÉLIE, au comble de l'indignation.

Il donne ses femmes!... A quel niveau sont tombées ces malheureuses dont on dispose comme d'un bétail... (A Totilo.) N'espérez pas qu'une chrétienne accepte de vivre dans leur compagnie.

TOTILO

Je sais... Avec le roi j'ai causé... J'ai dit : « En

France un homme a dans sa maison une seule femme pour manger et dormir avec lui ; ses concubines ont des chambres dans la ville et il va les voir l'après-midi... » Alors le roi m'a répondu : « Je ferai la même chose. Dans mon sérail je logerai la femme d'Europe toute seule. Dans le petit palais, au bout des jardins, j'enfermerai la volaille du pays. » (A Amélie.) Madame religieuse, vous auriez pas trouvé d'arrangement meilleur !...

MARIE

La délicatesse du procédé me touche infiniment, mais je pars décidée à respecter vos usages... Le sérail contient douze femmes, nous serons treize... Je ne réclame qu'un seul privilège celui d'aller et de venir, de sortir seule, de faire et recevoir les visites qui me conviendront. Que l'on m'accorde cela, je supporterai le reste.

TOTILO

Tu seras libre parmi les captives du sérail ; libre, autant qu'à Paris. Avec le roi, c'était déjà convenu... J'ajoute que tu as dit des paroles très sages... Puisque tu respectes nos usages, tu es la meilleure des Européennes pour le roi.

PAUL

Marie, tu obtiens qu'on ne te mettra pas sous clef. C'est trop peu !... Tu es chrétienne, tu dois garantir ta liberté de conscience.

AMÉLIE

Est-ce que sous ton règne on va continuer à fau-

cher les têtes que l'eau du baptême a sanctifiées ? Ce serait le plus épouvantable malheur qui puisse m'atteindre ! Mon élève persécutrice de l'Église ! O mon Dieu, éloignez de moi ce calice !...

MARIE, avec un demi-sourire.

Ne vous agitez pas, ma mère... Je vous laisse à tous deux le soin de régler cette question qui vous touche plus que moi.

PAUL, à Totilo.

Tu entends, vieil ami, nous réclamons, non seulement pour Marie, mais pour tout le royaume, la liberté complète de pratiquer la religion catholique.

AMÉLIE

Marie ne partira pas seule, monsieur Totilo, je compte lui donner, pour l'accompagner, un aumônier, vieux missionnaire qui a passé vingt ans à Madagascar, et dix de nos sœurs... Cet humble clergé, qui formera sa maison religieuse, suffira pour le moment.

TOTILO, très contrarié.

J'avais bien dit : mouches plein la chambre !... Ah Paul, c'est ennuyeux !... Je suis chargé d'apporter au roi une femme avec ses robes et ses chapeaux de Paris, mais pas avec ses prêtres... Ta religion, qu'est-ce qu'elle fera chez nous ?...

PAUL

Ce qu'elle a fait ici. N'admires-tu pas la France ?

TOTILO

Si !... Je trouve très beau que dans les rues on ne fait pas tam-tam. Les hommes, les femmes, les enfants vont vite. Il y a travail pour tous. Les chiens même travaillent !...

PAUL

Tu n'es sensible qu'au spectacle de notre activité physique.. Ce n'est cependant pas elle qui assure à la France le premier rang parmi les nations. Elle doit sa gloire à ce que ses enfants sont toujours prêts à verser leur sang pour de belles idées et de nobles causes... C'est du christianisme qui les a formés, qu'ils tirent leur générosité de cœur et d'esprit.

TOTILO

J'ai entendu que des peuples très antiques étaient autant civilisés que la France, et pourtant pas chrétiens.

PAUL

Les Grecs et les Romains ont été nos égaux par l'intelligence, mais non par le cœur... Leur conception de la dignité humaine place leur civilisation bien au-dessous de la nôtre... Par exemple, ils jugeaient que l'esclavage est légitime...

TOTILO, vivement.

Moi aussi !... Je possède au moins mille esclaves... Laisse-les travailler dans mes plantations et reste plus civilisé que moi... Ta religion, vois-tu,

pas faite pour nous... Têtes trop dures... Entrerait pas !...

PAUL

Elle transforme des cervelles plus dures que la tienne... Te souviens-tu de cette fille sauvage dont le roi, ton maître, m'avait fait cadeau ?

TOTILO

O la sale créature !...

PAUL

En arrivant en France je l'ai confiée à ces mêmes religieuses qu'il est question d'envoyer dans ton pays. Au bout de quelques mois je suis allé la voir. Elle était encore terriblement bornée, mais, en une seule phrase, elle a trouvé moyen de m'apprendre qu'elle priait pour les hommes du monde entier, chrétiens, païens, amis, ennemis, malheureux de toutes sortes. En l'interrogeant, j'ai constaté que je n'avais pas devant moi une perruche récitant sa leçon ; elle avait conscience d'être moralement unie à chacun de ses semblables... Ces idées-là sont le fondement de toute civilisation vraiment grande, et, pour y arriver par la seule logique humaine, tes compatriotes mettraient des siècles... Deux ans ont suffi pour en pénétrer cette âme primitive.

TOTILO

Je voudrais voir ta sauvage aux vastes idées à côté d'une femme comme celle-ci. (Montrant Marie.) Alors on rirait devant la différence.

MARIE, ne résistant pas au plaisir de le surprendre.

Totilo, je suis la fille sauvage !... Ne me reconnaissez-vous pas ?... Un jour vous êtes venu avec le roi me contempler dans la cage où j'étais enfermée. A travers les barreaux vous m'avez offert une banane et le roi s'est moqué de vous. Est-ce vrai ?

TOTILO, gravement.

Femme que je te considère ! (Il la dévisage longuement.) Honneur à ceux qui ont extrait cette personne si fine d'un vicieux animal !...

PAUL

Honneur alors au christianisme !.. Hésiteras-tu encore à lui faciliter l'entrée de ton pays ?

TOTILO

Oui j'hésite !... Si la reine fréquente une église chrétienne, nos jeunes filles iront derrière elle... J'ai peur !

PAUL, riant.

Peur de ne plus trouver assez de femmes pour ton sérail, hein, vieux scélérat ?

TOTILO

Oh ! Paul, à mon âge, avec une j'ai assez !...

MARIE, souriant.

J'ai peut-être eu tort de dire qui j'étais... Il ne se soucie plus de m'emmener là-bas sachant que j'en

viens... Le roi veut de l'imprévu, il apporterait du connu...

TOTILO

Le roi ne raisonne pas pendant l'amour... Plais lui !... Le lieu de ta naissance, ville ou forêt, ne l'inquiétera guère... Toi, je veux bien te conduire à lui, mais pas le prêtre et les religieuses !

PAUL

Tu n'obtiendras Marie qu'en acceptant l'escorte...

TOTILO

Ce n'est pas dans nos conventions.

PAUL

Pas dans la lettre, mais dans l'esprit.

TOTILO

Tu réfléchiras.

PAUL

Toi aussi...

TOTILO

Oui, nous réfléchirons... Pas pressé !... Je demeure plusieurs semaines à Paris...

AMÉLIE

Veuillez m'excuser, je vais jusqu'à Notre-Dame-des-Victoires pour dire mon office de l'après-midi... Marie, à partir de ce soir tu loges avec moi dans notre maison de la rue de Sèvres. Chaque jour tu auras toute liberté de sortir à ta guise et de pour-

suivre tes études. Aussitôt que ces messieurs te quitteront, tu feras bien d'emballer ceux de tes effets dont tu as le plus besoin...

MARIE

Quand vous reviendrez, je serai prête.

AMÉLIE

Au revoir, Messieurs, je vais demander à Dieu que vos réflexions tournent à sa plus grande gloire ! (Elle sort.)

SCÈNE VIII

MARIE, PAUL, JEAN, TOTILO

TOTILO, qui l'a suivie des yeux.

Va causer avec ton Dieu, femme très distinguée !... Moi je retourne à l'hôtel.

PAUL

Reste encore un peu !

TOTILO

Non, j'ai à l'hôtel Bibichupa.

PAUL

Qui est-ce, Bibichupa ?

TOTILO

Cette enfant dont, devant toi, le roi m'a fait cadeau en revenant de la guerre.

PAUL

Ah oui! La petite qu'on avait ramassée sous un tas de cadavres et qui riait tout le temps!...

TOTILO

Elle est folle dans Paris!... Tant de choses à voir, elle ne voit rien!... Si!... Elle a remarqué une chose unique... En traversant le fleuve, elle a battu des mains, elle criait : — Ah que de ponts, que de ponts!... Qu'est-ce qu'on peut faire avec tant de ponts?

PAUL

Pourquoi ne l'as-tu pas amenée?

TOTILO

Mal au ventre!... Avalé des gâteaux qu'on appelle éclairs au café... (Se passant le doigt sous le menton.) Jusque-là...

JEAN

Est-ce déjà son indigestion qui a empêché Mme Bibichupa de vous accompagner hier soir au théâtre? Je ne l'ai pas aperçue.

TOTILO

Couchée à huit heures... Théâtre pas pour elle... Comprend pas le français. Tu étais donc aussi au théâtre?

JEAN

Regarde-moi bien.

TOTILO

Ah c'est toi l'homme si drôle!... Nous avons aussi des griots dans nos fêtes : ils chantent, font danser les serpents et rire le monde avec leurs grimaces... Métier de bénédiction!... Des femmes en quantité et à si bon marché!

PAUL, riant.

Totilo, nous allons, ce griot et moi, te reconduire jusqu'à l'hôtel. Chemin faisant nous tâcherons de te faire percevoir les nuances qui différencient l'artiste du bateleur.

MARIE

Ne m'enlevez pas Jean. J'ai un petit service à réclamer de lui, vous le réhabiliterez bien sans qu'il soit présent.

JEAN

Voilà qui ne sera pas banal : dire du bien de moi pendant que j'aurai le dos tourné! Allez, mes amis, je reste...

MARIE

Totilo, il faut que vous autorisiez Bibichupa à se promener tous les matins avec moi. Je sais un peu la langue d'Enderta, dont M. Moncel m'a donné des leçons et quelques bavardages avec votre femme

me rendront capable, lorsque j'arriverai devant Kigérik, d'être comprise de lui.

TOTILO

Petite femme très sage, tu n'as que de bonnes idées ! Sans cette maudite religion tu ferais si bien l'affaire !...

MARIE

Tout s'arrangera, vous verrez !... A neuf heures, demain matin, chez Bibichupa ! Au revoir. (Paul et Totilo sortent.)

SCÈNE IX

MARIE, JEAN

JEAN

D'où provient cette singulière fantaisie d'aller vous promener tous les matins avec l'idiote Mme Bibichupa ?

MARIE

De ce que j'avais besoin d'un prétexte pour causer, sans témoins, avec Totilo. Je lui dirai que je suis athée et n'ai pas la moindre intention de convertir les sujets de Kigérik. Je n'ose pas refuser l'escorte cléricale que, dans un but politique, m'impose Moncel : ce serait briser ma carrière de reine ; mais aussitôt débarquée à Enderta, je compte renvoyer en Europe toute la sainte séquelle. Après

cinq minutes d'entretien avec moi, Totilo n'hésitera plus à m'emmener.

JEAN

Vous tenez donc beaucoup à vous exiler chez ces brutes ?

MARIE

J'ai du chagrin et ne suis pas de caractère à m'ensevelir dans d'éternels regrets. L'existence aventureuse qui se présente me distraira.

JEAN

En attendant votre départ ne peut-on essayer de vous consoler ?

MARIE

C'est précisément pour vous confier ce soin que je vous ai retenu. Mon cher Jean, j'ai découvert que les grands hommes ont deux façons de pratiquer l'égoïsme. Les uns ne cherchent que le plaisir, les autres sacrifient tout à leur ambition. Les premiers sont d'un commerce charmant, lorsqu'ils vous font participer aux joies qu'ils vous demandent, alors que les seconds ne vous procurent que des peines. Vous êtes un égoïste de l'espèce partageuse. Recevez-moi dans votre confrérie...

JEAN

Pour nous amuser ensemble ?

MARIE

Ma foi oui... Je ne suis plus l'être tout d'une

pièce que vous avez connu. Vous me voyez capable de calculer froidement pendant que la passion me ravage et d'appeler le plaisir de tout mon cœur désolé...

JEAN

Je suis là pour vous répondre.

MARIE

Demain, à trois heures, je sortirai pour aller soi-disant à la Sorbonne, et me rendrai directement chez vous.

JEAN

Enfin vous comprenez la vie : quelle chance ! Mais vous allez vivre au loin : c'est désolant !...

RIDEAU

ACTE CINQUIÈME

Décor du premier acte éclairé par le soleil couchant.

SCÈNE PREMIÈRE

KIGÉRIK, TOTILO

Kigérik arrive avec Totilo. Ils sont suivis de Boussoro et d'une escorte de soldats. Kigérik est dans la force de l'âge. — Totilo est devenu un vieillard très cassé, s'appuyant sur un bâton.

KIGÉRIK, à l'escorte.

Retirez-vous à l'ombre et si quelqu'un veut approcher ne l'en empêchez pas. Totilo, viens, allons nous reposer auprès de la fontaine.

TOTILO

Comme jadis, lorsque j'allais en promenade avec le petit Kigérik. (Ils s'étendent sur le gazon.) Pourquoi, sire, ordonnez-vous de laisser approcher les passants ? (Avec un coup d'œil malicieux.) Est-ce avec l'espoir qu'une nouvelle fille sauvage va sortir du bois ?

KIGÉRIK, riant.

Tais-toi, ou je mobilise tout un corps d'armée pour occuper les sentiers de la montagne et nous garantir d'une pareille invasion. Il y a, dans le royaume, place pour une fille sauvage ; mais deux, non !... Hier, quand la reine a manifesté l'intention de monter jusqu'ici, j'ai envoyé à la recherche d'un vieux braconnier célèbre par ses exploits. Il va venir. Je ne veux pas que les soldats lui barrent le passage.

TOTILO

Ah ! Ah ! Je comprends ! La reine, en arrivant, apercevra le bonhomme qui l'avait prise au piège. Cela contribuera merveilleusement à lui rendre la sensation du passé, que, sans doute, elle vient chercher. (Le bûcheron s'approche.)

SCÈNE II

KIGÉRIK, TOTILO LE BUCHERON

KIGÉRIK

Ah, le voici !... (Au bûcheron.) Avance !... Tu es bien le chasseur qui prend tous les gibiers ?

LE BUCHERON, riant.

Même à deux pattes !... Oui, sire !...

KIGÉRIK, à Totilo.

C'est lui ! Je reconnais sa trogne !... (Au bûcheron.) Mon brave, la reine va venir et je voudrais lui

montrer la fosse telle qu'elle était jadis. La voilà presque comblée par les feuilles mortes et les éboulements. Tu ne t'en sers donc plus pour détruire les ours ?

LE BUCHERON

Non, depuis que j'ai un fusil, les pièges sont inutiles.

KIGÉRIK

Les soldats te donneront un coup de main pour enlever les déblais, et tu te chargeras de rendre aux parois fraîchement avivées un air vieux... Je compte sur ton astuce de piégeur qui vient à bout des bêtes les plus fines.

LE BUCHERON

Soyez tranquille !... Une sauvagesse y a été prise, la reine y sera prise !

KIGÉRIK

Eh bien, à la besogne !... Tu n'as que le temps !

(Le bûcheron s'éloigne et disparaît dans l'ancienne excavation sur les bords de laquelle il rejette, pendant la scène suivante, des amas de broussailles, et de terreau.)

SCÈNE III

KIGÉRIK, TOTILO

TOTILO

Votre aimable attention pour la reine est une idée charmante et que j'envie à Votre Majesté.

KIGÉRIK

Non, tu n'envies pas !... Je lis dans les regards de mon vieux gouverneur... Il pense que son élève est un peu ridicule.

TOTILO

En aucune façon !... Tout autre accorderait à une de ses femmes l'importance que Votre Majesté accorde à la reine, que, oui, j'en rirais... Mais la reine est une personne éminente. Si Votre Majesté a surpris de la gaîté au fond de mon regard, c'est que je me rappelais avec quelle adresse une jeune femme nommée Marie a su dérouter ma vieille expérience. J'étais allé à Paris chercher une poupée pour amuser mon roi, et je m'apercevais que le gouvernement français cherchait à nous imposer une espionne qui lui livrerait le roi... Je me méfiais !... Deux jours après je ne me méfiais plus ! Marie avait entrepris d'initier Bibichupa aux divertissements de sa jeunesse et lui apprenait la danse de l'Autruche. En les voyant évoluer à travers notre salon d'hôtel, l'une suivant l'autre, le cou tendu faisant bascule avec le croupion à chaque longue enjambée ; pouvais-je deviner que le plus frivole, en apparence, des deux bipèdes, projetait de nous mener à la baguette ?

KIGÉRIK

Elle se moquait à la fois des Français et de toi !...

TOTILO

Je ne l'ai compris qu'au moment où je l'ai amenée

devant vous... Je la vois encore s'avançant à mes côtés à travers la grande salle du palais. Vous l'attendez, assis sur le trône au milieu d'une imposante assemblée... Tous bas je l'engage à tomber devant vous, le front dans la poussière, mais elle vous aborde avec une aisance familière et vous tend la main d'une façon qui vous oblige à vous lever.

KIGÉRIK

C'est vrai, je n'ai pas pu faire autrement. Et quelle surprise lorsqu'elle s'écrie en très bon amara : — J'ai autrefois habité ce palais ! On m'avait donné pour appartement la cage aux singes et j'étais un vil animal que vous veniez contempler avec mépris. Je suis fière de mes origines, à présent que j'ai atteint le niveau supérieur de l'humanité.

TOTILO

Vous l'écoutiez avec un effarement qui, sur un visage moins auguste, eût paru comique.

KIGÉRIK

Il était bien plutôt tragique !... A ce moment sa vie n'a tenu qu'à un fil, et la tienne aussi !

TOTILO

Je l'ai lu dans vos yeux.

KIGÉRIK

T'avoir envoyé chercher une Française et recevoir une vermine de nos montagnes !... M'infliger

un pareil affront en présence de toute la cour !... Mon sang s'échauffe encore en y pensant !...

TOTILO

Heureusement Marie, avec un à-propos merveilleux, reprenait : — Kigérik, présentez-moi donc vos femmes !... Je brûle de les connaître, puisqu'elles vont être mes compagnes. Ne craignez pas que je trouble vos plaisirs par du chagrin ou de la jalousie. Je suis au-dessus de ces petitesses. Quand vous auriez mille femmes, il n'y aura qu'une reine et ce sera moi !...

KIGÉRIK

Elle disait une chose insensée ! Au moment de répondre, j'ai été pris d'un accès de timidité qui reparaît chaque fois que je me trouve en sa présence !

TOTILO

Devant votre embarras, j'ai cru bien faire en la prenant par la main pour la mener devant le groupe de vos femmes, et il fallait voir avec quelle bonté hautaine Marie passait en revue les jolies et gauches créatures qui se bousculaient devant elle : — Où est Moïkasémi ?... Viens, Moïkasémi !... Mais elle est délicieuse !... Je ne suis pas étonnée que le roi en raffole !... Et ainsi de suite... Chacune avait son mot aimable, et des caresses et des baisers !... Il n'y a que cette bécasse de Sitambili !... Aussi quelle idée de dire à Marie, avec un geste dédaigneux : — Je suis fille de roi, je ne fréquente pas les filles sauvages...

KIGÉRIK

Oui, pauvre Sitambili!... La reine s'est tournée vers moi : — Vous avez entendu, Kigérik. Cette femme doit mourir à l'instant... On n'insulte pas la reine! Cela dit avec un calme effrayant et un regard qui refoulait le mien jusque dans ma nuque. Tous les torts étaient du côté de Sitambili : un signe, et le lacet de soie a fait son office.

TOTILO

Un frisson de terreur a parcouru l'assemblée... Chacun s'est dit : — Nous avons vraiment une reine!...

KIGÉRIK

Nous n'avons même que cela, mon bon Totilo... Lorsque j'hésitais à épouser une Européenne, tu m'expliquais qu'une amoureuse des pays où l'on écrit des montagnes de livres sur l'amour, allait me révéler des sensations extraordinaires... Ah bien oui!... Au point de vue de l'agrément, la dernière esclave du palais fait mieux mon affaire que Marie.

TOTILO

Elle réfléchit à toutes choses et certaines choses sont en dehors de toute réflexion.

KIGÉRIK

Ses méditations sur ces brûlants sujets sont celles d'une chatte en folie. Comment, toi, vieux roué, tu te fies à son masque officiel!... Quelqu'un qui oserait, s'amuserait énormément avec la reine... Seu-

lement je n'ose pas !... Elle sait pourtant si bien me rendre son corps appétissant ! Quel dommage que je ne parvienne jamais à oublier que sous le corps il y a l'esprit... Cet esprit devant lequel je reste petit garçon !... Chaque fois qu'elle m'ouvre ses bras, je me précipite vers des bonheurs inouïs, chaque fois que je les quitte, je soupire : ce sera pour demain !...

SCÈNE IV

KIGÉRIK, TOTILO, LE BUCHERON

Vers la fin de la scène précédente, on a vu le bûcheron sortir du trou, en nettoyer les bords, et dissimuler dans le fourré les débris provenant de son travail. Il revient alors vers le roi.

LE BUCHERON

J'ai fini... Pour un beau piège, c'est un beau piège !... Puisque j'ai tant fait que de le remettre en état, ma foi, je m'en servirai... et je serais bien étonné si, d'ici à quelques jours, je n'y trouvais pas un ours... Pour le moment, qu'ordonne Votre Majesté ?

KIGÉRIK

Reste... La fosse et toi vous formez un ensemble que je me réjouis de montrer à la reine.

TOTILO

La voici.

SCÈNE V

KIGÉRIK, TOTILO, LE BUCHERON, MARIE, OLENGA

Arrive Marie, accompagnée d'une très jeune fille à l'air éploré. Marie est richement vêtue à la mode du pays. Olenga est pauvrement habillée.

MARIE, à Kigérik, en poussant vers lui Olenga.

Regarde, Kigérik, quel ravissant petit objet je viens de dénicher dans le faubourg. A mon approche, cette poltronne à quitté un groupe de femmes et s'est réfugiée dans sa cabane... J'ai poussé la porte... Son père était là... Je te l'ai achetée...

KIGÉRIK, l'examinant.

Tout à fait mignonne !... Le type que je préfère !...

MARIE, souriant.

Mon type, en somme !... (S'emparant d'Olenga pour se mesurer avec elle.) Tiens-toi droite, Olenga !... D'un rien plus petite que moi !... Comme architecture, c'est pareil... poitrine... épaules... et combien d'années de moins !... (Olenga se remet à sangloter.) Par exemple, son moral et le mien... Regardez-moi ce déluge !... (A Olenga.) Si tu as les yeux rouges, tu dégoûteras le roi !...

OLENGA, d'une voix entrecoupée.

Trongo, le fils du boucher, devait m'épouser dans quelques jours... Il avait économisé l'argent !...

KIGÉRIK, lui caressant les mains.

Mais je suis le roi, petite sotte!... tu n'entends pas?... Le roi!...

OLENGA

Oui, je serai sage!...

MARIE, à Olenga qui s'essuie les yeux.

Tu reverras tes parents, petite... Le harem n'est pas une prison... (Tout en parlant, elle s'aperçoit de la présence du bûcheron.) Qu'attends-tu là, bonhomme?

LE BUCHERON

Qu'il plaise à Votre Majesté de jeter un regard sur moi et sur ce trou.

MARIE

Que veut dire cet idiot?... A quel travail écrasant vient-il se livrer pour que la sueur dégouline ainsi sur son visage?... (Regardant autour d'elle.) Totilo rit!... Le roi fait signe qu'on se taise!... Je ne dois pas savoir... (Elle fait quelques pas vers la fosse.) Ah! Ah! Tu viens de réparer la fosse... Certainement les années ne l'avaient pas respectée à ce point... Kigérik, je reconnais là une de ces délicates prévenances auxquelles vous m'avez habituée... Je vous remercie...

KIGÉRIK

J'ai tâché de rétablir le cadre dans lequel nous avons fait connaissance, sans oublier le chasseur qui a eu l'heureuse fortune de vous capturer.

MARIE, les yeux étincelants.

Lui !... Ah maraud !... C'est toi qui voulais me passer une corde au cou et me promener à travers les villages pour quêter des œufs et des fruits ! (La main de Marie s'abat comme une serre sur la nuque du bûcheron, qu'elle traîne, plié en deux et plus mort que vif, devant Kigérik.) Regarde-moi ce chien !... Je le sens qui tremble de peur sous mes doigts ! Allons, houste ! (Elle lâche le bûcheron qui, rapide comme l'éclair, détale et disparaît tandis que Marie, secouant ses doigts :) Aïe ! j'ai serré trop fort ! J'en ai mal à la main !...

TOTILO

Vous l'avez presque étranglé !...

MARIE, riant.

C'est pour la corde qu'il me destinait !... (Un silence.) Kigérik, je désire que tout à l'heure Paul Moncel me trouve seule en cet endroit... Vous devez être pressé de causer sans témoins avec votre nouvelle épouse. Emmenez-la dans la cabane qui se trouve sur le sentier que nous suivrons au retour... Nous vous prendrons en passant.

KIGÉRIK

Donnons-nous plutôt rendez-vous au palais... (Montrant Olenga.) J'ai de quoi m'occuper jusqu'au soir... Totilo, je te laisse avec la reine. (Il s'éloigne emmenant Olenga.)

SCÈNE VI

TOTILO, MARIE

TOTILO

Notre ami Paul a dû camper cette nuit sur les hauts plateaux et il n'est certainement plus bien loin... Je me demande s'il a vieilli autant que moi... Enfin, vieilli ou non, je me réjouis de le voir. Oserais-je pourtant avouer à Votre Majesté que ma joie serait plus complète si nous l'attendions ailleurs que dans ce site sauvage.

MARIE

Pourquoi donc ?

TOTILO

Il vient de la part du Président de la République, inviter officiellement le roi et vous à visiter Paris, pendant votre tournée en Europe. Tout est réglé d'avance. Mardi vous partez avec Moncel, qui reste attaché à votre personne jusqu'à ce que vous quittiez la France. Il n'a que cinq jours à passer dans vos états. Vous avez à lui montrer les prodiges accomplis par notre jeune civilisation : villes surgies de terre en quelques années, armée formidable, palais, gares, écoles, casernes, fabriques... et vous lui faites parcourir un désert hérissé de rochers, pour vous rejoindre au milieu d'un fourré de cèdres !... Vous avez, sans doute, pour cela de

bonnes raisons, grande reine! Mais tout de même j'enrage!

MARIE

Lorsque tu m'as ramenée d'Europe, ne te rappelles-tu pas que, pendant la traversée, tu m'as plus d'une fois surprise pleurant à chaudes larmes? J'ai fini par t'avouer que je me désolais d'avoir quitté Moncel. Cet homme, je l'ai aimé, comme on aime là-bas, de toute mon âme!...

TOTILO

Êtes-vous sûre de ne plus l'aimer?

MARIE

Parfaitement sûre... Mais lui se demande peut-être si je l'aime encore!... Il compte, en tout cas, sur ma déférence et mon admiration et il apporte l'espoir de reprendre sur moi son ancienne influence. Or, je veux qu'il comprenne, dès notre première entrevue, que je suis décidée à maintenir l'indépendance absolue de mon pouvoir. Mais il est très difficile de supprimer toute sentimentalité envers celui qu'on a aimé. Le choix de cet endroit est attendrissant par lui-même. Si j'y tiens un langage impitoyable, Moncel n'aura qu'à ouvrir les yeux pour être un peu consolé de ce qu'il entendra.

TOTILO

Que ce mélange de douceur et de cruauté est bien de vous, grande reine!... Oui, cet endroit est éloquent. Rien qu'à regarder cette fosse, l'émotion

me gagne. Je vois encore Paul, là, debout à côté de moi, quand on l'a jetée à nos pieds, elle, la mystérieuse!... Il contemplait l'être nouveau avec des yeux si calmes et si profonds!

MARIE

Oui, ce regard qui tombe de si haut et n'humilie jamais!... Vous tous qui assistiez à cette scène, me couvriez d'outrages et réclamiez ma mort... Lui seul a eu pitié!...

TOTILO

J'aperçois à travers les arbres des gens qui descendent vers nous...

MARIE

Je le reconnais!... Éloigne-toi. Que je reste seule avec lui!... (Totilo se retire. Quelques instants après, Paul arrive, accompagné d'un officier et de soldats. Sur un signe de la reine, cette escorte s'arrête à distance.)

SCÈNE VII

MARIE, PAUL

MARIE

Mon maître, je suis heureuse de vous voir!... Ah! tenez, laissez-moi vous embrasser... (Elle se jette à son cou.) Est-ce assez ridicule!... Je pleure!...

PAUL, très ému.

Ma bonne Marie!... Vraiment tu es contente?... L'usage que tu fais de ton autorité faisait redouter à mon cœur de vieil ami l'accueil officiel d'une reine.

MARIE

Parce que je ne me prête pas à être, en ce pays, un agent de la France? Parce qu'ayant conquis le pouvoir je prétends l'exercer à mon profit?...

PAUL

Au moins ne pouvais-tu montrer un peu de bonne volonté?... Je t'avais chaudement recommandé le missionnaire et les religieuses qui partaient avec toi. Tu n'as rien eu de plus pressé, en arrivant ici, que de les renvoyer en Europe.

MARIE

Rien que les religieuses...

PAUL

Ce n'est pas de ta faute si le missionnaire s'est évadé, et s'il exerce encore dans le pays son saint ministère.

MARIE

Pas pour longtemps, car j'ai mis sa tête à prix.

PAUL

Il me l'a écrit.

MARIE

Vous correspondez avec lui!... (Souriant.) Mais c'est de la rébellion!...

PAUL

Ne suis-je pas libre d'écrire à qui je veux ?

MARIE

Pas d'encourager un insurgé qui habite, malgré moi, mon empire...

PAUL

Il vit chez les sauvages, tes anciens frères, qui se sont réfugiés dans les forêts de l'intérieur où ton autorité ne s'exerce pas. Les gens auxquels il prêche l'Évangile méritaient à peine le nom d'hommes et il assiste à l'éclosion de leurs âmes... Spectacle magnifique !...

MARIE

Dont je me passe à merveille... Je n'ai pas besoin d'âmes dans mon royaume... Une âme c'est une conscience qui prétend n'obéir qu'à un pouvoir mystique, nommé devoir. Moi je forme des sujets... Un sujet, dans l'armée, c'est la chair à canon, dans l'industrie l'outil, en agriculture la charrue, dans la magistrature l'échafaud ! Mes sujets fonctionnent dans l'État, avec l'automatisme et la spécialisation des cellules dans un corps vivant. Aussi, pas de travail perdu : la conscience individuelle n'est bonne qu'à paralyser l'effort général. L'organisation que j'ai établie sert de conscience à mon peuple, qui est un grand peuple, vous verrez !...

PAUL, souriant.

Il est redoutable !...

MARIE

Merci ! Je n'avais pas besoin de la leçon pour sentir ce qui lui manque. Lorsque je parcours les quartiers neufs d'Enderta, il me semble voir une ville française, qu'en l'absence des propriétaires, une cohue de singes aurait envahie. Cependant ces industrieux magots accumulent d'immenses richesses, et gare à qui s'aviserait d'y toucher : il aurait affaire à d'invincibles soldats !

PAUL

Supérieurement équipés... mais où puiseraient-ils l'esprit d'abnégation ?

MARIE

L'homme est, de sa nature, féroce et courageux... Est-ce que le lion a besoin d'abnégation pour bondir au-devant du chasseur ? Qu'il ait des griffes et des dents, et il se bat. Aussi n'ai-je rien épargné pour procurer à mes troupes un armement formidable et faire de mon armée une machine de guerre d'une précision mathématique. J'ai appelé d'Europe toute une équipe de savants ; non pas de ces songe-creux qui, sous prétexte de chimie ou de géologie, s'épuisent à chercher le stérile pourquoi des choses... Mes savants, à moi, sont des cuisiniers, des forgerons, des puisatiers de génie... Ils ne voient pas plus loin que leur fourneau, mais avec eux je me charge de faire sauter l'univers...

PAUL

Dire que voilà mon élève !...

MARIE

Oui, car vous m'avez démontré que j'étais un animal à gros cerveau et je me suis rangée, comme tous les animaux, sous la loi de l'égoïsme. La nécessité d'être fort donne des qualités qui tiennent lieu de vertus. Voyez quelle haute situation j'occupe dans le monde. Que d'empressement et de flatteries pour me décider à visiter Paris avant toute autre capitale !... Je lis vos journaux : ils me dépeignent comme une dangereuse voisine qu'il s'agit d'amadouer par des acclamations. Le *Figaro* me souhaite une amère bienvenue dans un article qui a pour titre : L'hyène à l'Élysée...

PAUL, souriant.

Article pas signé, mais je puis t'en nommer l'auteur : Jean Cervier.

MARIE

Je m'étais dit que ce chroniqueur devait m'avoir observée de près... Comme il explique bien la jouissance que j'éprouve à ricaner comme l'hyène, sur la proie que je dévore... Cela ne me déplaît pas !

PAUL

Je souhaiterais pour toi d'autres satisfactions !...

MARIE

Evidemment !... Je ne suis pas à la meilleure époque de ma vie... Je n'ai connu le vrai bonheur que pendant la courte période où la religion me conduisait d'une main ferme vers un but certain.

PAUL

Avoue-le, Marie, tu n'es pas heureuse !...

MARIE

Pas complètement... Je vis dans une horrible solitude... Autour de moi, personne qui me comprenne... Jamais une parole d'encouragement. Jamais une de ces idées couleur d'aurore, qui éclairent tout à coup, aux yeux du pèlerin fatigué, les horizons d'une terre promise... Ah ! mon maître, que de fois, aux heures de détresse, j'ai pensé au petit coucou grâce auquel vous faisiez gravir à une enfant la montagne escarpée !... J'aurais si souvent besoin de l'entendre !... Pourquoi, livrée à moi-même, ne suis-je pas capable d'être autre chose qu'une créature de douleur ?... Pourquoi suis-je aussi désolée dans ma débauche de reine, que la fille sauvage dans sa cage de fer ?... Alors je hurlais vers les mâles absents, à présent, la nuit, je fais monter les soldats de ma garde, et dans leurs bras, je hurle d'abandon !...

SCÈNE VIII

MARIE, PAUL, BOUSSORO

BOUSSORO

Le prêtre français, qu'on recherchait partout, vient de se constituer prisonnier. Que faut-il en faire ?

MARIE

Me l'amener. (Boussoro s'en va.) Qu'est-ce que cela signifie ?

PAUL

Je lui ai écrit de se présenter dès qu'il serait certain de me trouver avec la reine.

MARIE, ironiquement.

Et il accourt !... Croire qu'un mot de mon bienfaiteur va lui valoir sa grâce et venir se livrer sans plus de garantie, est d'une confiance vraiment touchante; car enfin, s'il se trompe, il apporte tout bonnement sa tête au bourreau !... (Arrive le Père Maximin, vieillard à longue barbe. Il est habillé d'une soutane usée, et porte sur l'épaule une fourrure qui lui sert de couverture et de manteau. La croix pastorale brille sur sa poitrine.)

SCÈNE IX

MARIE, PAUL, MAXIMIN, puis TOTILO

MARIE, avec une politesse moqueuse.

Bonjour, mon révérend Père !... Enchantée de revoir mon ancien aumônier !

MAXIMIN

Peut-être plus surprise qu'enchantée, Madame.

MARIE

Oh ! mon Père, après tout le mal que je me suis

donné pour vous faire arrêter, vous avez mauvaise grâce à contester mon désir de vous voir.

PAUL

Père Maximin, j'ai averti Sa Majesté que vous veniez sur mon conseil.

MAXIMIN

Madame, je voudrais vous parler de la tribu dont vous êtes sortie...

MARIE

Ainsi vous vous intéressez à ces affreux sauvages ?...

MAXIMIN

Leur sort devient intolérable... Traqués comme des bêtes fauves, réfugiés au fond des forêts, ils vivent dans le dénûment le plus absolu... J'implore en leur faveur votre clémence... Il reste sur les frontières de vos états de vastes territoires fertiles et inoccupés... Permettez-leur d'y fonder une colonie...

MARIE

Pour y être quoi ?... Mes sujets ?... Mes voisins ?...

MAXIMIN

Vos sujets. Ils ne réclament qu'un droit : celui de persévérer dans la religion chrétienne.

MARIE, *gaiement.*

Sont-ils toujours les immondes pillards que j'ai connus ?

PAUL

La reine sait mieux que personne ce que la religion a pu faire d'eux...

MARIE, avec un sourire approbateur.

Bien envoyé !...

MAXIMIN

Je ne crains pas d'affirmer que si vous les admettez au nombre de vos sujets, ils donneront l'exemple de vertus peu pratiquées dans votre empire.

MARIE

Ils nous régaleront du spectacle de leurs perfections et nous leur remplirons le ventre... Ce genre de transactions est assez dans les habitudes cléricales.

MAXIMIN

J'ai réclamé pour mes chrétiens des terres à cultiver et non du pain. Ils ne seront à la charge de personne.

MARIE

Qualité négative !... Que gagnerai-je à leur présence ?

MAXIMIN

Des âmes. Il n'y en a pas autour de vous.

MARIE

J'ai formé un matériel humain de premier ordre. Que puis-je désirer de mieux ?...

MAXIMIN

Des hommes qui, sans négliger leurs travaux, soient menés par des préoccupations supérieures...

MARIE

Je ne connais pas, pour un ouvrier, de préoccupation supérieure à celle d'aller correctement jusqu'au bout de sa tâche...

MAXIMIN

Lorsque nous avons achevé notre tâche ici-bas, nous allons là-haut en rendre compte à Dieu... Le chrétien donne à son métier toute son activité physique, mais il applique à la préparation de l'autre vie, toute son ardeur spirituelle. C'est ce que j'appelle avoir une âme.

MARIE

Ainsi vous espérez que je vais tolérer autour de moi l'infâme comédie de la vie éternelle ?

MAXIMIN

Ne traitez pas de comédie la plus redoutable des réalités... Dieu est au ciel et nous jugera !...

MARIE

J'ai cru cela !... On m'a élevée en vue d'une éternité bienheureuse !... Au couvent, j'ai assisté à l'agonie d'une de mes compagnes qui m'a dit au revoir avec un sourire de fête... Pendant des années je me suis sevrée de tous les plaisirs, pour être digne du chœur des anges au milieu desquels je

voyais déjà ma place marquée... Et tout à coup, le réveil !... Plus de Dieu !... Plus d'âme immortelle !... Devant la mort, l'homme de génie et le chien sont, j'allais dire égaux... Mais non, pas même !... Le chien meurt et ne sait pas qu'il meurt, tandis que notre dernier râle, sur le seuil du néant, est un cri d'épouvante. Ces idées empoisonnent ma vie !... Jusque dans les bras de mes amants, elles me déchirent. On ne se console pas d'avoir perdu l'éternité !... On ne pardonne pas à ceux qui nous ont envoyés courir derrière la funeste beauté du divin mirage !... Vous, les prêtres, qui par vos impostures avez fait de moi une misérable égarée, je vous hais !... Comprenez, à présent, mon Père, pourquoi votre tête est mise à prix !...

MAXIMIN

Vous démontrez précisément que je ne suis pas un imposteur lorsque vous constatez que l'homme qui meurt est plus à plaindre que le chien qui crève. Si l'intelligence n'est en nous que l'annonciatrice du néant, elle est de toutes les infirmités la plus atroce ; si elle est clairvoyante jusqu'au delà de la tombe, elle est le plus précieux des dons... Nous avons le choix : ou maudire notre esprit qui nous réduit à envier la brute, ou le suivre dans ses grandes envolées vers un avenir sans bornes. Mon choix est fait : j'ai l'orgueil de mon intelligence et suis fier de monter où ses ailes me portent.

PAUL, à Marie.

Supprime du passé de l'humanité ce que sa foi en

une vie future lui a valu et tu anéantiras du même coup la plupart de ses chefs-d'œuvre, tu embrumeras ses horizons, tu rétréciras ses sentiments. Nos âmes façonnées par le surnaturel ont fait de lui leur naturel. La religion couve sous notre langage, s'affirme, malgré nous, par nos mots, et chassée de nos cœurs chante encore sur nos lèvres...

MARIE

Chante le mensonge !... Souvenez-vous de m'avoir dit : — Aucun œil n'ayant contemplé Dieu, nous ne concevrons jamais Dieu, et le doigt du prêtre qui se tend vers lui te montre un homme !...

PAUL

S'il te montrait Dieu tu tomberais foudroyée... Te crois-tu donc de taille à fixer un regard d'aigle sur l'Infini ?... Celui qui sort d'un antre obscur a besoin de cheminer sous un feuillage d'abord touffu, puis toujours plus transparent et léger, pour s'accoutumer à soutenir l'éclat du soleil. C'est à l'ombre des Églises que l'homme, échappé des cavernes, s'exerce à lever ses regards enténébrés vers l'Éternel. Les religions ne sont pas fausses, elles sont révélatrices ; elles découvrent de l'éblouissante Majesté divine ce que nos fragiles rétines sont en état de supporter.

MAXIMIN, à Paul.

Je n'accepte pas que l'on défende notre sainte Église par un argument pareil !

MARIE, moqueuse.

Soutenir que sur tous les autels de toutes les époques et de tous les rites se retrouve le même vrai Dieu mis à la portée des peuples-enfants, cela pue l'hérésie à plein nez, hein, mon Révérend?... (A Paul.) N'avez-vous pas dans l'arsenal de vos idées une doctrine que le Père approuve? Cherchez bien, il y a du choix!... Tantôt vous pensiez que Dieu est en train de se créer à mesure que l'univers prend conscience de lui-même par l'intermédiaire de nos cerveaux. Une autre fois vous annonciez que le culte des héros allait remplacer celui des idoles, et cette nouvelle, survenant au cours d'une certaine nuit féconde en nobles émotions, me transportait au point que, prête à tomber à vos genoux, je m'écriais : — Soyez mon grand homme, voulez-vous?

PAUL

De tout mon cœur, chère petite humanité!.. ai-je répondu. Pourtant, je n'ai plus sur toi la moindre influence.

MARIE

J'ai grandi!... Accordez-moi que je suis au moins votre égale...

PAUL, avec un demi-sourire.

C'est évident : une reine!... Il faut l'avouer, ma conception de la suprématie de l'élite tourne à l'utopie. L'homme de génie tirait de Dieu son prestige, il portait au front, comme une auréole, le

reflet de l'Esprit créateur; il n'est plus, aux yeux des peuples athées, qu'un très habile ouvrier spécialisé dans son métier... Quant à le charger du soin d'éclairer les consciences...

MARIE, avec ironie.

Un rêve après tant d'autres... Mon maître, votre intelligence s'amusait à éveiller la sonorité des dogmes, comme une main agile voltige sur les cordes de la harpe, les faisant vibrer toutes, sans se reposer sur aucune.

PAUL

Je possède un instinct religieux qui, coûte que coûte, veut s'exprimer.

MARIE

Cet instinct-là ne me trouble plus : je l'ai tué.

PAUL

Un instinct n'est jamais tué que par d'autres instincts et, de tous ceux que nous portons en nous, il en est un seul qui classe notre espèce à part du règne animal...

MARIE

Ah ce règne humain que caractérise notre faculté d'adoration !... Encore une de vos théories favorites !... Combien je préférais celle qui prévoyait une humanité rajeunie fleurissant sur les ruines des anciennes croyances.

PAUL

Mirage plus décevant qu'aucun autre!... L'expérience m'a bientôt appris que les fruits merveilleux de la charité et du sacrifice font plier et se rompre la tige du roseau pensant, aussitôt que la divine espérance qui lui servait de tuteur, lui est enlevée. Lorsque je t'engageais à remplacer Dieu par la raison, j'oubliais que la raison n'a pu nous affranchir de l'animalité qu'en nous conduisant au pied des autels. Veut-elle aller plus loin et nous installer sur l'autel même, elle n'y asseoit plus que la brute!... Te souviens-tu, Marie, de tes combats désespérés contre tes vils instincts?... J'ai encore dans l'oreille ton cri de triomphe un soir où tu mettais en fuite la bête immonde!... La bête est de retour!.. Voilà ce que je ne puis m'empêcher de penser tristement lorsque la renommée nous apporte les récits des amours de la reine. Mon désenchantement n'était pas moins vif tout à l'heure, pendant que tu m'exposais les principes de ta politique... Elle ne tend qu'à créer le puissant outillage dont tu te serviras, comme d'une massue géante, pour écraser quiconque te gênera. Te vouerais-tu à une œuvre de dévastation et de mort si tu obéissais encore au précepte divin : Aimez-vous les uns les autres? Prends garde! Avec de plus vastes ambitions tu recommences la fille indomptée que j'ai vue retirer de ce piège... Elle aussi, ne rêvait que meurtre et pillage.

MARIE

Comparer une personne de ma haute culture à

cette primitive est un compliment assez inattendu...

PAUL

Souviens-toi de Sisyphe haletant sous son rocher éternellement rebelle. Je n'ai jamais prétendu que Sisyphe redescendant la pente était pareil à Sisyphe avant de la gravir... Il s'était élevé vers le ciel au prix d'héroïques efforts, son visage, tour à tour éclairé par le généreux espoir de vaincre et dévasté par la douleur d'être vaincu, reflétait l'angoisse des passions surhumaines... Il s'effondrait avec la magnificence des grands chênes foudroyés... Mais il s'effondrait !...

MARIE

Toujours, à l'arrière-plan de votre esprit, cette idée qu'un Dieu foudroie l'impie !... Pourtant je suis impie et loin de trembler devant la foudre, c'est moi qui la brandis... Je suis autrement redoutable que les pantins ridicules dont on nous menace depuis que le monde est monde, qu'ils s'appellent Jupiter, Moloch, ou Jéhovah, sans oublier ce doucereux Jésus, qui nous condamne aux flammes de l'enfer pour la moindre atteinte portée à son nom.

MAXIMIN

Je ne permets pas qu'on tourne en dérision notre divin Sauveur !

MARIE, sur un ton de paisible étonnement.

Monsieur l'abbé ne permet pas ! Me parler sur ce ton ! Il y en a qui auraient peur !

MAXIMIN

Je suis enfermé dans ma foi comme dans une tour inébranlable...

MARIE

Insensé! Vous êtes dans un château de cartes! Un souffle l'abat!...

MAXIMIN

La mort seule, en me prouvant que Dieu n'existe pas, ferait écrouler mon refuge!...

MARIE, le prenant au mot.

Je souffle sur la tour!... (Appelant.) Soldats!... (Aux quelques soldats qui accourent). Jetez cet homme au fond de la fosse et percez-le de vos lances... Ensuite, sur le corps... de la terre, beaucoup de terre!... Comblez le trou, nivelez le sol!...

MAXIMIN, les yeux au ciel.

Mon Dieu, que votre volonté soit faite!...(Les soldats l'entraînent.)

MARIE, arrachant de son cou une chaînette avec des médailles et les jetant aux soldats.

Tenez, enterrez avec lui ces amulettes que je portais encore.

PAUL

En cet endroit où je t'ai sauvé la vie, ne me refuse pas la vie de ce prêtre!...

MARIE

Je la refuse!... (Montrant le trou dans lequel les soldats précipitent Maximin.) Cette fosse était le berceau, ce sera la tombe de celle qu'on avait baptisée Marie, son passé s'y engloutit en même temps que ce vieillard!... (Un cri d'agonie sort de la fosse, les soldats cessent d'y plonger leurs lances, et contents de leur prouesse, se regardent en ricanant.) Voici l'instant où il constaterait que son Dieu n'existe pas si le néant constatait le néant!... Allons, ce fanatique a gagné contre moi!... Il a cru tant qu'il a pu croire!...

PAUL, les regards tournés vers la fosse.

O Dieu qui vous cachez sur les hauteurs, ayez pitié de celle en qui vous aviez mis tant de noblesse et qui, lasse de vous chercher en vain, n'est plus qu'une misérable sauvage!

TOTILO, qui au même instant rejoint Marie.

Que dit, d'un air si tragique, notre ami Paul?

MARIE

A moi, rien!... Il invoque un oiseau d'Europe!...

RIDEAU

Les Marmousets, 11 juin—26 juillet 1901.
Lucerne, 18 avril—14 septembre 1916.



TABLE

DU TOME QUATRIÈME

4541. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie









